

MARIE DORMOY

---

# L'exorcisée

ROMAN



ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR  
26, Rue Racine, Paris

**M a r i e D o r m o y**

**L ' e x o r c i s é e**

**R o m a n**

*Le maggior don che Dio per sua larghezza  
Fèsse creando, ed alla sua bontate  
Più conformato, e quel ch'Ei più apprezza,  
Fu della volontà la libertate ;  
Di che le créature intelligenti  
E lutte e sole fure e son dotate.  
Or ti parrà, se tu quinci argomenti,  
L'alte valor del voto, s'è si fatto,  
Che Dio consenta, quando tu consenti.*

*DANTE, Paradiso, V.*

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR  
26, RUE RACINE, PARIS

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous les pays.

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

Copyright 1927,  
by ERNEST FLAMMARION.

*AU PA LUC*

*L 'exorcise*

# I

*Benedicite*, dit le chanoine de La Tour en bénissant de sa main soignée le potage servi dans une simple soupière de faïence.

— *Dominus*, répondirent les trois voix différentes du maître de la maison, M. About, de sa mère, M<sup>me</sup> Lefort et de sa fille Mélanie.

— *Nos et ea quae sumus sumpturi benedicat dextera Christi, Amen.*

Selon le cérémonial usité pour le roi visitant son vassal et qui persiste encore, dans les familles pieuses, pour les ecclésiastiques, le prêtre s'assit en face du maître de la maison, tandis que les deux femmes prenaient place à chacun des bas-bouts de la table.

Le chanoine paraissait avoir une soixante d'années. Il était mince, se tenait droit, avait le chef couvert de cheveux blancs qui lui faisaient comme une auréole. Sa voix était affable, ses gestes discrets, sa façon de parler un peu désuète.

De quelques années plus jeune, M. About avait des yeux d'une froideur métallique. Sa mine était inquiète, son teint cireux ; un sourire contraint distendait ses lèvres minces que limitaient d'adipeuses bajoues. Par son attitude servile, il semblait être l'hôte de son invité ; et cependant il jetait parfois d'autoritaires regards sur Mélanie et M<sup>me</sup> Lefort.

Celle-ci avait dû jadis être très belle, mais avec l'âge et les chagrins, son visage, devenu exsangue, raviné par les rides, ne trahissait plus qu'une totale indifférence. Seuls ses grands yeux sombres, encore élargis par un cerne bleuâtre, s'illuminaient-ils parfois, pendant quelques secondes, d'une flamme ardente.

Quant à Mélanie, malgré ses dix-huit ans, elle en paraissait quinze, tellement elle était mince, fluette et enfantine,

aussi bien de traits que d'expression. Elle avait les yeux de la même teinte que ceux de sa grand'mère, mais purs et inexpressifs comme ceux d'un nouveau-né, des cheveux châtais, frisottants le long des tempes, un petit nez sensuel et une bouche gourmande.

La salle où ils dînaient était éclairée par une seule lampe à pétrole voilée d'un abat-jour sombre. À travers les fenêtres, on voyait quelques arbres dénudés par l'automne, levant leurs longues branches vers un ciel bas, puis le parapet arrondi qui fait ressembler cette partie du quai Bourbon à une poupe de navire, et enfin la Seine, grise, boueuse, mélancolique.

L'ameublement d'acajou, les tentures de reps vert, les cadres accrochés aux murs dataient du second empire. L'appartement était resté tel que l'avait installé M. About père, seulement la soie des cordelières avait fait place à la trame, le reps des sièges s'était élimé et blanchi, l'humidité avait couvert d'une lèpre noire l'or vif des cadres. De tout cela M. About se souciait peu.

Originaire de Marseille, son père était venu très jeune encore à Paris. Les premiers mois avaient été pénibles, mais, grâce à un sens rare des affaires et à peu de scrupules, il était parvenu à réaliser rapidement une grosse fortune que tout le monde s'accordait à qualifier d'honorables. Comme il entendait profiter largement des biens acquis, il s'installa au quai Bourbon, acheta des meubles chers, des tapis voyants, des cristaux, de l'argenterie et, ce qui lui sembla le comble du luxe, un piano ; puis il épousa une jeune fille sans fortune, mais splendidelement belle, — de cette beauté capiteuse des femmes de Provence qui les rend savoureuses à l'égal d'un fruit mûr, — et dont le père avait un emploi à la cour de l'empereur.

Dès que son fils fut né, il pensa en faire un médecin, ou un avocat, ou encore un notaire, car il jugeait ces titres aussi précieux que d'authentiques lettres de noblesse, et, voulant

que l'éducation de Félix égalât son instruction, il le fit entrer, dès l'âge de sept ans, dans un collège religieux.

Le jeune homme n'en sortit que pour faire son droit. Surveillance de près, il passa ses examens avec succès. Ensuite, dans l'appartement même du quai Bourbon, il monta un cabinet d'affaires, fréquenté surtout par des prêtres, des religieux, de dévotes personnes que ceux-là lui recommandaient.

Quoique ses désirs fussent pleinement réalisés, M. About père conservait quelques inquiétudes, car son fils continuait à subir l'influence de ses anciens maîtres. Pas un jour ne se passait sans qu'il allât les voir. Il ne prenait pas la moindre décision sans les consulter, épousant leurs idées, leurs opinions jusque dans les choses les plus insignifiantes. Aussi, dans la crainte que le jeune homme ne fût pas capable de résister à l'étrange fascination que les Pères exerçaient sur lui, M. About s'empessa-t-il de le marier.

Félix ne résista pas. Quelque temps après, son père mourut. Sous prétexte de laisser libre le jeune ménage, M<sup>me</sup> About s'en fut s'installer à Auteuil où, peu de temps après, elle épousa en secondes noces M. Lefort. Son fils se fâcha avec elle, non parce qu'il vénérait particulièrement la mémoire de son père, mais bien parce que l'intransigeance de ses idées religieuses lui faisait considérer comme coupable un mariage contracté si tardivement.

Il fut plus assidu que jamais auprès de ses anciens maîtres, et d'autant plus qu'il éprouvait quelques regrets de s'être laissé mettre sous le joug conjugal. Il ne ressentait pas une invincible attirance pour le cloître ou le sacerdoce, mais il jugeait, suivant en cela les préceptes de ses éducateurs, que seule était parfaite la chasteté.

Sur beaucoup de points, la jeune M<sup>me</sup> About ne partageait pas les façons de voir de son mari ; aussi, dès les premières semaines du mariage, des discussions violentes, souvent répétées, assombrirent-elles leur union. Cependant, malgré

ces dissensments, — que bien vite l'un et l'autre comprirent être irrémédiables, — Félix About remplissait scrupuleusement ses devoirs. Sa femme fut enceinte. Alors, devenant la proie d'une exaltation mystique qui se développait d'autant plus que son union le décevait davantage, le jeune mari, sans même consulter ses anciens maîtres, fit le vœu d'offrir en holocauste et de consacrer entièrement au Seigneur, quand viendrait sa majorité, l'enfant qui devait naître.

Ce fut Mélanie.

Trop nerveuse, la mère ne put la nourrir. Sans prendre conseil de personne, M. About envoya l'enfant à la campagne. Sa femme lui en voulut. À ses reproches il répondit qu'il en était mieux ainsi, car elle était trop frivole pour s'occuper de sa fille. Les scènes se multiplièrent rapidement ; la maison devint intenable. Enfin un soir de printemps où il rentrait chez lui plus tard que de coutume, M. About trouva la maison vide. Quelques lignes tracées à la hâte par la jeune femme l'avertissaient que celle-ci s'en était allée à la conquête du bonheur.

Le coup fut rude à supporter. L'amour-propre à vif, M. About dut subir les sourires insultants des voisins, des domestiques, des concierges, car tous excusaient celle qui était partie. Il souffrit, son orgueil cria. Enfin le pauvre mari fut consolé par le chanoine de La Tour, depuis quelques années déjà son ami, qui, de bonne foi, parvint à le convaincre qu'il était un héros et un martyr.

Quand Mélanie eut cinq ans, M. About la reprit et la confia à une institutrice sévère et laide. Quelques années plus tard, M<sup>me</sup> Lefort étant devenue veuve pour la seconde fois, un rapprochement se fit entre son fils et elle. Par besoin de se dévouer, de donner libre cours à son instinct maternel toujours déçu, elle fit le sacrifice de revenir au quai Bourbon et se consacra entièrement à sa petite-fille.

Complètement libre et délivré de tous soucis, M. About fréquenta plus assidûment encore les églises, s'affilia à de nombreuses confréries et, enfin, donna dans le surnaturel.

Profondément égoïste, il n'éprouvait pas ces élans d'amour mystique, d'ardente charité que connurent les François d'Assise ou les Vincent de Paul. S'il supportait ici-bas quelques mortifications, s'il consentait à certains sacrifices, c'était en vue d'obtenir la récompense promise ; de même, lorsqu'il avait réalisé quelques économies, préférait-il les placer à six pour cent plutôt que de n'en tirer aucun bénéfice. Souvent il méditait cette parole de l'Évangile qui promet que sera rendu au centuple un verre d'eau donné au nom du Seigneur ; aussi, afin qu'elles lui fussent cent fois rendues, s'efforçait-il de multiplier les aumônes et les bonnes œuvres.

Il était ainsi devenu une sorte de prélat laïque, très influent, connu dans le monde entier à cause de la situation si particulière où il se trouvait, et grâce aux propagandes de toutes sortes qu'il faisait lui-même ou faisait entreprendre. À toute heure du jour on venait le trouver, qui pour un conseil, qui pour lui rendre compte d'une mission. Et la nuit il recevait souvent de mystérieuses visites, soit de prêtres, soit de ses nombreux sous-ordres.

Or, en ce soir brumeux de novembre, M. About brûlait de raconter à son ami le chanoine les faits passionnants et mystérieux dont il avait été récemment le témoin, mais la présence d'Ursule, la servante, vieille femme un peu bossue dont le bonnet avait des allures de cornette, le gênait. Il se renfermait donc dans un impatient mutisme.

— Avez-vous reçu des nouvelles de l'abbé Guibert ? demanda M<sup>me</sup> Lefort au chanoine, pour rompre un silence qui commençait à se trop prolonger.

— Mais oui, ce matin même. Quand il m'a écrit, il ne soupçonnait pas que les Allemands demanderaient si tôt un armistice et que la délivrance serait si proche. Malgré cela,

sa lettre est si ferme, si courageuse, il accepte avec une telle grandeur d'âme la terrible épreuve de sa captivité que je ne peux penser à lui sans une grande émotion.

— Est-il toujours chez l'habitant ?

— Toujours valet de ferme le pauvre enfant, toujours berger, charretier, laboureur, que sais-je encore ! L'autre jour même il a trait une vache.

Ce détail fit, rire les deux femmes, et comme M. About plaignait les prêtres d'être astreints à de telles besognes, le chanoine répondit :

— Quelques-uns en souffrent, et c'est bien compréhensible, mais Michel, lui, se dit heureux. Il prétend aimer cette vie active, ce couloiemment avec des hommes de toutes classes et de toutes mentalités, cette mise en mouvement des forces latentes en chaque individu.

— Mais enfin il est tout de même certaines promiscuités, objecta M. About...

— Michel accepte tout avec joie. Rien ne lui coûte, rien ne lui est pénible. Jamais je ne l'ai vu ainsi, il semble qu'il soit devenu un autre homme.

— C'est l'esprit de foi qui le soulève, dit M. About.

— C'est bien ainsi que je le comprends, répondit le chanoine avec conviction. Avec quelle impatience j'attends son retour. Depuis qu'il n'est plus là, les œuvres sociales qu'il a créées à Saint-Denis de la Chapelle périclitent. Il n'y a plus de direction, partant plus de zèle, plus d'oubli de soi. Comptant sur autrui, chacun se dispense d'accomplir sa tâche ? Il est temps qu'il revienne.

— Nous serons d'autant plus heureux de son rapatriement, dit M<sup>me</sup> Lefort, que nous n'avons pas vu M. l'abbé Guibert depuis son premier départ pour le front.

— Mais alors Mélanie, s'exclama le chanoine, vous ne reconnaîtrez plus votre ancien catéchiste !

— Oh ! je ne l'ai pas oublié, dit-elle de sa voix fluette, pendant que ses yeux riaient tout seuls.

Et immédiatement elle revit la crypte de Saint-Louis en l'Île où se faisaient les catéchismes. Elle aimait particulièrement cette chapelle silencieuse, à demi-obscurée, car elle s'y sentait plus proche de Dieu. Trois prêtres s'occupaient des jeunes filles, mais, peut-être parce qu'il était de beaucoup plus jeune, c'est Michel Guibert qui avait, sur les auditrices, le plus d'ascendant.

Mélanie évoqua sa longue silhouette ascétique, son visage aux méplats nettement indiqués, ses yeux brûlants comme le charbon dont l'ange purifia les lèvres du prophète ; et il lui sembla réentendre sa voix aux vibrations métalliques. Quand c'était lui qui récitait la prière, elle devenait plus fervente, quand il parlait de l'amour divin, son cœur s'embrasait d'ardente charité ; et elle savait bien qu'il l'avait distinguée entre toutes, car c'était sur elle qu'il arrêtait le plus fréquemment son regard et, quand ils se posaient sur les siens, ses yeux devenaient plus doux.

— J'ai des choses très intéressantes à vous raconter, dit M. About, aussitôt que la servante eut quitté la salle. Je ne voulais pas vous en parler devant Ursule ; c'est sans doute une bonne et sainte fille, mais elle a l'admiration un peu trop expansive, et ce sont choses qui doivent rester secrètes. J'ai vu le Père Ormuz.

— Le Père Ormuz, s'écria le chanoine émerveillé.

— Non seulement je l'ai vu, mais encore je lui ai parlé pendant plus d'une heure.

Quand il m'eut donné les conseils que je sollicitais, il m'entretint de Marguerite Dufour, cette extraordinaire jeune fille connue dans toute la région lyonnaise pour ses fréquentes extases et le don qu'elle a de connaître l'avenir. Je m'y intéressais plus que tout autre car, dit M. About en se tournant vers sa fille, sais-tu, Mélanie, qu'elle est née le même jour, et presqu'à la même heure que toi ?

— Ah ! répondit Mélanie, que cette coïncidence fit sourire.

— Puisses-tu, un jour, être digne, comme elle, de recevoir quelques-uns des dons qui lui sont si justement dispensés.

— Bien d'autres enfants sont nés ce jour-là, remarqua M<sup>me</sup> Lefort, et, Dieu merci, ils ne sont pas tous visionnaires.

— Il est question de Mélanie, et de nul autre, affirma M. About avec âpreté.

Puis, quand il se fut un peu calmé, il reprit la parole et raconta avec force détails les faits et gestes de Marguerite Dufour depuis son enfance. Ses plus insignifiantes paroles lui semblaient des actes de foi, ses gestes les plus puérils des miracles.

— À neuf ans, affirma-t-il avec force, elle avertit sa mère qu'elle entendait faire vœu de chasteté.

M<sup>me</sup> About leva vers son fils des yeux interrogateurs.

Sans y prendre garde, celui-ci continua :

— Sa bonté était si grande qu'il semble qu'elle ait toujours voulu partager les souffrances d'autrui. Il suffisait qu'elle vît une malade ou qu'on parle devant elle d'une maladie, pour qu'immédiatement elle en ressente tous les symptômes, et qu'elle souffre autant que le patient lui-même.

— C'est presque une martyre, affirma rêveusement le chanoine de La Tour.

— Un jour donc, comme elle allait avoir quinze ans, la Sainte Vierge lui apparut et lui dit quelques paroles. Le pays fut en émoi, cette nouvelle fut rapidement connue et beaucoup accusèrent Marguerite de supercherie...

— Les saints sont toujours persécutés, remarqua le chanoine avec mélancolie, surtout par ceux qui devraient les assister et les secourir.

Mélanie le regarda pensivement et souhaita, en son cœur, d'être torturée pour l'amour de Dieu.

— Le Père Ormuz fut des premiers avertis, continua M. About, puisqu'il est l'exorciste attitré du diocèse. Il vint voir Marguerite et reconnut en elle une prédestinée.

Presque chaque nuit le démon se montre à cette pauvre jeune fille sous des formes hideuses ou obscènes.

M<sup>me</sup> Lefort paraissait passablement énervée, tandis que les yeux de Mélanie s'agrandissaient de frayeur.

— Heureusement, ces durs combats ont toujours leur récompense. Quand le démon, las de torturer cette innocente victime, comprend qu'elle ne lui cédera pas, il se retire, et le tour de Dieu arrive. Alors, le visage transfiguré par une joie séraphique, Marguerite prédit l'avenir ou raconte certains faits passés comme si elle en avait été réellement témoin. Parfois même, il lui arrive de parler couramment le latin que, bien entendu, elle n'a jamais appris.

— C'est extraordinaire, tout à fait extraordinaire, murmuraît le chanoine, dont les idées étaient complètement bouleversées.

— Ce qui l'est encore bien plus, c'est que parfois Marguerite tombe en extase dans un lieu désert où elle aime à prier. Un jour qu'elle s'y trouvait, il vint à pleuvoir, et le Père Ormuz qui l'accompagnait, ainsi que plusieurs personnes pieuses de la ville, furent témoins que, tant que durait cet état extatique, la pluie s'écartait de la voyante.

— Voilà le signe qui devrait convaincre les incrédules, s'exclama le chanoine. Ma chère enfant, continua-t-il en s'adressant à Mélanie, remerciez Dieu tous les jours de ce qu'il vous rend témoin de ces miracles.

— Oui, dit M. About, Marguerite m'a même parlé de toi.

— De moi ? demanda Mélanie interloquée.

— Oui, de toi, Mélanie About, ma fille. Elle m'a dit que tu souffrirais peut-être, mais qu'en retour tu serais comblée de joie.

D'un mouvement brusque, M<sup>me</sup> Lefort se leva. Troublée par ce qu'elle venait d'entendre, Mélanie l'imita, mais elle songeait que la piété de l'abbé Guibert était dégagée de tout lien terrestre, que sa foi, à lui, jaillissait ardente et claire comme une flamme et que, pour rester vivace, elle n'avait

besoin de s'alimenter ni de miracles, ni de manifestations surnaturelles ou réputées comme telles. Le chanoine récita les grâces et les quatre convives passèrent au salon où Ursule leur servit une lénitive camomille.

Afin de ramener la conversation sur un terrain précis, M<sup>me</sup> Lefort demanda au chanoine des nouvelles de sa santé. Il lui répondit courtoisement et s'enquit à son tour de la façon dont elle-même supportait l'hiver.

— Ma mère souffrira toujours de ses crises cardiaques, trancha M. About, puisqu'elle se refuse à porter une relique de sainte Radegonde que j'ai fait venir exprès pour elle de Poitiers.

— Ce bon Monsieur About, dit le chanoine avec admiration, il suffit qu'on lui signale l'ombre d'un mal pour qu'aussitôt il en indique le remède.

— Le remède est toujours à côté du mal. Si nous ne le voyons pas, c'est parce que nous ne savons pas le voir, mais il est là.

— Oui, dit Ursule, qui, en sa qualité de laïcisée, se mêlait familièrement à la conversation ; l'autre jour j'avais mal aux dents, je me suis mis un mouchoir sur la joue avec une médaille et mon mal est parti comme avec la main.

— Il est évident, dit le chanoine, que la prière est plus efficace que ne le sont les plus sûrs remèdes.

— Moi je n'ai pas la foi, dit M<sup>me</sup> Lefort de sa voix tranquille. Je souffre chaque jour un peu plus, c'est vrai, mais je souffre sans me plaindre. Il faut bien mourir de quelque chose, n'est-ce pas ? Alors que ce soit d'une crise cardiaque ou d'un accident de chemin de fer, cela m'importe peu.

— Ma mère, vous sortez de la question. Les maladies viennent du diable et nous devons tout mettre en œuvre pour les combattre.

Reculant devant une discussion qu'elle jugeait stérile, M<sup>me</sup> Lefort se tut. Mélanie, désœuvrée, n'ayant pas la permission de parler sans qu'on l'en priât, regardait par la fe-

nêtre. Tout à coup elle éclata d'un rire strident que rien ne put arrêter.

— Qu'as-tu ? demanda sa grand-mère en accourant auprès d'elle.

— C'est un chat... un chat qui est si drôle, il est couché sur le trottoir... et se retourne de façon si bizarre...

— Mélanie, rentre chez toi, ordonna le père d'une voix rude. Tu en reviendras lorsque tu seras plus calme.

— Ne lui fais pas reproches de son état maladif, intervint M<sup>me</sup> Lefort qui, faisant signe à Ursule, suivit la jeune fille dans sa chambre.

— Pourquoi la renvoyez-vous ? demanda le chanoine étonné.

— Elle n'a pas besoin de rire parce qu'elle voit un chat en folie...

— Mais elle ne savait pas, la pauvre petite, si elle a péché, ce fut par ignorance.

— Qui sait si c'est réelle ignorance, ou si les instincts dépravés de sa mère ne germent pas en elle comme l'ivraie parmi le blé. Malheureusement elle n'a que trop de mauvais exemples sous les yeux. Ce quartier est abominable. Nous y sommes au calme, il est vrai, et éloigné des spectacles impurs qu'offre à chaque pas cette ville maudite, vociféra-t-il en faisant un geste de malédiction du côté de Paris, mais ce quai désert a d'autres inconvénients. À chaque pas on y rencontre des hommes et des femmes qui s'y donnent rendez-vous et s'accolent avec impudence ; enfin, pour mettre le comble à mes ennuis, le propriétaire a loué le second étage à une femme de lettres et à la veuve d'un homme politique en vue. Elles ont fait décorer cet appartement par un artiste à demi-fou, et plusieurs fois par semaine, soit le soir, soit dans la journée, elles y viennent, et Dieu sait les horreurs qui s'y font. Il est effrayant de penser que le scandale s'introduit dans une maison comme la nôtre, habitée par ma

famille depuis plus de cinquante ans. C'est à ne plus savoir où se loger.

— Il est vrai, mon bon ami, que le mal est partout, mais il faut compter sur la bonté de Dieu et sur sa miséricorde. Notre petite Mélanie est si pure, — sa candeur en fait foi, — que le vice ne peut avoir aucune prise sur elle.

À ce moment Mme Lefort rentra au salon.

— Où est Mélanie ? lui demanda son fils.

— Je lui ai fait prendre un calmant, et elle s'est couchée, répondit-elle d'un air soucieux.

— Êtes-vous inquiète ? dit le chanoine avec bienveillance.

— Oui, très inquiète même, car je la sens malade. Après quelques années de répit, elle redevient agitée, nerveuse, souvent, comme tout à l'heure, elle est prise d'un rire étrange...

— Si elle a ri, c'est par sottise, trancha M. About, et pour avoir vu un chat...

— Non, interrompit M<sup>me</sup> Lefort avec autorité, elle était surtout impressionnée par ce que l'on a dit de Marguerite Dufour, et, dans l'état où elle est, il suffirait d'un rien pour qu'elle soit de nouveau sujette aux crises nerveuses dont elle a tant souffert au moment de sa formation.

— C'est vrai qu'elle n'est pas dans son état normal, concéda M. About, mais j'en parlerai au Père Ormuz qui doit venir prochainement passer quelques jours à Paris. Par lui sont renouvelés les miracles des anciens thérapeutes, il suffit qu'il se mette en prière au chevet d'un malade pour qu'aussitôt celui-ci se sente presque guéri. Il fera donc tout ce qui est en son pouvoir pour raffermir la santé de Mélanie.

— Ce que vous ferez sera toujours bien fait, mon bon ami, et cela parce qu'en toutes choses vous ne voyez et ne considérez jamais que la gloire de Dieu.

Il se faisait tard. Le chanoine prit congé, exprimant le désir que Mélanie assistât le lendemain matin, — si toutefois

sa santé le lui permettait, — à la conférence qu'il devait faire à Saint-Jacques du Haut-Pas.

M<sup>me</sup> Lefort répondit d'une façon évasive. Sans rien dire, M. About prit une lampe et reconduisit son hôte jusqu'à la porte de la rue. Quand il rentra au salon, voyant sa mère assise au coin du feu :

— Pourquoi n'avez-vous pas éteint les lumières ? Une bougie est suffisante quand vous êtes seule.

— Je n'y songeais pas. L'état de Mélanie m'inquiète pardessus tout, et j'aimerais avoir ton avis sur une idée qui m'est venue hier à son sujet.

— Il est inutile de discuter l'état de Mélanie, répondit-il d'une voix coupante. Mieux que quiconque je sais qu'elle est malade et ce que j'ai à faire pour sa guérison. Bonsoir, ma mère.

Puis, ayant soufflé ses lampes, il rentra chez lui.

## II

Le lendemain matin, Mélanie se réveilla lasse, endolorie, comme si on l'eût rouée de coups. Quoiqu'il fut l'heure de se lever et de partir pour la messe, elle s'attardait cependant à goûter la douce tiédeur des draps étroitement bordés, songeant aux monotones occupations qui remplissaient sa vie.

Semblables et indifférents s'écoulent les jours. Chaque heure ramène les mêmes gestes, les mêmes pensées que la veille. Le matin, dès qu'elle est prête, elle se rend à l'église, assiste à la messe et s'épand en d'ardentes prières qui lui mettent du soleil dans l'âme pour toute la journée. Ensuite elle rentre chez elle par le plus court chemin, prend deux minces tartines de pain rassis trempées dans un pâle café au lait, range avec soin ses vêtements, fait sa chambre, puis s'installe auprès de sa grand'mère et coud des layettes pour les enfants pauvres.

Quand midi sonne à Saint-Gervais et à Notre-Dame, Ursule annonce le déjeuner. Les plats que l'on sert, surtout les jours d'abstinence, sont si fades qu'ils lui donnent la nausée. M. About mange en silence et M<sup>me</sup> Lefort, sacrifiant tout à la paix, ne prononce que des paroles nécessaires, soit pour donner un ordre à Ursule, soit pour offrir un plat à son fils ou à sa petite-fille. Dans l'après-midi celle-ci fait avec sa grand'mère une courte promenade dans l'Ile, retourne à l'église pour y assister au salut, puis, quand vient le soir, dîne silencieusement comme elle a déjeuné le matin et, pendant la veillée, coud encore des vêtements pour les pauvres.

Toute sa vie, il en fut de même. Elle se souvient encore de l'étrange impression de tristesse qu'elle avait ressentie en voyant la maison, l'appartement, le dur visage de son père,

le jour où sa nourrice l'avait ramenée à Paris. C'était comme si le soleil se fut éteint tout à coup.

La gouvernante qui, à cette époque, s'occupait d'elle, était sévère, ne riait jamais et prenait prétextes de vétilles pour la réprimander. Elle lui parlait si fréquemment du diable que Mélanie l'imaginait, sous la forme d'une bête hideuse, tapi au fond des placards, embusqué dans les recoins sombres, et, à la moindre faute, toujours prêt à bondir sur elle. Sa terreur était telle qu'une semaine après son retour elle avait profité d'un moment d'inattention pour s'enfuir sans être vue, s'imaginant qu'elle saurait bien retrouver toute seule la maison de sa nourrice mais la concierge, l'ayant rencontrée dans une rue avoisinante, l'avait prise de force dans ses bras et ramenée chez son père.

Quand M<sup>me</sup> Lefort revint habiter au quai Bourbon, Mélanie, qui avait douze ans, découvrit alors la tendresse, éprouva la douceur des caresses maternelles, d'une intimité de chaque instant avec un cœur toujours prêt à lui répondre.

Sa santé était des plus précaires ; elle s'en rendait compte, mais quand il lui arrivait d'être malade, son père qui n'en était pas à une contradiction près, l'exhortait à la patience, lui prouvait l'utilité de la douleur et les bénéfices qu'on en pouvait retirer. Elle en arrivait alors à considérer comme un bienfait les crises auxquelles elle était sujette et à éprouver la soif du martyre.

Vers treize ans, un matin, elle s'était éveillée femme. Avertie longtemps à l'avance par M<sup>me</sup> Lefort, elle n'en ressentit ni surprise, ni inquiétude, car le sang lui apparaissait comme le signe de la Rédemption. Tout enfant, elle avait été vivement frappée de voir, à Saint-Etienne du Mont, un étrange vitrail représentant une scène de vendange ; mais sous le pressoir, au lieu de raisins, c'était le corps même du Christ qui était étendu, et c'était son sang qui coulait abondamment dans la cuve. Les Apôtres, les Confesseurs, les Martyrs, les Papes, les puissants de ce monde venaient re-

cueillir cette divine liqueur, et les Pères de l'Église la transvasaient dans des tonneaux afin d'en abreuver le monde. Souvent aussi elle méditait ces ardentes paroles de Catherine de Sienne : « Lavez-vous dans le sang, baignez-vous dans le sang, aimez-vous dans le sang. » De n'être plus une enfant elle se crut une prédestinée.

Voulant la soustraire à toute influence extérieure, son père jugeait inquiétantes les relations et les promenades. Elle n'avait donc jamais eu ni amies, ni compagnes. Gardant un heureux souvenir de sa vie champêtre, Mélanie supportait mal cette vie sédentaire, quasi monastique ; sa santé en souffrait, et si M<sup>me</sup> Lefort, par d'innocentes ruses, ne s'était ingénierie à la lui rendre plus douce, elle n'eût pu résister.

À quinze ans, elle connut l'abbé Guibert, nouvellement arrivé à Saint-Louis en l'Île. Tout d'abord il ne lui plut pas. Son esprit ouvert, sa façon élevée de juger les choses et les gens, sa foi brûlante et généreuse, si différente de celle de M. About, la surprit et la désorienta. Puis peu à peu elle fut son ascendant. Sa volonté devint plus ferme, elle acquit plus d'empire sur soi-même et, quoique désespérant d'atteindre jamais au degré où était parvenu le jeune prêtre ; elle tendit davantage vers la perfection. Elle se complaisait à prier, à entendre de longs offices, à fréquenter les églises à l'heure trouble du crépuscule. Les jours de fête, après avoir communie, — de préférence à la messe matinale de l'abbé Guibert, — elle obtenait que son père la conduisît à Notre-Dame, à Saint-Sulpice, à Saint-Eustache, quelquefois même jusqu'à la Madeleine. Pendant ces offices, plus pompeux et plus solennels que ceux de sa paroisse, Mélanie goûtait d'ineffables joies. Elle se croyait au paradis tellement les lumières et le cérémonial, les parfums et la musique la ravissaient. Ces jours-là, rien ne pouvait troubler sa quiétude et sa sérénité.

Lorsque la grande guerre ravagea le monde, Mélanie n'en éprouva aucun étonnement, car son père l'avait toujours

tenue dans l'attente des pires catastrophes et des plus terribles fléaux. À l'insu de sa grand'mère qui l'eut désapprouvée, Mélanie, avec la certitude d'apporter une aide efficace aux armées, s'était imposé d'austères pénitences. Elle qui aimait passionnément la lecture, avait même, poussé les choses jusqu'à faire le vœu de n'ouvrir aucun livre tant que les hommes s'entretueraient et, pendant plus de quatre ans, elle tint sa promesse, ne consentant, avec la permission du chanoine, son directeur, qu'à lire le journal à M<sup>me</sup> Lefort dont les yeux fatigués exigeaient du repos. Puis chaque soir, sans y manquer jamais, elle récitait un long chapelet pour l'abbé Guibert et conjurait la Vierge Marie de le protéger.

La demie de six heures sonnant à la cathédrale, Mélanie sortit de sa torpeur, se rendit compte que son esprit flottait sans but précis et qu'elle succombait au péché de paresse. Elle se leva donc vivement et, à genoux sur sa descente de lit, pria. Elle demanda pardon à Dieu de ce qu'elle ne lui consacrait pas ses pensées, ses actions, ses moindres désirs ; à plusieurs reprises elle répéta avec enivrement une prière qu'elle aimait entre toutes : « Faites, Seigneur, que chacun des battements de mon cœur vous soit consacré, faites que je vive toujours en vous. »

S'étant relevée, elle ouvrit sa fenêtre. La neige tombait, égale et douce, apaisante et virginale. Une épaisse couverture de velours blanc enveloppait la ville, ouatait les rues, s'accrochait aux rebords des fenêtres, accusait les courbes harmonieuses des contreforts et des pinacles de Notre-Dame qui se dressait au loin derrière les arbres défeuillés.

Chaque jour elle regardait ce coin de Paris, et chaque jour il lui paraissait plus calme que la veille. On n'y voyait personne. Il n'y avait ni boutiques, ni tramways, ni mouvement. Ce matin il lui semblait encore plus morne et plus froid, car la neige assourdisait les rumeurs venant de l'autre rive, et comme la Seine était haute aucun bateau ne passait. C'était

comme si les deux bras du fleuve eussent mis une infranchissable barrière entre le monde et elle.

Ce silence et cette immobilité évoquèrent en son esprit la vie monastique. Elle pensa que le cloître où elle entrerait bientôt serait encore plus calme et encore plus silencieux ; et elle fut comblée de joie. Rien ne lui semblait trop austère, aucun but impossible à atteindre. Jamais elle n'avait envisagé qu'il y eut pour elle une autre vie possible que cette existence limpide sans vouloirs, sans désirs, toute d'abnégation et de renoncement. Si quelquefois il lui venait à l'esprit qu'elle pourrait se marier et avoir des enfants, elle considérait cela comme une tentation et s'efforçait de mettre le démon en fuite.

S'apercevant qu'elle rêvassait encore à des choses imprécises qui, bien vite, peuvent devenir dangereuses, elle fit chastement sa toilette, passa l'éternelle robe bleue garnie d'un petit col blanc qui la faisait ressembler à une pensionnaire et se rendit à la salle à manger.

M. About s'y trouvait Il était en train de déjeuner et mangeait à même la casserole, un peu par esprit de pénitence, beaucoup pour ne pas user ou détériorer ses tasses.

— Le chanoine prêche ce matin les Enfants de Marie de Saint-Jacques du Haut-Pas. Bien que tu ne fasses pas partie de cette association puisque tu es inscrite à celle de notre paroisse, je trouve bon que tu ailles à leur réunion. Le chanoine lui-même le désire. Il est ton directeur, tu dois te conformer à ses avis. Ursule te conduira.

— Tu la fais sortir par ce temps de neige ? demanda M<sup>me</sup> Lefort qui entrait à ce moment.

— Elle n'a qu'à se bien couvrir. L'église est chauffée, il n'y a aucune raison pour qu'elle prenne froid.

— Laissez faire, allez, Madame, dit Ursule qui, sur toutes choses aimait à donner son avis. Si ce pauvre Monsieur du Bon Dieu parle ainsi, c'est son bon ange qui l'inspire.

Heureuse de sortir un peu, Mélanie mit son chapeau de feutre qu'elle enfonçait sur sa tête comme un bonnet, s'enveloppa d'une vaste rotonde doublée de petit-gris qui lui venait de sa grand'mère maternelle et s'en fut avec Ursule.

Elle aurait bien préféré être seule, car la compagnie d'Ursule, pourtant si bonne et si dévouée, était un peu humiliante. Pendant quinze ans, celle-ci avait été sœur tourrière chez les Clarisse, puis, lors de la loi sur les congrégations, on l'avait jetée à la rue sans sou ni maille. Des dames charitables l'avaient recueillie et comme, à ce moment, M. About cherchait une servante qui se contentât de gages modestes, il l'avait prise chez lui, l'autorisant à observer la règle de son ordre, quelque gêne que cela pût apporter au service.

Dans la maison, elle était parfaite, mais pour sortir elle s'affublait d'un antique *water-proof*, donné jadis par une vieille marquise et que, dans l'excès de sa reconnaissance, elle n'avait jamais consenti à transformer ou à moderniser. Ses cheveux, coupés lors de son entrée au couvent, étaient remplacés par une perruque qu'elle croyait devoir porter pour éviter des névralgies, mais qui, achetée d'occasion se trouvait être d'un blond assez vif parce que, de placement difficile, elle l'avait obtenue à meilleur compte. Cependant quoi qu'elle pût penser de sa compagne, Mélanie, tant par bonté que par humilité, marchait auprès d'elle et lui parlait fréquemment.

Ce matin-là, comme chaque fois qu'il lui arrivait de quitter l'île, elle éprouvait à la fois du plaisir et une vague crainte. Pour elle, Paris était un monde inconnu qui l'attirait et en même temps lui faisait peur. Tout ce qu'elle voyait lui apparaissait comme l'indice d'une vie qu'elle jugeait inutile, sinon coupable. Elle regardait les passants avec une secrète commisération, s'étonnant qu'ils se hâtassent avec une telle fièvre vers leurs besognes coutumières sans qu'aucun d'eux songeât au salut de son âme. Que signifiaient ces maisons

bâties les unes sur les autres, dont la hauteur défiait presque le ciel, ces temples élevés à la gloire des sciences qui renient le nom de Dieu, ces moyens presque diaboliques de locomotion, toute cette vie trépidante et maladive si on la comparait à la vie éternelle ?

Les deux femmes entrèrent à Saint-Jacques du Haut-Pas comme le prêtre arrivait à l'autel. Ursule se plaça dans le bas-côté et Mélanie dans la nef. Elle entendit l'office avec ferveur, la tête dans les mains, constamment à genoux, ne se servant presque jamais de son livre, car ses prières consistaient surtout en un long colloque avec Jésus. Elle éprouvait un intense besoin de l'entretenir, de lui confier ses plus secrètes pensées, de s'abandonner totalement, sans retour ; et par instants, elle sentait Sa présence au plus profond de son cœur.

Après la messe, le chanoine parla de l'obéissance. Quoique les conseils qu'il donnât fussent destinés à des jeunes filles vivant dans le monde et pour le monde, Mélanie les écouta avec attention, fit un retour sur elle-même, s'examina scrupuleusement et s'aperçut qu'en maintes circonstances elle avait éludé les ordres de son père. Pour expier ces fautes, elle demeura longtemps encore après l'office et, s'étant attardée quelque peu, sous le péristyle elle rencontra le chanoine.

— Voulez-vous, mon enfant, dire à votre père que j'ai trouvé hier au soir, en rentrant chez moi, une lettre de mon jeune ami Guibert qui sera ici avant la fin de la semaine. Donc aussitôt que M. About saura quelque chose à propos du Père Ormuz, qu'il me prévienne, et nous nous rendrons chez vous au jour indiqué.

La jeune fille promit de faire la commission, salua le vieux prêtre et, toujours escortée d'Ursule, regagna l'île Saint-Louis.

Refaisant en sens inverse le chemin déjà parcouru, elle se sentait envahir par une quiétude inaccoutumée. Il lui sem-

blait qu'il n'y avait plus rien sur la terre de vil ni de mauvais, et la prochaine entrevue avec le Père Ormuz qui, jusque-là, lui causait un certain malaise, lui apparaissait maintenant comme un bonheur.

Elle marchait avec légèreté, regardant le ciel aux teintes délicates d'étoffes soyeuses, trouvant que l'air froid était enivrant à respirer, qu'il faisait bon se sentir fouettée par la bise ; et tout le jour son visage porta le reflet de sa joie intérieure.

### III

Chaque jour après déjeuner, Mélanie et M<sup>me</sup> Lefort se réunissaient dans la chambre de cette dernière et s'y occupaient à de menus travaux.

Mélanie se plaisait fort dans cette pièce. Les meubles étaient de bois clair, de grandes tentures, d'un jaune lumineux, encadraient les fenêtres, tout en laissant largement pénétrer le soleil. Un tapis moelleux dissimulait les inégalités du plancher, des fleurs, souvent renouvelées, vaporisaient de discrets parfums et enfin le soir on y allumait plusieurs lampes à la fois, tandis que le reste de l'appartement, pour ne pas faire de dépenses, demeurait dans la pénombre.

La seule chose qui étonnait, et même choquait la jeune fille était de n'y voir aucune image pieuse, car on ne pouvait désigner ainsi une délicate sainte florentine, tendrement amoureuse d'un invisible amant, qui, du reste, voisinait avec un faune pompéïen. De cette omission, elle n'avait jamais songé à rechercher la cause. Elle aimait mieux regarder les innombrables photographies, éparses un peu partout, et prises par M<sup>me</sup> Lefort et son second mari au cours de leurs voyages.

Chacune d'elles représentait l'un ou l'autre des deux époux, soit à Venise, jetant des graines aux pigeons, soit à Grenade cueillant des fleurs pourprées le long des pentes abruptes qui mènent à l'Alhambra, soit encore à Bruxelles, riant du Manneken-pis. De M. About père, aucun souvenir.

— Qu'est-ce que tu aimerais avoir pour ton dîner, Mélanie, demanda tout bas M<sup>me</sup> Lefort dans la crainte que son fils ne l'épiât à travers la porte.

— Ce que tu voudras, grand-mère, tu sais que j'aime tout.

— Oui, tu aimes tout, mais il est des choses que tu préfères. Ce matin tu n'avais pas d'appétit, donc ce soir il faut

que tu dînes bien. Comme c'est maigre, nous allons tricher un peu. Aimes-tu mieux des crêpes ou...

À ce moment, M. About entra brusquement. Il prévint sa mère qu'il venait de recevoir un pneumatique lui fixant un rendez-vous urgent, qu'il était obligé de sortir tout le jour, que peut-être même il ne rentrera pas dîner.

Dès qu'il eut dépassé le seuil de la porte, Mme Lefort se leva.

— Dépêche-toi, petite, nous allons aller nous promener, nous rentrerons tard, tu auras faim et je te ferai faire des profiteroles au chocolat.

— Mais il faut que je finisse ma layette, j'ai promis...

— Laisse ta layette tranquille, je te la finirai cette nuit. Je dors si peu que j'en pourrais faire au moins trois, ainsi n'aie pas de scrupules. C'est comme un couvent cette maison, laisse-moi donc t'en sortir un peu.

En quelques minutes, les deux femmes furent prêtes et, marchant sans hâte, allèrent jusqu'au jardin des Plantes.

M<sup>me</sup> Lefort, qui semblait avoir oublié son habituel chagrin, parlait avec animation ; tout ce qu'elle voyait était sujet à remarque, tout lui était matière à instruire Mélanie. Celle-ci, au contraire, se sentait calme, apaisée, un peu étourdie par un léger vent d'ouest qui avait une odeur de brise marine.

— On se croirait en voyage, dit tout à coup M<sup>me</sup> Lefort, je m'imagine que je vais à la découverte, et toi ?

— Moi aussi, grand-mère. Du reste il y a longtemps que je ne suis venue par ici, c'est un peu comme si je visitais une ville inconnue.

— Puisse-tu en découvrir autant que je l'ai fait moi-même. Si j'étais plus jeune, si mes forces ne me trahissaient pas à chaque instant, je te conduirais à Veules-les-Roses. C'est là où Maurice m'a emmenée le soir de notre mariage. Il y avait une tempête terrible, la mer était tellement dé-

montée que les vagues déferlaient jusqu'aux premières maisons. Nous sommes restés longtemps à la regarder.

— Tu n'avais pas peur, grand'mère ?

— Près de celui qu'on aime, on n'a jamais peur, ma petite, répondit M<sup>me</sup> Lefort avec un sourire de jeune femme. Toute la nuit le vent a soufflé avec rage. À chaque instant je m'imaginais que le toit et les persiennes de la maison qui nous abritait allaient être arrachés. C'était effroyable et délicieux.

Une fois arrivées au jardin, M<sup>me</sup> Lefort se trouvant un peu lasse, elles s'assirent sur un banc ensoleillé.

— Tu vois, grand'mère, disait Mélanie de sa voix de petite fille sage, nous avons eu tort de venir. Tu es fatiguée, ce soir tu seras peut-être malade et le médecin me grondera encore de n'avoir pas été plus raisonnable que toi.

— Mais non je ne serai pas malade. Je suis trop contente de te faire passer quelques heures hors de cette grande maison triste où je fus moi-même si malheureuse.

Mélanie revit en pensée le portrait de son grand-père About, un vieil homme chauve au regard incisif, à la mâchoire volontaire et carrée.

— Je me tourmente beaucoup à ton sujet, continua M<sup>me</sup> Lefort après être restée quelques minutes silencieuse. Tu sais que, sur bien des points, mes idées ne s'accordent pas avec celles de ton père. Je n'ai pas l'intention de t'induire à la désobéissance, mais seulement le désir de t'ouvrir les yeux. Sur ton enfance, je n'ai rien à dire ; elle fut celle d'une petite fille délicate que l'on doit entourer de soins et de ménagements. Cependant, malgré le calme et la régularité de vie qui t'étaient nécessaires, j'aurais voulu que tu eusses des compagnes, des amies. À cela ton père s'oppose. Je dois donc céder à sa volonté, puisqu'il est ton père, mais maintenant que tu as l'âge d'être femme, tu ne sais rien de la vie. Tu ne découvres le monde qu'à travers

des conférences ou des sermons et, malgré cette ignorance, tu devras, d'ici peu, décider de ton avenir.

— Je ne me trouve pas malheureuse, grand'mère, au contraire, la vie que je mène ne m'est nullement pénible. Par moments je suis moins courageuse, moins fervente aussi, mais comme l'a dit le chanoine de La Tour, tout le monde éprouve cela. Il m'a même confié que l'abbé Guibert avait dû, lui aussi, lutter et souffrir. Pourquoi ne serais-je pas aussi forte que lui ?

— La vie de l'abbé Guibert est toute différente de la tienne, répliqua vivement M<sup>me</sup> Lefort. Et puis que sera-t-il au retour, qu'auront fait de lui un an de guerre et trois ans de captivité ?

— Que veux-tu dire ? demanda Mélanie qui se sentit tout à coup angoissée.

— Je veux dire qu'il aura sûrement évolué, soit dans un sens, soit dans l'autre. Est-il resté le mystique ardent qu'il était autrefois ? je voudrais en être assurée. Et quand bien même cela serait, ce n'est pas son exemple qui doit influer sur ta vie.

Jugeant que sa grand'mère parlait à la légère, Mélanie ne répondit pas. La foi de l'abbé Guibert lui avait laissé une impression si pure et si forte que seule lui semblait belle la vie de sacrifices et d'abnégation dont il lui avait donné l'exemple, vers laquelle, sans le vouloir de façon précise, il l'avait orientée ; et c'était en pensant à lui qu'elle éprouvait une âpre joie à surmonter ses révoltes et ses défaillances.

— Pendant que je me repose encore un peu, monte donc jusqu'au Belvédère, conseilla M<sup>me</sup> Lefort à Mélanie, ce sera plus amusant que de rester avec moi.

— Mais tu vas t'ennuyer si je te laisse !

— Non, va.

Mélanie partit donc toute seule à travers le parc. Son plaisir était d'autant plus grand qu'il s'aiguisait d'un vague sentiment de culpabilité, car si M. About eût été là, il

n'aurait jamais consenti à ce que sa fille s'en fût toute seule, à l'aventure, même à travers le jardin des Plantes.

Au fur et à mesure qu'elle montait, l'horizon devenait plus vaste. Des tours, des dômes, des cheminées d'usine émergeaient d'une brume bleuâtre. À travers les rameaux des cèdres, qui s'étendaient comme des bras protecteurs, la ville se dessinait immense et mystérieuse. Si calme qu'elle parût, Mélanie la savait recéleuse de crimes et de bonté, d'amour et de haine, de passions maladives et de désirs coupables.

Comme chaque fois qu'elle se trouvait face à face avec la vie, elle se sentit perdue. La joie qu'elle avait éprouvée quelques minutes auparavant à se sentir libre de toute surveillance s'était transmuée soudain en une grande angoisse, en un besoin infini de tendresse et de protection. Autour d'elle plusieurs personnes, venues là ensemble, s'entretenaient gaîment, échangeaient leurs impressions avec des voix claires. Mélanie les sentit heureuses comme l'avait été sa grand'mère, comme elle-même ne le serait jamais. Se trouvant ce jour-là plus nerveuse que de coutume, sa solitude lui pesa au point que, sans s'attarder davantage, avide de sentir une présence amie, elle retourna en courant auprès de M<sup>me</sup> Lefort.

— Comment, déjà de retour ? demanda celle-ci. Tu n'as même pas eu le temps de monter jusqu'en haut !

— Si, mais je suis revenue bien vite, parce que je préfère rester avec toi.

Occupée qu'elle était à jouer avec une jolie fillette qui faisait des pâtés à côté d'elle, M<sup>me</sup> Lefort ne répondit pas, mais quand l'enfant s'en fût allée, elle se tourna vers Mélanie.

— N'aimerais-tu pas avoir, toi aussi, un petit bébé avec lequel tu jouerais comme tu jouais jadis avec ta poupée ?

— Je ne sais pas, grand'mère, balbutia Mélanie confuse, et je n'ai pas à y penser puisque les religieuses n'ont pas d'enfants.

— Mais toi, qui n'es pas religieuse, peut-être que tu en auras un. L'enfant, c'est le jouet charmant de la femme, la petite bête chaude qui se blottit contre elle, la déchire, la mord et la comble de joie. Pense donc, j'avais à peine ton âge que mon fils était déjà né. Dieu ! que je l'ai attendu avec joie ! Je m'imaginais qu'il serait beau, charmant, délicieusement épanoui comme une fleur d'été. Jusqu'à sept ans, jusqu'à ce qu'on me l'enlevât, il fut tel.

— Tu vois, grand'mère que si tu as eu des joies tu as aussi éprouvé des peines, alors puisqu'on ne peut jamais avoir tout ce qu'on désire, pourquoi ne pas renoncer à tout ?

— As-tu jamais pensé, ma petite-fille, chuchota M<sup>me</sup> Lefort comme s'il se fut agi d'une confidence et en évitant de répondre directement à l'objection de Mélanie, à la joie que ce doit être de rencontrer enfin celui qui vous aime et vous comprend. L'affection que tu me portes est une chose bien douce. Tu as confiance en moi et tu me dis bien ce que tu penses, mais je suis une vieille grand'mère et, quoi que je fasse, je ne suis plus où tu en es. Si, comme les autres jeunes femmes ou jeunes filles, tu avais un fiancé ou un mari dont l'âge s'accordât au tien, tu sentirais combien c'est bon de s'entendre sans avoir besoin de se rien dire. Tout ce qui émeut l'un émeut l'autre. Tout ce qu'aime l'un, l'autre l'aime aussi. Elles sont bien à plaindre, les solitaires, de n'avoir jamais rencontré celui qu'elles attendaient.

Les paroles de M<sup>me</sup> Lefort causaient à Mélanie une étrange émotion, encore inéprouvée, qu'elle craignait de ne pouvoir vaincre ; et elle sentait le sang affluer à ses joues comme si elles eussent été exposées à un feu trop ardent.

Comme l'heure s'avançait, les deux femmes, continuant leur promenade, allèrent voir les bêtes ; et la grand'mère, sans s'arrêter à des détails trop réels, avec des mots prudents, tentait de rendre perceptible à l'enfant qu'était encore Mélanie le grand rythme de la vie, la loi universelle qui

régit tous les couples aussi bien des hommes que des animaux.

Bientôt elle s'aperçut que la jeune fille lui répondait seulement par déférence, que ses paroles ne la touchaient pas, ou plutôt qu'elle ne consentait pas à se laisser émouvoir par elles ; et de la sentir si rétive cela ne laissait pas de l'inquiéter.

Mélanie tenait bien plus de sa mère qu'il n'y paraissait au premier abord. Elle en avait les gestes, les attitudes, le timbre de voix, et M<sup>me</sup> Lefort était trop clairvoyante pour ne pas se rendre compte que sa petite-fille était une tendre, voire une sensuelle qui éprouverait tôt ou tard le besoin de caresses et d'affection, qu'elle était bien davantage destinée à l'amour qu'à la vie monastique. Elle jugeait donc utile d'endiguer ses élans et ses appétits dans le cercle sûr du mariage, craignant, si celui-ci ne s'accomplissait pas que, sous le coup d'une influence étrangère, d'une brusque révolte contre l'autorité paternelle, n'arrivât un second scandale. Et grande était sa peine de sentir que la jeune fille se soustrayait volontairement à son influence, à ses conseils, entièrement dominée par une évidente volonté d'étouffer, à quelque prix que ce fût, tout germe affectif, toute émotion trop vive.

Jugeant donc inutile d'insister, du moins à ce moment-là, M<sup>me</sup> Lefort reprit avec sa petite-fille le chemin du quai Bourbon, s'entretenant seulement de choses insignifiantes. Mais bien qu'elle s'en défendît, Mélanie ne laissait pas d'être troublée.

Le soir tombait, les passant se hâtaient vers le repos du foyer, le fleuve courait se perdre dans la grande mer libre, les nuages étaient emportés vers la lumière pâle du couchant. On eût dit que les êtres et les choses s'élançaient au-devant du bonheur. Immobile témoin de cette hâte et de cette fièvre, Mélanie songeait que bientôt pour elle le monde

serait mort à jamais. Ce soir, cette probabilité lui paraissait impossible à admettre.

Chemin faisant, sa tristesse s'accrut. Une fois dans sa chambre, elle se sentit envahir par un malaise déjà éprouvé jadis. Une angoisse lui obstruait la gorge, sous la pression du sang ses tempes résonnaient comme l'enclume sous le marteau. Inerte, incapable de réagir, elle s'affaissa sur un fauteuil et, sans que sa volonté y ait de part, elle se mit à gémir, puis à sangloter. Brusquement ses nerfs se dressèrent en révolte, une force inouïe s'éleva en elle qui la contraignit à pousser des cris à chaque minute plus perçants. M<sup>me</sup> Lefort accourut et s'empressa autour de la malade. Le père vint à son tour, brandissant une bouteille d'eau bénite dont il aspergea copieusement sa fille.

— Je ne veux plus, je ne veux plus, finit par crier celle-ci, je suis damnée, je veux aller où il y a de la lumière et du bruit.

Elle se débattait, se tordait les mains, rejettait tout secours, puis enfin éclata en sanglots.

Avec l'aide d'Ursule elle parvint à gagner, son lit où, calmée par une potion, elle s'endormit d'un profond sommeil, pendant que la grand'mère rangeait la chambre en désordre et que le père, agenouillé dans un coin, récitait son chapelet.

## IV

Michel Guibert touchait enfin au terme de sa captivité. Seul dans sa petite chambre située au-dessus des écuries, il terminait hâtivement ses préparatifs de départ, car le lendemain, avant même que le soleil ne fût levé, il devait rejoindre, à Stuttgart, son centre de rapatriement. Comme il ajustait ensemble deux courroies trop courtes, la porte s'ouvrit. Guibert pensa que c'était son camarade, l'autre valet de ferme avec qui il travaillait depuis son arrivée. Il n'en prit donc pas souci, mais au lieu, de la voix gutturale de Ludwig, c'en fut une autre, gentiment acide, qui se fit entendre :

— La soupe est servie, monsieur Guibert, et nous vous attendons pour nous mettre à table.

— Comment, c'est vous, mademoiselle Lisbeth, répondit-il amusé, faites, je vous en prie, mes excuses à vos parents et dites-leur que dans une minute je les aurai rejoints.

— Laissez-moi vous aider, dit-elle en s'avançant un peu.

— Mais non, puisque la soupe est servie, allez vite la manger, répliqua-t-il avec un bon sourire.

Quelques instants plus tard, Guibert allait se laver les mains à la pompe et entrait dans la cuisine au moment où la mère Krauss posait la soupière sur la table.

— Je vous fais attendre, s'excusa-t-il.

— Mais non, dit le Père Krauss, justement la mère est en retard aujourd'hui.

— Ah ! je croyais... répondit Guibert étonné en regardant Lisbeth afin de comprendre ce malentendu.

Mais celle-ci, à genoux devant le foyer, s'occupait à activer le feu ; et d'elle il ne voyait qu'une couronne de cheveux blonds dorés par la flamme, et un peu de sa joue qui lui sembla cramoisie.

Cérémonieusement, on le fit asseoir entre le père et la mère.

— C'est le privilège des partants, remarqua Guibert, d'être traités comme des hôtes de passage.

— Je peux bien vous marquer mon contentement, lui répondit le Père Krauss. Depuis plus d'un an que vous êtes là, je n'ai pas eu à me plaindre. Vous n'étiez pas habitué, bien sûr, à travailler comme nous, mais pourtant ce que je vous donnais à faire, vous le faisiez, et bien. Si au lieu de vous j'étais tombé sur un propre à rien, mes champs seraient restés en friche et croyez-vous que ça aurait fait mon affaire ?

— Moi aussi j'ai été heureux de vous rencontrer. Au sortir de cet enfer qu'est un internement, alors que j'étais à l'extrême limite d'une dépression physique et morale, vous m'avez donné l'illusion de la liberté, vous m'avez traité comme un égal. De cela je vous garderai une éternelle reconnaissance.

— Ce n'est pas une raison parce que vos soldats et les nôtres se battent pour se traiter comme des voleurs de grand chemin, conclut le Père Krauss.

Le dîner se continua, presque silencieux. Ils n'avaient plus rien à se dire. Par déférence pour Guibert les Krauss ne parlèrent pas du travail du lendemain comme ils avaient accoutumé de le faire ; et de fait Michel ne s'y intéressait déjà plus.

— Retrouverez-vous votre place, au moins ? demanda Ludwig.

— Oui, je n'ai aucun doute à ce sujet, répondit Guibert sans préciser davantage.

Comme il arrive toujours au moment d'un départ, une atmosphère de gêne et de contrainte planait. La mère et Lisbeth remirent à Guibert quelques provisions de route et, l'heure étant avancée, ils se firent de définitifs adieux, se souhaitant un avenir moins pénible que ne l'avait été le passé.

— Surtout ne vous dérangez pas pour moi demain, dit Guibert, je saurai bien m'en aller tout seul.

Les Krauss l'ayant promis, chacun rentra chez soi.

Guibert, en se retrouvant pour la dernière fois dans sa mansarde, ressentait une certaine émotion dont il ne cherchait pas à se défendre. Malgré tout, il lui en coûtait de briser les liens ténus, mais résistants, qui l'attachaient à ce lieu. Plus vite qu'il ne l'aurait cru jamais, il s'était accoutumé à la vie paysanne, saine et laborieuse, aux tâches précises, où rien ne doit être laissé au hasard. Le Père Krauss exigeait beaucoup de travail, mais il était juste et confiant. La mère Krauss glapissait bien quelquefois, mais, par contre, Lisbeth était charmante et suave comme une fleur.

Lorsqu'il était arrivé à la ferme, Michel souffrait encore d'une grave blessure, non complètement cicatrisée. Sortant du lazaret où il lui avait fallu endurer le froid, la faim, la rigueur d'une surveillance jamais relâchée, il avait goûté la douceur d'être libre, de manger à sa faim, d'aller et venir à sa guise ; et il lui semblait miraculeux de retrouver des arbres, des fleurs et des oiseaux, de réentendre le frémissement soyeux des eaux courantes.

Une fois ses forces revenues, il avait appris de Ludwig à conduire la charrue, à labourer profondément le sol afin que les semaines réussissent, à lutter avec la terre pour la rendre féconde ; et s'initiant à la vie paysanne, Guibert était redevenu un homme. Peu à peu il s'était accoutumé aux Krauss et eux à lui. Il s'était alors senti moins seul. Pour la première fois il avait éprouvé la quiétude de la vie commune, le charme d'une présence féminine discrète, attentive et prévoyante.

Isolé dans un pays de protestants convaincus, il avait dissimulé son état de prêtre et s'était donné comme professeur. Les premiers mois, ce titre en avait imposé aux paysans, mais bientôt, le temps égalisant toutes choses, on avait traité Guibert exactement comme son camarade Ludwig, et

c'était toujours à lui que Lisbeth s'adressait lorsqu'elle avait besoin d'aide. Au moment de repartir, il sentait doublement le prix de ce qu'il allait quitter. Son désarroi était si profond qu'il s'en faisait reproche. Il tâchait à se convaincre que sa destinée n'était pas de s'enliser dans une vie quiète et facile, mais de retourner là-bas, en France, de retrouver les faibles, les isolés, ceux qui hésitent devant la vie, ceux qu'il avait soutenus de sa force, qui attendaient son retour avec confiance. Les œuvres qu'il avait créées, les énergies qu'il avait suscitées, cet ensemble de forces latentes avait su cristalliser et utiliser, constituaient entre ceux de là-bas et lui comme une sorte de pacte qu'il ne se reconnaissait pas le droit de rompre. Et alors qu'il s'endormait, il eut vaguement conscience que la tâche à remplir excéderait peut-être ses forces.

Après quelques heures de sommeil, il se leva, s'habilla hâtivement à la lueur d'une mauvaise bougie, puis se glissa, sans bruit, dans la cuisine. Il y trouva de la lumière et, assise sur le gros poêle de faïence, Lisbeth qui l'attendait.

— Pourquoi vous êtes-vous levée ? demanda Guibert contrarié qu'elle eût pris cette peine.

— Pour faire chauffer votre café, pour voir s'il ne vous manquait rien.

— Cela...

— Et puis, continua-t-elle très vite, pour vous dire adieu.

— Mais il était convenu que personne ne s'occuperaît de moi, dit-il avec un semblant de reproche.

— Je préfère qu'il en soit ainsi, déclara-t-elle d'une voix douce, mais décidée.

Elle s'empressa, le servit, et, pendant qu'il déjeunait, resta silencieuse en face de lui. Guibert éprouvait une certaine gêne, car il ne savait si la jeune fille avait agi de son propre chef ou avec l'approbation de ses parents ; aussi, pour ne pas éclaircir ce qui lui semblait trouble, affectait-il une gaîté qu'il ne ressentait nullement.

Le coucou ayant sonné deux fois l'heure, Guibert se leva.

— Cette fois-ci il faut que je m'en aille, sans cela je manquerais le train. Adieu Lisbeth, dit-il en lui prenant la main, soyez heureuse, très heureuse, autant que vous le méritez.

Sans répondre, elle s'appuya au mur, la tête renversée en arrière, les yeux clos et pleura silencieusement.

— Qu'avez-vous Lisbeth, dites-moi, je vous en prie, implore Guibert qui, cependant craignait d'apprendre.

Elle se tut encore un long moment, puis enfin murmura :

— Je croyais que vous ne partiriez jamais.

— Ma pauvre Lisbeth, murmura-t-il, comprenant enfin et n'osant pas retenir dans la sienne la main de la jeune fille.

Lisbeth restait immobile, les paupières toujours closes comme pour jeter un voile sur la franchise de son aveu, et des larmes lentes coulaient le long de ses joues.

— Ne pensez plus à moi, ma pauvre petite. Vous aviez fait un rêve dont, j'en suis sûr, un prochain avenir vous consolera. La peine que vous éprouvez aujourd'hui, je m'en fais reproche, car je m'en sens presque responsable. J'aurais dû me méfier, me surveiller. Pouvais-je croire cependant que vous vous pencheriez sur le pauvre homme que je suis ?

— Je croyais... je croyais...

Et toute secouée par de grands sanglots, elle s'abattit sur sa poitrine comme un oiseau blessé.

Guibert sentait le frémissement de ses seins, la tiédeur de ses bras et, du corsage entrebâillé, montait un chaud parfum qui l'enivrait.

Sans qu'il y fût vraiment consentant, ses bras se refermèrent sur le trésor de tendresse qui s'offrait à lui en toute innocence. Seulement alors il comprit ce qu'était le véritable amour et, dévotieusement, il posa les lèvres sur les tresses blondes de la jeune fille.

Elle releva la tête, voulant parler. Guibert se reprit, se dégagea et sans lui laisser le temps de dire une parole :

— J'ai presque le double de votre âge, confia-t-il d'une voix infiniment triste, et je vous aimais comme j'aurais aimé la sœur que je n'ai pas eue. Pourquoi vous êtes-vous méprise à ce point ?

— Jamais vous ne parliez de votre femme, ni de vos enfants, chuchota-t-elle, vous sembliez si heureux ici que je croyais... il y a plusieurs de vos compatriotes qui resteront.

— Oui, je sais. Moi, ce n'est pas une femme ou des enfants qui m'appellent là-bas, car, sauf un vieil oncle, je n'ai personne, c'est quelque chose de bien plus grave.

Et comme elle le regardait angoissée :

— Je peux bien, à vous, en faire la confidence, continua-t-il après une courte hésitation, je suis prêtre catholique, Lisbeth, et ce n'est pas de trois ou quatre vies que j'ai la charge, mais de centaines et de centaines encore. Dites-moi donc adieu sans regrets et promettez-moi d'être bientôt heureuse.

Elle était si émue qu'elle ne put répondre.

Il prit sa musette, son manteau et se dirigea vers la porte qu'il ouvrit toute grande. En même temps que le froid se glissa un rayon oblique de la lune à son déclin.

— Vous partez pour tout de bon, c'est bien vrai ? demanda-t-elle encore.

— Oui, Lisbeth, et pour toujours, répondit-il d'une voix déchirée en passant le seuil.

Il suivit le long ruban de route qui dévalait vers la ville. Ses grosses chaussures de paysan faisaient résonner la terre, durcie par le gel. Au ras du sol se traînait un lumineux brouillard d'où émergeaient les arbres que l'hiver avait engourdis. Les hommes dormaient dans leurs maisons et les bêtes dans leurs tanières. Guibert, se sentant séparé de tout être vivant, éprouvait la détresse d'un complet abandon. Au, tournant de la route, une dernière fois il regarda la ferme. Malgré l'éloignement, un carré de lumière lui indiqua que la porte était restée ouverte. Comment Lisbeth, si ordonnée d'habitude, pouvait-elle s'oublier ainsi. Sa douleur

l'absorbait-elle donc à ce point. Malgré la lune pâle qui frôlait la cime des arbres, le carré de lumière lui paraissait devenir à chaque minute plus étincelant, il semblait absorber toute l'immense plaine.

Guibert se mit à pleurer, lui aussi ; il sentait monter en soi l'impétueux désir de respirer encore le parfum chaud de la jeune fille, de la sentir palpitante auprès de lui. Il se reprochait de lui avoir menti au moment des adieux, de ne pas lui avoir crié le besoin qu'il avait d'elle. Et comme il revenait sur ses pas se promettant, pour obtenir son pardon, de boire une à une les larmes qu'il avait fait couler, la porte, lumineuse comme le seuil du bonheur, fut brusquement poussée. Le choc fut si violent qu'il en resta immobile.

Cette porte maintenant close prit alors la valeur d'un symbole. Il comprit qu'il était rejeté pour jamais du nombre des vivants, qu'il n'avait pas le droit de tendre les mains vers le don miraculeux que voulait lui faire Lisbeth. Refoulant les larmes qui embuaient ses yeux et accélérant le pas comme dans une fuite, il se dirigea vers la ville sans plus oser regarder en arrière.

# V

Ce soir-là, afin de recevoir dignement le Père Ormuz, M. About allumait lui-même toutes les lampes et bougies disponibles, tandis que sur ses indications Ursule et Mélanie plaçaient en rangs serrés de nombreux sièges dans le salon.

— Dois-je mettre un fauteuil devant la cheminée pour le Père ? demanda la jeune fille.

— Non, c'est inutile, cela lui déplairait.

Au moment où il achevait sa phrase, le piano de l'étage supérieur se fit entendre. On jouait une musique étrange, à la fois voluptueuse et barbare qui fit sursauter M. About et rendit sa fille rêveuse.

— J'étais sûr que ces sorcières choisiraient justement aujourd'hui pour faire leur sabbat, vociféra-t-il. Cela devient intenable et je mettrai le propriétaire en demeure de choisir entre ces péronnelles qui lui ont raconté, Dieu sait quoi ! pour le décider à les prendre, et moi.

— Bien sûr, Monsieur, que ce sont des sorcières, opinait Ursule. Elles ont des habits tout en or et des bijoux qui brillent comme le Saint Sacrement ; et elles sentent des odeurs ! que c'est pas Dieu possible de sentir comme ça Ce soir nous ne sommes pas quittes d'être tranquilles, car il est venu des hommes et des femmes qui ressemblaient à des diables tellement ils étaient accoutrés. C'est du bien mauvais monde, mon pauvre Monsieur, qui a de l'argent comme on a des puces et qui le dépense pour la perdition de son âme, aussi quand je les rencontre, je me signe et je crache.

Mélanie écoutait la musique et tâchait à deviner ce qui se passait là-haut. Là-haut, pour elle, c'était le monde inconnu, celui de la ville troublante que la Seine rendait si lointaine, dont la présence lui était seulement révélée par la grande

lueur rose, illuminant le ciel, semblable au reflet d'une flamme et qui rendait la nuit presque lumineuse.

Souvent, dans l'escalier, elle avait entrevu les étranges locataires. Celles-ci marchaient discrètement, à pas feutrés, enveloppées de mystérieux manteaux s'entr'ouvrant parfois sur des robes charmantes, faites de souples tissus révélateurs. À les voir si harmonieusement belles, Mélanie se sentait honteuse de sa simple robe d'escot, et elle éprouvait une secrète volupté à respirer leurs parfums, plus suaves que celui de l'encens.

Pendant quelques minutes, le piano se tut, puis se fit entendre de nouveau, plus fougueux que jamais. En même temps on perçut un bruit sourd et rythmé.

— Les voilà qui dansent, s'écria M. About au comble de l'indignation. C'est par trop fort !

— Ils danseront encore mieux quand ils seront en enfer, bougonna Ursule en faisant force signes de croix.

Mélanie n'avait jamais dansé, mais savait, pour l'avoir vu sur des images, que des jeunes filles en robes claires, dévoilant sans pudeur leurs bras et leurs épaules, se laissaient enlacer par de jeunes hommes ; et la pensée que de telles choses se passaient si près d'elle lui donna le frisson.

— Nous verrons bien qui de nous l'emportera, continuait M. About ; et si les moyens ordinaires échouent, j'aurai recours à d'autres, plus puissants et contre lesquels ces supposés du diable n'auront aucun recours.

Il fut interrompu dans ses anathèmes par le Père Ormuz qui entra brusquement, portant en sautoir une sacoche de voyage.

Il était grand, d'une maigreur effrayante. Ses yeux percants et durs, profondément enfouis dans l'orbite, lançaient des éclairs. Il avait les lèvres épaisses et le nez camus, son cou épais était presque goitreux. Il serra la main de M<sup>me</sup> Lefort et Mélanie.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix sourde, je descends du train. Voulez-vous me permettre de déposer ici mon modeste bagage ?

Ursule s'empressa de débarrasser le prêtre de sa valise et de sa houppelande, tous deux gris de poussière.

— Je vois, dit en souriant M. About, que vous avez encore beaucoup voyagé.

— Il le faut bien puisque c'est ma mission en ce monde, répondit-il d'une voix sourde.

— Je vous nettoierai votre sacoche et je brosserai votre houppelande, mon Père, dit Ursule, et comme cela ce sera propre et net quand vous repartirez.

— C'est inutile, ma fille, ne prenez pas ce soin.

— Que si, mon Père, je le prendrai. Si vous avez fait vœu de pauvreté, vous n'avez pas fait vœu de crasse.

M<sup>me</sup> Lefort et Mélanie ne purent s'empêcher de rire. M. About les regarda sévèrement, puis, comme le chanoine venait d'arriver, il lui présenta le Père Ormuz.

Les deux prêtres se donnèrent l'accolade.

— L'abbé Guibert ne vous a pas accompagné ? demanda M. About au chanoine. J'aurais été particulièrement heureux qu'il assistât ce soir à notre réunion.

— Vous ne pouvez pas être, plus que je ne le suis, peiné de son absence. Une carte de Genève m'annonçait un prochain revoir ; j'attendais donc Michel de jour en jour, je devrais presque dire d'heure en heure, quand ce matin j'ai reçu une longue lettre, assez vague, m'avertissant qu'il ne se sentait pas bien et allait passer quelques semaines dans les Landes chez son ancien condisciple, l'abbé Lerebourg. Est-ce une simple fatigue ? est-ce une véritable maladie ? je n'ose en décider. Cependant s'il est gravement atteint, pourquoi ne pas venir se réfugier chez moi, son seul ami ? En agissant comme il le fait, il a cru évidemment m'éviter des soucis et des tracas, mais combien plus m'en cause son absence !

— L'abbé Guibert dont vous parlez, s'enquit le Père Ormuz, n'est-ce pas celui qui a fondé, à la Chapelle, des œuvres sociales ? La semaine dernière encore on me le citait comme une âme d'élite, une âme d'apôtre...

— C'est lui-même, mon Père, s'écria le chanoine avec impétuosité, c'est un enfant que j'ai élevé, sur qui je reporte toute mon affection, que je n'ai pas vu depuis trois ans puisqu'il était prisonnier. Et me laisser ainsi sans nouvelle, dans une incertitude pleine d'angoisse !

Pour distraire le chanoine de ses inquiétudes, M<sup>me</sup> Lefort invita les hôtes de son fils à passer dans la salle à manger, tandis que Mélanie, prise d'une subite émotion dont la cause lui demeurait inconnue, sentait de grosses larmes rouler sous ses paupières closes.

Le Père mangeait peu. En se servant il choisissait de préférence les moins bons morceaux et semblait encore s'en faire reproche comme s'il on eût éprouvé une trop grande volupté.

— Il paraît, dit M. About, que votre, diocèse est en butte, plus que tout autre, aux assauts de Satan ?

— L'empire de Satan est partout, ses limites sont celles du monde créé. Il n'est pas une molécule, pas un atome dans chacun des éléments dont se compose la matière, qui ne puisse loger un esprit impur. Tout ce qui est décomposition est l'œuvre du diable. La mort est son œuvre. *Per peccatum mors*, a dit saint Paul.

Le Père parlait d'une voix blanche, lointaine, sans vibrations, et si faible que la musique d'en haut couvrait presque ses paroles. Mélanie le regardait avec une curiosité mêlée d'épouvante, car il lui semblait être la matérialisation de ses cauchemars d'enfant ! et cette soirée dont elle se promettait une grande joie, devenait aussi douloureuse qu'une angoissante hallucination.

— Et Marguerite, comment va-t-elle ? demanda M. About.

— Toujours de même. Le démon la harcèle, la persécute continuellement, ne lui laisse pas le moindre répit. L'autre jour, pendant que je la visitais, elle se roula à terre et une écume savonneuse sortit de sa bouche. Chaque jour elle est ainsi tenaillée par d'effroyables souffrances.

Mélanie se sentait de plus en plus mal à l'aise. Ces perpétuelles allusions au démon, au mauvais, à l'ennemi du bien lui étaient insupportables. Assise au bout de la table, ayant à sa droite et à sa gauche des portes ouvertes sur des chambres obscures, elle était reprise de nouveau par ces peurs irraisonnées qui avaient assombri son enfance et qu'augmentait encore la présence du Père Ormuz. N'eût été sa grand'mère qui reposait souvent sur elle des yeux pleins de tendresse, elle aurait fui les invités de son père, se serait réfugiée dans sa chambre, derrière sa porte fermée à double tour.

— A-t-elle eu des révélations ces temps-ci ? demanda M. About.

— Non, pas précisément, mais elle reçoit quand même de grandes consolations. Ainsi maintenant quand elle se tord sous les assauts du démon ou, qu'elle est en extase, elle exhale un parfum d'iris ou de vanille tout à fait particulier.

— Le miracle est évident, s'exclama M. About, il n'y a pas à le nier.

— J'ai justement apporté un petit sachet de soie sur lequel sont tombées quelques-unes de ses larmes, vous vous rendrez compte par vous-même combien suave est leur odeur.

D'un portefeuille usé, le Père tira un morceau de soie grise qu'il passa au chanoine. Celui-ci le flaira en disant :

— On croirait un parfum de fruits mûrs.

— Je trouve plutôt que c'est l'odeur combinée des roses et des lis, dit M. About. Sens, Mélanie.

— Oui, cela sent bon, répondit la jeune fille en hésitant un peu.

— Voulez-vous sentir, ma mère ? demanda M. About à M<sup>me</sup> Lefort.

— Je serais mauvais juge, mon fils, car je n'ai jamais eu d'odorat.

Son fils lui lança un regard presque haineux et rendit le sachet au Père qui le replaça soigneusement dans la poche de sa soutane. Le dîner ayant pris fin ils retournèrent au salon ; on entendait toujours la musique et le rythme de la danse se faisait plus rapide.

Déjà plusieurs personnes étaient arrivées. À chaque instant d'autres entraient, saluaient le Père Ormuz qui les présentait au maître de la maison. Bientôt tous les sièges furent occupés et les nouveaux venus obligés de se tenir debout dans les angles de la pièce ou les embrasures des fenêtres. Le Père Ormuz se plaça devant la cheminée et, après s'être recueilli pendant quelques minutes, parla.

S'exprimant d'une voix forte afin de couvrir le bruit du bal, il conseilla à ses frères et à ses sœurs de rechercher la pauvreté, car elle était le plus sûr moyen de gagner le ciel, et il flétrit la richesse qui, permettant l'assouvissement de toutes les voluptés, menait les âmes à leur perte. Faisant alors allusion à la fête donnée au-dessus de leurs têtes, il leur prouva que c'étaient eux, les élus de Dieu, qui devaient racheter les égarements du monde.

— Faites pénitence, mes frères, humiliez-vous, mes sœurs, tous enivrez-vous de la joie du sacrifice. Ne soyez pas de ces lâches qui se dérobent et fuient devant l'épreuve. Les temps sont révolus où les malheurs vont s'abattre sur nous. Les villes brûleront, les bolides enflammeront la terre, la peste, la lèpre et d'autres maux, inconnus jusqu'ici, feront mourir les hommes comme des mouches. La mer se gonfle, ses flots déchaînés ravageront les rivages et engloutiront les vaisseaux. Une partie de la terre s'enfoncera dans l'abîme et une autre en surgira.

Le Père levait les yeux au ciel, son visage était transfiguré, sa voix avait des frémissements d'ailes. Les auditeurs, en extase, le regardaient, sentant passer sur eux un souffle de l'au-delà.

— Seuls les élus seront sauvés, et les élus ne sont pas ceux qui crient : « Seigneur ! Seigneur ! » et sont avides d'amasser les richesses et les biens de ce monde, les élus sont ceux qui savent souffrir et qui vivent seulement de l'amour de Dieu.

— Priez, mes frères, mortifiez-vous et renoncez-vous afin que le châtiment terrible vous épargne. Ceux qui auront le cœur pur verront une étoile qui les guidera hors du danger. Les anges familiers leur viendront en aide et Dieu étendra sa main sur eux.

Les danses devenaient plus bruyantes ; à certains moments le plafond en était ébranlé. À la musique du début s'étaient ajoutés d'autres bruits, incohérents ; on eût dit la rumeur même de l'enfer.

— Quand la mesure de vos douleurs égalera la mesure des iniquités, crie-t-il pour dominer le tumulte, alors commençera une ère de paix et de bonheur. Les hommes ne vivront plus que dans le Christ et le Christ sera le roi des hommes. Ils oublieront les luttes qui, jadis, les divisaient, ils s'aimeront et s'entr'aideront comme s'aiment et s'entr'aident les frères, le Saint-Esprit descendra sur eux et le monde entier glorifiera le Très-Haut.

Pendant un moment il resta immobile, ensuite, d'un geste large, il bénit l'assemblée, puis revint humblement s'asseoir sur une chaise basse auprès de M. About.

Un silence tomba sur l'âme des auditeurs, secoués par ces violentes paroles comme, en automne, les feuilles mortes par un vent d'orage. Quelques minutes après, chacun d'eux vint demander au Père un avis ou un conseil. Celui-ci, les yeux baissés, ayant repris sa physionomie habituelle, leur

chuchotait de mystérieuses paroles, et tous repartaient ras-sérénés, sûrs qu'ils étaient d'avoir trouvé le chemin du salut.

Roulée et submergée par cette vague mystique, Mélanie s'apaisait peu à peu. Ses terreurs s'évanouissaient. L'espoir d'une ère de béatitude lui fit oublier les minutes présentes ; elle rêva de s'immoler, de se sacrifier, de s'offrir en holocauste, d'être, dans son couvent, comme l'abbé Guibert l'était dans sa paroisse, une âme d'élite, d'apôtre, un ardent flambeau d'amour et de charité. À cet instant, nulle destinée ne lui semblait plus belle et, dans le secret de son cœur, elle ratifia le vœu fait par son père.

Quand le dernier invité fut parti, le Père Ormuz s'en fut à son tour, accompagné de M. About et du chanoine. Ce dernier rentra chez lui et les deux autres, traversant la Seine, se dirigèrent vers la Basilique de Montmartre, où ils devaient achever la nuit.

## VI

Dès que le chanoine eut quitté le Père Ormuz et M. About, celui-ci dit à son compagnon :

— Puisque nous sommes seuls et que nous avons à peu près une demi-heure de chemin à faire, voulez-vous avoir la bonté de me donner un conseil et de m'éclairer de vos lumières ?

— Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous venir en aide, dit le Père Ormuz d'une voix pénétrante.

— Voilà, il s'agit de ma fille, mais d'abord il me faut vous dire que si je me suis marié, ce ne fut que pour obéir à mon père. Il le désirait tant que je n'osai ni ne sus lui résister. Si j'avais suivi mon propre penchant, je serais entré dans les ordres, et le plus sévère aurait été celui de mon choix. La vie que je n'ai pu vivre, je la voulus pour ceux qui naîtraient de moi, aussi fis-je le vœu, dès que ma femme fut enceinte, de consacrer au Seigneur le fruit de notre union : ce fut Mélanie.

— Le vœu était-il formel ou était-ce une simple promesse ?

— Le vœu était formel, et j'avais même spécifié que si l'enfant était un garçon, il entrerait chez les jésuites, si c'était une fille, au Carmel.

— La plupart des docteurs estiment qu'un vœu, fait de la sorte, n'engage pas la personne désignée à l'accomplir. Cependant quand de si redoutables paroles ont été dites, il est mauvais, j'oserais dire coupable, de n'y pas souscrire. Heureusement votre fille est pieuse et, même si ce n'était pas pour remplir votre promesse, il serait infiniment préférable pour elle d'entrer au Carmel plutôt que de rester dans le monde.

— Sur ce point, je suis complètement de votre avis, mais il y a un obstacle qui est sa santé. Elle vint au monde dans de mauvaises conditions ; le médecin ne croyait pas qu'elle pût vivre. Je dus la mettre en nourrice afin de la soustraire à l'influence de sa coupable mère et puisque la mienne, malgré son âge, avait jugé bon de se remarier. Mélanie avait douze ans quand M. Lefort mourut. Ma mère le pleura comme pleurent ceux qui s'attachent aux choses mortnelles. Son deuil fut farouche. Enfin après plusieurs mois, elle me fit demander par un de nos parents la permission de voir de temps à autre sa petite-fille. Je pris conseil du chanoine de La Tour ; il ne trouva pas que j'eusse le droit de refuser cette grâce. Ma mère vint donc quelquefois nous rendre visite, fit montrer d'une grande tendresse pour Mélanie et déplora de la savoir si isolée. Voyant son repentir, je lui offris de revenir habiter chez moi, à condition qu'elle surveillerait l'éducation physique de ma fille. J'insistai sur ce mot *physique*, car j'entendais conserver la plénitude de mes droits sur son développement moral. Ma mère n'est pas la femme qu'il faut pour former une jeune fille destinée à la vie ascétique.

— Ne vous troublez pas outre mesure de cela. Avec un père tel que vous, Mélanie ne peut subir de mauvaises influences. Dites-moi plutôt en quoi sa santé vous inquiète.

— Vers l'âge de onze ou douze ans, elle fut sujette à des crises nerveuses. Elle se mettait brusquement à sangloter, sans raison, ou poussait d'affreux cris. Elle avait peur de la nuit, de la solitude, elle s'imaginait que le diable se tenait constamment en embuscade derrière les rideaux de son lit, toujours prêt à la saisir. Elle en arrivait même, tellement sa crainte était grande, à s'étouffer pendant la nuit sous ses couvertures, croyant ainsi échapper à la puissance du malin.

— Qui vous prouve, mon fils, que ce que vous preniez pour des visions n'étaient pas des réalités ? demanda le Père Ormuz d'une voix sévère.

— Ce que vous m'avez dit de Marguerite Dufour m'incite à le croire. Pendant quelque temps, ces crises disparurent, mais voici que maintenant elles réapparaissent plus inquiétantes encore. Jadis elles étaient provoquées par la crainte du mal ou plutôt la crainte du diable. Maintenant les accès se déclarent soit quand elle regarde un crucifix, soit quand elle revient de la messe. L'autre jour, par exemple, je suis entré inopinément dans sa chambre et l'ai surprise à déchirer en petits morceaux une image des saints Côme et Damien, patrons des médecins, que j'avais placée justement dans sa chambre en vue de lui être salutaire. Ces phénomènes m'inquiètent au plus haut point. À mon humble avis, ils sont d'origine diabolique et je les considère comme des assauts livrés par le malin contre une prédestinée afin de la détourner de sa voie.

— Ce que vous me dites là est matière à réflexion, répondit le Père Ormuz devenu pensif. Cette violence contre les choses saintes est l'indication, en effet, d'une maladie, non pas infligée par Dieu comme une épreuve, mais bien d'ordre démoniaque. Ces cas sont plus fréquents qu'on ne l'imagine et, bien souvent, où le médecin échoue, le prêtre réussit.

À l'automne on m'a amené une enfant dont le cas présentait les mêmes particularités que celui de votre fille. Les parents, ayant trop tardé à venir vers moi, les crises étaient devenues d'une violence inouïe. Non seulement elle ne pouvait voir une image pieuse, mais il lui était impossible de passer à proximité d'une église sans entrer dans une rage folle. Un papier blanc lui rappelait l'hostie, la salade appelée romaine, la liqueur nommée chartreuse, lui donnaient des syncopes. Les fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte l'exaspéraient. Son père avait consulté un grand nombre de médecins ; tous furent impuissants, je ne dis pas à la guérir, mais seulement à la soulager. Enfin au bout de six semaines, sur le conseil d'une de mes pénitentes, on me l'amena. Dès qu'elle me vit, elle entra en fureur. Je compris immédiatement

ment de quoi il s'agissait et, le lendemain même, je l'exorcisai.

Cela fut terrifiant et dura plusieurs heures. À un moment, je craignis d'être le plus faible, car, par la bouche de la possédée, le démon vomissait contre moi les pires injures et les plus infamantes accusations. À bout de forces, j'envoyai quelqu'un au couvent pour demander aux moniales le secours de leurs prières. La supérieure appela d'urgence ses filles à la chapelle et, après quelques minutes de ferventes supplications, Satan fut vaincu.

La lutte avait été si âpre que la malade resta alitée pendant une semaine. À sa première sortie, elle vint à la cathédrale, se confessa et communia. Depuis ce jour, elle mène la vie normale des jeunes filles de sa classe et ne ressent plus aucun trouble.

— Je suis sûr que Mélanie en arrivera là si on n'y met pas bon ordre, affirma M. About. Quoique moins graves, les symptômes sont les mêmes. Je vous en prie, délivrez-la des attaques de Satan.

— Mon fils, ce que vous me demandez est une chose si grave que je ne puis y consentir à la légère. Cette nuit, prions tous deux afin que le Seigneur nous éclaire. Dans deux mois je reviendrai. D'ici là, surveillez votre fille, notez soigneusement les moindres circonstances qui ne vous paraîtront pas absolument naturelles et communiquez-moi vos remarques. J'examinerai la chose, j'en conférerai avec Marguerite Dufour qui, dans ces cas, m'est une aide précieuse et, à mon retour, nous prendrons une décision.

— Je veux bien patienter, mais deux mois, n'est-ce pas trop long ? L'influence de ma mère est détestable. Elle se souvient avec complaisance de sa vie mondaine et je la soupçonne fort d'en parler souvent avec Mélanie. Qui sait ce qu'elle lui dit quand je ne suis pas là ! Je ne peux malheureusement pas les surveiller sans cesse !

— Peut-être serait-il bon de les séparer un peu l'une de l'autre. Votre fille ne pourrait-elle s'occuper d'œuvres pieuses qui, pendant quelques heures par jour, la tiendraient éloignée de sa grand'mère ?

— J'y songerai, je m'en occuperai, mais que tout cela me donne du souci !

— Prenez patience, mon fils, et méditez ces paroles de sainte Hildegarde : « Dieu n'habite pas les corps bien portants. »

Étant arrivés à la basilique, ils y pénétrèrent par une petite porte spéciale, s'offrirent mutuellement de l'eau bénite et, jusqu'au matin, s'épandirent en dévotions.

## VII

— Mademoiselle ! Mademoiselle ! cria Ursule en entrant, avant que le jour ne fût levé, dans la chambre de Mélanie, notre dame est malade et elle voudrait bien vous voir !

Réveillée en sursaut, apeurée, Mélanie se rendit en hâte dans la chambre de sa grand'mère. Celle-ci était oppressée, avait les traits tirés, les yeux largement ourlés d'un cercle noir.

— Je suis bien malade, ma petite-fille, dit-elle d'une voix à peine perceptible.

— Veux-tu que j'aille réveiller papa ?

— Non, attends encore un peu. Envoie Ursule chercher un docteur et reste auprès de moi tant qu'elle sera absente.

Mélanie était bouleversée. Quoique sa grand'mère fût de santé délicate et souffrît depuis longtemps déjà d'une maladie de cœur, elle n'avait jamais songé que le mal pût empirer si brusquement.

— Je suis heureuse de t'avoir encore un peu seule, ma grande, dit M<sup>me</sup> Lefort qui était plus calme depuis qu'elle sentait sa petite-fille auprès d'elle. À cette heure où je sens presque ma vie s'éteindre, il me semble que je ne t'ai rien dit, que je ne t'ai jamais parlé comme j'aurais dû le faire. Je me suis absorbée dans mon chagrin au point de négliger ce qui était pourtant essentiel.

Mélanie baissa la tête pour que sa grand'mère ne vît pas ses larmes.

— J'espérais vivre jusqu'au jour où tu n'aurais plus besoin de moi ; j'espérais pouvoir t'éclairer sur bien des choses que tu es en âge de connaître, et voilà que la maladie se met en travers de mes projets.

Comprenant que sa grand'mère se sentait perdue, Mélanie ne chercha plus à dissimuler son chagrin.

— Réfléchis, ma chérie, réfléchis beaucoup, continua M<sup>me</sup> Lefort d'une voix plus fatiguée encore. Ne prends pas à la légère un engagement irrévocable. Je ne veux pas attaquer tes croyances, mais convaincs-toi qu'on peut faire son salut aussi bien dans le monde que derrière les grilles d'un cloître. Il y a en nous des forces que tu ignores, que moi-même j'ai longtemps méconnues et qui, plus tard, se dresseront peut-être, terribles, contre ta volonté. Ton père parle de ton entrée au Carmel comme d'un fait accompli ; cependant tu n'es nullement forcée de te faire religieuse. Je sais bien qu'en te mettant en garde contre l'obéissance passive je te pousse à la lutte et que celle-ci sera rude, mais peut-être te mènera-t-elle au bonheur.

— Mais je ne suis pas malheureuse, grand'mère, balbutia Mélanie qui pleurait à chaudes larmes, si je me prépare à entrer au couvent, c'est parce que, seule, cette vie me tente.

— Si tu éprouves le moindre remords, continua M<sup>me</sup> Lefort sans prêter attention à ce que disait Mélanie, si tu es effleurée par le moindre doute, confie-toi au chanoine. Il est un peu chimérique, trop enclin, peut-être, à voir tout en beau, mais c'est un cœur aussi droit qu'honnête. S'il venait à te manquer, tâche de trouver, parmi ceux qui seront autour de toi quelqu'un capable de te conseiller, si toutefois...

À ce moment Ursule revint avec le docteur, M. About, prévenu enfin n'assista pas, par excès de pudeur, à la consultation et Mélanie, le visage tourné vers la fenêtre, continuait à pleurer.

Les paroles de sa grand'mère n'étaient pas sans la troubler, car elles répondaient à de vagues émois, à de mystérieuses craintes qu'elle n'avait jamais osé analyser ; elles cristallisaien des pensées, des sensations qui, jusque-là, étaient restées vagues ; mais cette sorte d'appel à des sentiments presque inconnus étaient étouffés par l'épouvante ressentie de la prochaine séparation qui la laisserait seule,

abandonnée, telle qu'elle était dans son enfance avant le retour de M<sup>me</sup> Lefort.

Le docteur, ayant longuement examiné la malade, diagnostiqua une crise cardiaque d'une extrême violence, prévint M. About qu'il ne pouvait se prononcer, puis revint près de M<sup>me</sup> Lefort pour lui faire une piqûre. Elle en éprouva un presque immédiat soulagement et dormit pendant quelques heures. Dès qu'elle fut réveillée, son fils arriva près d'elle.

— Quand ferai-je venir votre confesseur ?

— Il n'y a pas urgence puisque je me sens mieux et que je suis résignée à vivre autant qu'à mourir.

— Ce n'est pas suffisant d'être résignée, il faut être pure pour jouir enfin du bonheur promis. Or la bouche de l'enfer est toujours ouverte, les grands et les petits, les forts et les faibles, les riches et les pauvres y sont jetés pêle-mêle à tous moments.

— J'ai peut-être commis des fautes, au cours de ma trop longue vie, je ne le nie pas, mais je ne vois pas là matière à désespérer.

— Toujours la même chose, toujours cette confiance illimitée en vos mérites. Jamais vous ne songez que le mot *péché* dans le sens propre et naturel signifie un acte humain mauvais. Or quel acte n'est pas mauvais ? qui n'est coupable, soit par action, soit par omission ? Le juste lui-même pêche septante fois sept fois dans la journée.

— Quel mal ai-je fait dans ma vie, à qui ai-je fait tort ? demanda M<sup>me</sup> Lefort avec une nervosité croissante.

— Comptez-vous donc pour rien, répondit M. About, avec une extrême violence, celui que vous m'avez fait, à moi, en dilapidant votre fortune avec votre second mari, tort que vous n'avez pas réparé dans la mesure où cela vous était possible.

— Le tort que je t'ai fait ! mon bonheur a duré treize mois. Nous avons, il est vrai, voyagé et acheté de belles choses, mais cela fut pris autant sur la fortune de mon mari

que sur la mienne propre puisqu'à la mort de ton père je t'avais remis, intact, ton bien.

— Je ne parle pas du bien de mon père, je parle du vôtre. À un âge où il vous était devenu impossible de fonder une famille, vous avez quitté vos habits de veuve, presque aussi respectables que ceux des religieuses, vous avez contracté une union que je ne peux appeler un mariage puisque le but du mariage ne pouvait être atteint. Je n'aurais pour la qualifier qu'un mot que je rougirais de prononcer dans ma maison. Je ne vous l'ai jamais dit, mais aujourd'hui où vous devez paraître devant votre Juge, il faut que vous le sachiez. À la faute de m'avoir dépouillé de ce qui m'était dû, vous avez ajouté celle de n'écouter que vos plus vils instincts.

— Je te défends de me parler ainsi, répondit M<sup>me</sup> Lefort fiévreuse, osant, pour la première fois peut-être, se révolter contre le despotisme de son fils.

— Tu me défends, s'écria M. About au comble de la colère, et moi je prends le droit de faire mon devoir, et le devoir de tout homme digne de ce nom est de sauver son prochain, même si celui-ci s'y oppose. Je sais donc ce que je fais. Quand tu es venue ici après ton second veuvage, je t'ai donné une chambre et je t'ai nourrie. Jamais tu n'as payé ta part dans les dépenses de notre maison. C'est sur mon argent que nous vivons tous, cet argent que j'aurais pu dépenser en bonnes œuvres ou en fondations pieuses et qui m'aurait gagné le ciel.

— Je te coûtais moins qu'une bonne, répondit Mme Lefort avec indignation. Et puis, ce que je n'ai pas dépensé, tu le trouveras après ma mort, ce qui ne saurait tarder.

— Je n'aurai toujours pas l'argent que tu as dépensé, l'argent qui m'appartient, l'argent...

À ce moment Mélanie entra, accompagnant le docteur qui avait jugé bon de revenir. Il trouva la malade très fébrile, lui donna quelques soins et ne cacha pas son inquiétude.

Une fois seule dans la chambre, Mélanie s'approcha du lit de M<sup>me</sup> Lefort et prit la main de celle-ci.

— C'est toi, petite ?

— Oui, grand'mère, c'est moi.

— Viens que je t'embrasse.

Et M<sup>me</sup> Lefort, s'appuyant sur l'épaule de Mélanie comme un enfant sur celle de sa mère, resta longtemps silencieuse.

— Il m'a tuée, il m'a tuée, dit-elle enfin.

Mélanie qui avait pressenti pendant l'entretien de la mère et du fils quelque chose de grave, craignait de paraître indifférente en n'y faisant aucune allusion et, en même temps, n'osait rien demander. Heureusement Ursule arriva, tenant à la main une tasse de tilleul.

— Prenez-le, ma bonne dame, c'est bien chaud et ça vous fera du bien. C'est pas du tilleul de marchand, c'est du vrai tilleul qui vient de chez nous et que l'on fait sécher sur des claires bien propres ; c'est moi qui l'ai fait infuser et j'y ai mis un peu d'eau de Lourdes.

Pendant que les trois femmes causaient doucement et vantaient les vertus calmantes de telle ou telle infusion, M. About entra et dit d'une voix glaciale :

— Ma mère, je vais passer la nuit au Sacré-Cœur à votre intention.

Puis il posa légèrement sa barbe sur le front de sa fille et sortit sans ajouter un mot.

Dès que M<sup>me</sup> Lefort entendit la porte de la rue se refermer sur lui, elle pria Ursule d'aller chercher le chanoine qu'elle voulait voir en particulier ; et quand la servante fut sortie :

— Il est une chose que je veux te dire à toi seule, ma petite-fille. Dans mon armoire à glace, sur la dernière planche, tu trouveras un paquet enveloppé de papier bleu foncé. Il contient un drap dans lequel je veux être ensevelie...

— Mais grand'mère

— Ne t'étonne pas. Ce sont les draps de notre nuit de noces, à Maurice et à moi. Nous les avons gardés, intacts,

pour y dormir notre dernier sommeil. Il a pris le premier, le second me reste. Promets-moi de veiller à ce qu'aucun autre ne m'enveloppe.

— Je -vous le promets, dit Mélanie les yeux pleins de larmes.

— Maintenant allume les lampes, allume-les toutes. Ce sera clair comme ce l'était chez nous, à Auteuil. Maurice aimait tant la lumière !

Mélanie regarda sa grand'mère avec étonnement. C'était la première fois qu'elle faisait une allusion aussi directe à sa vie passée. Quand la jeune fille eut arrangé l'appartement au goût de la malade, elle alla recevoir le chanoine et, en quelques mots, le renseigna.

— Qu'avez-vous, ma bonne dame ? dit celui-ci en pénétrant, seul, dans la chambre de M<sup>me</sup> Lefort. Je trouve Mélanie en larmes, Ursule me dit des choses auxquelles je ne comprends rien, je vous en prie, éclairez-moi.

M<sup>me</sup> Lefort lui expliqua qu'elle s'était trouvée souffrante pendant la nuit, qu'elle n'avait pas voulu appeler, qu'elle s'était soignée seule, qu'enfin à six heures du matin, se sentant très mal, elle avait envoyé Ursule chercher le docteur.

— D'après ce qu'il a dit devant moi, je me suis rendu compte que c'était très grave, dit-elle en finissant et, avant de m'en aller, je tiens à vous entretenir de Mélanie et surtout de son avenir.

Quand je revins habiter ici, j'avais l'intention de faire de ma petite-fille une femme, au sens réel du mot. La joie que j'avais éprouvée lors de mon second mariage, je la voulais pour elle, mais dès le lendemain de mon retour, Félix m'avertit que l'avenir de sa fille était fixé et que rien ne pouvait le faire revenir sur sa décision.

Je fus révoltée, je tâchai de lui faire comprendre qu'une telle chose était monstrueuse, qu'il n'avait pas le droit de disposer d'une existence autre que la sienne ; je lui fis même entendre que si vraiment il se considérait engagé par son

vœu, fait à la légère, sans consulter personne, il n'avait qu'à entrer, lui, au couvent. Rien ne s'y oppose puisqu'il est libre ! Il m'objecta toutes sortes de raisons, moins valables les unes que les autres et m'obligea à conduire ma pauvre petite à tous les catéchismes, à tous les sermons. Tant qu'elle fut une fillette, ce fut acceptable ; maintenant qu'elle est presque sur le point de prendre une décision, j'ai peur de son inexpérience. Elle est malade, vous le savez. Sans en rien dire, j'ai consulté un spécialiste, et il trouve, comme moi, que, seul, un changement de vie pourrait la guérir.

— Je ne sais pas au juste en quoi consiste la maladie de notre chère enfant, chuchota le chanoine. Sur ce sujet, je suis très circonspect, car je sens que mon bon ami, M. About, s'en inquiète et qu'une question de ma part risquerait de le peiner.

— Elle est hystérique, voilà tout ! s'écria M<sup>me</sup> Lefort d'une voix désespérée.

— Ne dites pas une chose pareille, s'exclama le vieux prêtre qui s'effarouchait plus des mots que des choses.

— Mais si, appuya M<sup>me</sup> Lefort, et c'est la vie stupide qu'elle mène ici qui en est cause. Entre douze et quinze ans, j'avais réussi à la rendre plus calme, plus réfléchie, presque à la guérir. Mais à partir de ce moment, d'une façon insensible, elle évolua, se transforma, comme si une nouvelle influence combattait la mienne. Je sens qu'elle lutte, qu'elle se débat, qu'elle cherche...

— J'ai remarqué chez elle, moi aussi, un certain changement, reconnut le chanoine. Peu à peu elle se surveilla davantage, devint plus scrupuleuse. Je croyais alors que c'était sa vocation qui s'affirmait.

— Je suis sûre qu'elle se trompe, gémit M<sup>me</sup> Lefort les yeux pleins de larmes. Elle est mystique parce qu'elle veut l'être, par un effort surhumain de volonté, mais ce n'est pas son vrai tempérament. Les mots qu'elle prononce pendant ses crises ne sont jamais qu'un appel à une autre existence,

et c'est à ce moment que se manifeste sa véritable nature. Elle parle toujours de s'en aller, de s'enfuir, comme si elle se sentait dans une prison. Il est indéniable que c'est la preuve d'un violent amour de la vie.

— Remettez-vous en la Très Sainte Vierge et ne songez plus qu'à la gloire de Dieu, dit le chanoine qui trouvait plus simple cette solution.

— Mais j'y songe, et c'est justement parce que j'y songe que je m'inquiète, répondit M<sup>me</sup> Lefort avec un peu d'impatience. Il vaudrait mieux que Mélanie fût bonne épouse et bonne mère que mauvaise carmélite. En ce moment son exaltation se porte vers le ciel, mais qui nous assure qu'une fois cloîtrée, atteignant l'âge de vingt-huit ou trente ans, si terrible pour les chastes, elle ne tombera pas, faute d'autre, amoureuse de son directeur et ne sera pas plus portée à aller s'entretenir avec lui qu'à adorer le Saint Sacrement.

— Vous oubliez la grâce d'état, dit le chanoine d'une voix effarouchée.

— Et la crise de la maternité, la plus violente de toutes que subissent les isolées ? Y résistera-t-elle ? Je vous jure, sur mon honneur d'honnête femme, que je n'ai jamais trompé mon mari, mais cela me fut pénible, et encore j'avais un fils, moi. Du jour où je connus Maurice Lefort, ma vie a été bouleversée. Je ne m'appartenais plus, ma vie n'était plus que celle d'un autre. Il n'y eut ni drame, ni scandale parce que M. About est mort et que cela m'a permis d'épouser celui qui m'était devenu si cher, mais s'il en avait été autrement, je ne répondais plus de moi !

— Comment savoir, comment démêler tout cela ? demanda le chanoine bouleversé par ces révélations. Il est vrai, continua-t-il, tâchant à recouvrer sa clairvoyance, que, vu son état de santé, nous avons le temps de réfléchir et, à ce moment, Dieu nous aura éclairés.

— Oui, mais je vais mourir. Tant que j'étais là, — je me sens si mal que je peux parler de moi comme si je n'existaient déjà plus, — je veillais sur elle, je tâchais à connaître ses désirs. Elle est dans un état d'ignorance qui me terrifie. Je voudrais qu'elle fréquentât des jeunes filles de son âge, des jeunes mères et que, s'étant rendu compte de ce qu'est la vraie vie, elle pût choisir en toute certitude.

— Avez-vous parlé de tout cela avec M. About ?

— Je l'ai tenté plusieurs fois, mais toujours en vain. Mon fils est très intransigeant, il est des choses qu'il ne veut pas voir ; et combien pourtant je voudrais emporter la certitude que ma pauvre petite ne sera pas livrée à la seule influence de son père.

— Je vous promets de veiller sur elle comme vous-même pourriez le faire, promit chaleureusement le chanoine, et, si je ne me sens pas capable de discerner seul ce qui se passe en Mélanie, de solliciter l'avis de personnes ayant plus d'expérience et plus de connaissance des âmes que je n'en ai.

Un silence tomba.

— Avez-vous besoin de mon saint ministère ? demanda le chanoine en hésitant.

M<sup>me</sup> Lefort ferma un moment les yeux, puis répondit nettement, à voix basse :

— Non.

— Voulez-vous que je vous envoie un autre prêtre ? insista le chanoine qui devenait inquiet.

— Non, répondit-elle avec la même décision.

— Cependant... insista-t-il avec douceur.

— Je vous en prie, implora-t-elle d'un ton las, ne me torturez pas pendant les quelques heures qui me restent à vivre. Depuis huit ans, je joue la comédie de la femme croyante, même pieuse. J'assiste aux offices, j'ai l'air de prier, je laisse croire aux miens que je me confesse et que je communie. Tout cela n'était que pour avoir le droit de de-

meurer auprès de ma petite-fille, le seul être qui me restât à aimer. Maintenant le mensonge est devenu inutile. La seule chose que je vous demande est de laisser les miens dans l'erreur. Étant restés si longtemps seuls ensemble, ils croiront que vous m'avez confessée ; ne les détrompez pas.

— Ma pauvre amie, ma pauvre chère bonne amie, balbutia-t-il douloureusement, comment vous si bonne, si...

S'apercevant que la malade n'était plus en état de l'entendre, il appela Mélanie et s'en fut doucement, sur la pointe des pieds, tandis que de pauvres larmes de vieillard embuaient ses yeux clairs.

## VIII

Pendant deux ou trois jours, l'état de M<sup>me</sup> Lefort fut incertain. Par moments elle allait mieux, à d'autres plus mal. Le matin du cinquième jour elle se trouva si bien que le docteur fit espérer une prochaine convalescence. C'était justement un jour clair de janvier, alors que le ciel avait déjà la lumineuse tiédeur d'avril, que plus lentement était tombé le crépuscule, que déjà se pressentait l'approche du renouveau.

Mélanie, qui avait éprouvé les déchirantes alternatives de la confiance et du désespoir, se persuada facilement que tout danger avait disparu. Depuis qu'elle avait pensé la perdre, sa grand'mère lui était devenue plus chère encore. Elle s'ingéniait à la satisfaire en tout, à prévenir ses moindres désirs, à lui donner de continues preuves de tendresse. L'allusion à la vie passée entendue quelques jours, auparavant, avait fait comprendre à la jeune fille qu'à certaines heures il serait peut-être doux à M<sup>me</sup> Lefort de ressusciter le bonheur d'autrefois ; elle se promit donc, — et cela un peu aussi parce que sa curiosité avait été mise en éveil, — de lui procurer souvent ce plaisir.

— Alors, grand'mère, c'est vrai que tu aimes les appartements bien éclairés ? demanda-t-elle, quand furent closes les tentures et les lumières allumées.

— Je les aime parce que Maurice les aimait. Vois-tu, petite, quand on est vraiment faits l'un pour l'autre, on a les mêmes goûts, les mêmes pensées, les mêmes désirs.

— Où habitais-tu, à Auteuil ?

— Dans une petite maison bien simple, entourée de quelques grands arbres. Et puis, n'importe où, avec lui, j'aurais été heureuse.

Si j'en avais le temps, je te dirais bien d'autres choses, mais ce soir, j'ai tant parlé que je suis lasse. Allume les lampes, surtout, allume toutes les lampes. Tiens ma main dans les tiennes et je m'endormirai en croyant que c'est Maurice qui est près de moi.

Mélanie fit ce que demanda sa grand'mère, puis s'assit à son chevet, indécise, troublée. Il lui semblait être en face d'un immense inconnu que jusque-là elle n'avait pas même soupçonné ; il lui semblait que les paroles entendues étaient un appel à la vie, à la joie, à la lumière, à tout ce dont elle se défendait âprement. Et cela au moment où, influencée par les paroles du Père Ormuz et l'exemple de l'abbé Guibert, elle était prête à consommer avec enivrement le suprême sacrifice.

Elle regardait sa grand'mère dont la main frémissait de temps à autre dans la sienne. Elle la voyait changer d'expression, un masque passionné apparaissait sur le pauvre visage ravagé de rides. L'approche de la mort faisait revivre la jeune femme de jadis.

Quand M. About rentra, Mélanie lui fit signe de ne pas parler. Un moment après, tous deux sortirent de la chambre pour dîner et quand ils revinrent près de M<sup>me</sup> Lefort, un peu inquiets de son silence et de son immobilité, ils s'aperçurent qu'elle était morte.

Au premier moment, Mélanie ne comprit pas que tout était fini, mais quand enfin elle en eut conscience, son cœur se serra si brusquement qu'elle tomba inanimée.

Elle ne revint que très lentement à elle et alors s'enlisa dans une douleur muette, glaciale, qui la séparait de toute vie extérieure.

M. About fut convenable. Il eut les yeux rouges pendant plusieurs heures et s'occupa aussitôt d'enfermer soigneusement tout ce qui avait appartenu à la défunte. Quant à Ursule, elle emplissait l'air de ses gémissements, de ses sanglots, et répétait à qui voulait l'entendre que si elle avait su

Madame si dangereusement malade, elle aurait de grand cœur offert sa vie en échange de la sienne.

Ainsi que le lui avait recommandé la morte, Mélanie tira de l'armoire la précieuse enveloppe de papier bleu, l'ouvrit avec précaution et trouva un drap jauni qui exhalait une odeur étrange. Il était tel qu'on l'avait enveloppé du lit, froissé et, à certains endroits, terni. Tout cela l'intrigua fort, la tourmenta, lui causa presque des scrupules, mais, habituée à obéir sans s'inquiéter du pourquoi des choses, elle le donna tel quel aux ensevelisseuses. Le jour de l'enterrement, elle était si faible qu'il fut impossible de se rendre à l'église. Dans l'après-midi, le chanoine de La Tour vint la voir. Il la consola de son mieux, lui assura, — sans y croire beaucoup lui-même, — que l'âme de sa grand'mère veillait sur elle, qu'elle la protégeait, que Dieu tiendrait compte de ses larmes, que la vie était courte, que bientôt sonnerait l'heure du revoir éternel.

M. About, vint à son tour. Trouvant sa fille en pleurs, et déprimée, il lui conseilla plusieurs prières qu'il considérait comme efficaces, puis, sous prétexte de ne pas la fatiguer, emmena le chanoine,

— Parlons de Mélanie, dit-il quand ils furent seuls dans le salon, car maintenant il faut s'occuper d'elle sans tarder.

— Mon bon ami, Mélanie est la plus candide des jeunes filles, répondit le chanoine d'un ton évasif, n'ayez donc...

— Je ne la soupçonne d'aucune faute, affirma M. About avec vivacité, je veux seulement l'aider à accomplir ce à quoi elle est destinée. Dans cette tâche, Dieu m'aide, et j'ai la certitude que s'il a rappelé ma mère à lui, c'est afin que Mélanie ne subisse pas plus longtemps sa funeste influence. Elle orientait nettement ma fille vers la vie mondaine, or, ma fille n'est pas faite pour le monde, mais pour le couvent. C'est une chose promise, et je ne veux pas m'en dédire.

— Vous avez été imprudent, dit le chanoine d'un air soucieux. On ne doit engager la vie de personne, même pas celle

de ses propres enfants ; de sorte qu'au point de vue canonique, Mélanie n'est nullement obligée d'accomplir votre promesse.

— Mais je veux qu'elle l'accomplisse, moi.

— Pourtant je vous affirme...

— N'allez pas lui dire cela au moins, car si ma fille ne faisait pas ce que j'attends d'elle, ce serait moi qui... enfin il faut qu'elle le fasse, affirma-t-il sans vouloir s'expliquer davantage, puisque, malgré tout, le vœu existe.

— Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, reprit doucement le chanoine. Mon plus cher désir, conforme au vôtre, est que Mélanie soit toujours en constante union avec le Divin Maître. Seulement maintenant j'ai des doutes, un peu sur elle, beaucoup sur moi, sur ma clairvoyance. Ai-je bien compris votre fille ? ne me suis-je pas trompé ? Pour tout dire, je n'ai plus la même certitude que la semaine dernière.

— Que s'est-il passé ? demanda M. About avec effroi.

— Dieu, par un tiers, m'a envoyé un avertissement, articula nettement le chanoine. Depuis ce jour-là et, je vous le répète, il n'y a pas une semaine, j'ai étudié le problème sous toutes ses faces, et je suis bien obligé d'avouer que Mélanie me semble dans un état nerveux assez anormal. Je ne sais si c'est sa maladie ou un feu de jeunesse qui se calmera de soi-même lorsqu'elle sera soumise à la règle rigide, mais si clairvoyante de sainte Thérèse. Par moments, elle est d'une ferveur enivrée, à d'autres, inerte comme ces âmes tièdes sur lesquelles on agit difficilement. Est-ce notre Divin Maître qui l'éprouve et lui prodigue tour à tour ses bienfaits et ses disgrâces afin de l'affermir dans ses résolutions ? Est-ce au contraire défaut d'équilibre de la vie intérieure ? Je ne saurais en décider.

— Ce que vous dites là me trouble, avoua M. About, car il y a sûrement corrélation entre ces accès de froideur et ces crises maladives qui la jettent à terre et lui font proférer des

mots sans suite. Dans tout cela, je vois l'œuvre du démon, rien d'autre, et je suis de plus en plus décidé à agir au plus vite contre lui.

— Mon ami, je désire vivement que mes craintes soient vaines, cependant je vous en prie, ne vous hâitez pas trop. Le Seigneur sait ce qu'il convient de faire, ne nous mettons pas en travers de ses projets.

— Je n'ai jamais eu cette intention. Je voudrais seulement que vous vous occupiez de Mélanie, que vous lui donniez la formation qu'elle doit avoir, la formation convenable à une prédestinée. Puis je désirerais aussi qu'elle s'occupât de bonnes œuvres. Le Père Ormuz m'avait fortement conseillé de l'orienter en ce sens, mais c'est difficile, notre paroisse n'a que peu d'habitants, et cependant pour elle il n'y aurait pas de meilleure façon d'employer ses journées.

— D'autant meilleure qu'elle serait à même de connaître quelques personnes, de...

— Ce n'est pas le plus pressé, répondit M. About d'un ton sec.

— Puisque vous n'avez pas ici, dans votre paroisse, d'œuvre susceptible d'intéresser Mélanie, pourquoi ne l'enverriez-vous pas à mon jeune ami Guibert dès qu'il sera de retour ?

— Ce ne serait pas impossible.

— Il trouverait sûrement à l'occuper et serait si heureux de la revoir ! Vous vous souvenez, j'espère, de l'intérêt qu'il lui portait quand il était son catéchiste et combien elle lui était chère parce qu'il la sentait s'élever chaque jour dans la vie contemplative. Puis, à cela, je vois encore un autre avantage, c'est que Michel pourrait nous donner, sur cette chère enfant, un avis précieux.

— À ce point de vue, j'estime inutile de faire intervenir un tiers. Vous seul suffisez, il me semble !

— Je vous le répète, je crains de me tromper. Une vocation est une chose grave et d'une grande portée, non seule-

ment en ce monde, mais aussi dans l'autre. C'est pourquoi je voudrais avoir sur ce sujet un autre avis que le mien et, en particulier, celui de Michel.

— Depuis six ans je l'ai perdu de vue ; il m'est difficile de prendre une décision.

— Je pense à lui parce que les œuvres qu'il a créées exigent de nombreux dévouements, puis aussi parce que, malgré qu'il n'ait que trente-deux ans, il possède une très grande expérience des âmes et, dans le cas présent, peut nous être d'un précieux conseil.

Vaguement inquiet de la tournure que prenait l'entretien, mais ne voulant pas le laisser voir, M. About se promettait bien de n'agir que d'après les données du Père Ormuz. Aussi répondit-il sans enthousiasme :

— Si vous le croyez utile, agissez comme bon vous semblera, mais auparavant j'aimerais avoir quelques détails sur ce jeune abbé.

Le chanoine hésita un moment puis, comme sous le coup d'une brusque décision :

— Puisque je l'introduis dans votre intimité, il me semble utile de vous découvrir un secret. Michel n'est pas seulement un jeune prêtre à qui je suis attaché, un ami auquel je donne ma confiance ; il m'est plus que cela, il est mon neveu.

— Votre neveu ? demanda M. About stupéfait.

— Sous l'empire, notre famille éprouva de grandes pertes. Trop orgueilleux pour solliciter un emploi ou exercer un métier quelconque, mon père vivait dans ses terres. Il voulut s'en occuper lui-même, mais n'ayant aucune expérience, perdit une grande partie du peu qui lui restait. Il décida donc que son aîné, c'est-à-dire mon frère, épouserait une riche américaine, et que moi, si j'y étais consentant, j'entrerais au couvent.

Quoique je fusse très pieux, j'avoue que le cloître ne me tentait guère, ou, plutôt, que je ne m'y sentais pas appelé. Je

manifestai donc le désir de faire mon séminaire afin de devenir simple curé de campagne. Trouvant ce poste trop humiliant, mon père refusa ; mais mon oncle l'archevêque l'ayant convaincu qu'il n'avait pas le droit de contrarier ma vocation, il me laissa complètement libre. Pour moi, tout s'arrangea donc le mieux du monde et chaque jour je rends grâce à Dieu qui m'a permis de suivre ma voie et d'ignorer ainsi les tourments dont sont accablés ceux qui vivent dans le siècle. Malheureusement il n'en fut pas de même pour mon frère.

Henri n'épousa pas, comme notre père l'avait pensé, une américaine, mais la fille d'un châtelain des environs, d'un certain M. Canju qui avait gagné une énorme fortune en trafiquant sur des bœufs d'Argentine. Sa fille était une bonne personne, mais qui n'avait aucun goût commun avec mon frère, aussi, deux ans après leur mariage, celui-ci, — il m'est pénible de l'avouer, — oublia ses devoirs et fréquenta une ouvrière modiste rencontrée un soir, en flânant, dans la rue de la Paix. Il en eut un fils : c'est Michel.

La figure de M. About se rembrunit.

Quelque temps après, ma belle-sœur, qui n'avait pas d'enfant, découvrit, par je ne sais quel hasard, la mauvaise conduite de mon frère. Elle en fut justement indignée, se retira chez son père et somma son mari de choisir entre elle et *l'autre*. Mon pauvre Henri, subissant la mauvaise influence de cette créature et n'ayant pas le courage d'une séparation, demanda du temps pour réfléchir. M. Canju ne voulut pas de ces faux-fuyants et s'en fut trouver notre oncle l'archevêque. Il lui signifia que sa fille exigeait une rupture immédiate, qu'il approuvait pleinement ses revendications et que si mon frère se refusait à ce qu'on attendait de lui, il avait les moyens de faire annuler le mariage par le tribunal de Rote. Mon oncle, ayant une grande habitude des consciences troublées, arrangea les choses. Henri céda enfin à nos sages conseils, rompit avec cette misérable et partit avec

sa femme faire une croisière de plusieurs mois. Il fut pleinement récompensé de son sacrifice puisqu'au bout de quelques semaines ma belle-sœur se trouva dans une situation intéressante.

À cette époque je revins à Paris. Quand le fils de mon frère eut sept ans, notre père, toujours sage et avisé, donna une somme raisonnable à la mère et emmena l'enfant au petit séminaire de Fontenay-aux-Roses. On ne pouvait mieux agir, car, pour cet enfant, né hors les lois, la prêtrise était le seul état possible. Grâce à notre oncle l'archevêque, il entra dans le diocèse de Paris, fut nommé d'abord à Saint-Louis où vous l'avez connu, ensuite à La Chapelle. Le reste, vous le savez. Ce que je tiens surtout à vous apprendre, c'est que la guerre et sa captivité ont beaucoup influé, dans le bon sens du mot, sur lui. Il est devenu si grave, si clairvoyant, il a acquis une si grande connaissance du cœur humain ! Je suis plus sûr de lui que de moi-même.

— Tout ce que vous venez de me dire m'engage à suivre vos conseils, dit enfin M. About après un moment de réflexion. Quand revient-il ?

— Je l'attends d'un jour à l'autre, son séjour dans les Landes ne saurait se prolonger.

— Qu'y est-il allé faire ? Le savez-vous maintenant ?

— Ses lettres restent toujours assez vagues. D'après ce que j'ai cru comprendre, ce cher enfant a voulu faire une sorte de retraite avant de reprendre son ministère.

— Eh bien ! mon cher chanoine, amenez-le-moi dès mon retour de Romans.

— Votre retour de Romans, demanda le chanoine avec étonnement.

— Oui, j'y vais passer quelques jours. Le Père Ormuz m'y engage fortement et je suis moi-même très désireux que Mélanie voie Marguerite Dufour. On n'a pas souvent l'occasion d'approcher de véritables saintes, n'est-ce pas ? alors quand cela se présente, il en faut profiter.

— J'en suis heureux, mon bon ami, très heureux. Quand bien même, au point de vue spirituel, ce voyage n'aurait pas d'attrait, il lui resterait l'avantage de distraire un peu notre chère enfant de son grand chagrin.

Et les deux hommes se séparèrent en se souhaitant un prochain revoir.

## IX

Le jour où M. About et Mélanie partirent pour Romans, il faisait un temps affreux, ce qui ne laissait pas d'inquiéter Ursule ; aussi, contre son habitude, osa-t-elle porter un jugement sur son maître.

— Monsieur veut-il donc mourir en route ? C'est pas Dieu possible de s'embarquer avec un temps pareil.

Mais comme « Monsieur » n'entendait pas renoncer à son projet, elle prépara des couvertures, des châles, des manteaux, bourra un sac, jusqu'à le faire craquer, avec des provisions de toutes sortes. À la nuit tombante, elle s'en fut chercher une voiture.

— Surtout prenez un fiacre à cheval, et non une auto, lui recommanda M. About qui ne se souciait pas de confier sa vie à un imprudent chauffeur.

Pour la première fois depuis la mort de sa grand'mère, Mélanie se sentait presque heureuse. Ce voyage l'enchantait, non seulement pour le voyage en lui-même et ce qu'il comporte d'inconnu, mais surtout parce qu'il lui semblait qu'elle y acquerrait une certitude, un appui. Dans cet état d'indécision où elle vivait continuellement, subissant les influences diverses de son entourage, pas assez forte pour vouloir vraiment une chose, et pas assez éclairée pour savoir exactement le but qu'elle voulait atteindre, elle sentait inconsciemment le besoin de trouver celui qui lui imposerait sa volonté. Et elle fondait un grand espoir sur sa rencontre avec Marguerite Dufour. Il lui semblait que, dès l'instant où elle lui aurait parlé, elle n'éprouverait plus cette curiosité insatisfaite, cette attirance, à certains moments si forte, vers la vie extérieure, et que les dernières paroles de sa grand'mère avaient encore accrue.

Ils arrivèrent à la gare longtemps à l'avance, choisirent leurs places et attendirent patiemment l'heure du départ. Au moment où l'on fermait les portières, un jeune homme et une jeune femme montèrent précipitamment avec des rires, des cris, des exclamations. M. About les regarda d'un œil sévère ; ils ne s'en soucièrent pas, se blottirent dans un coin, bien serrés l'un contre l'autre et se parlèrent bas en s'embrassant presque à chaque mot.

Curieuse et gênée, Mélanie, sans en avoir l'air, les écouta. Elle comprit qu'ils étaient mariés du matin même et s'évadaient pour quelques semaines. Ce départ lui rappela celui de sa grand'mère pour Veules-les-Roses. Certainement elle avait été plus réservée que cette petite femme riante et jacassante, mais son bonheur avait dû être bien grand puisqu'au moment de mourir, à l'heure décisive entre toutes, son seul souvenir occupait sa pensée. Et Mélanie eut la secrète intuition que ce bonheur était l'essentiel de la vie, ce à quoi les hommes sacrifient, sans hésiter, tous les autres sentiments. Et elle rêva longtemps là-dessus.

Mais son père ayant manifesté, presque à haute voix, son impatience d'avoir de tels compagnons, elle lui donna raison, se reprocha de trop profanes pensées et finit par s'endormir.

Au matin, ils arrivèrent à Lyon et s'y arrêtèrent quelques heures pour monter à la basilique de Fourvières.

Le luxe criard des ors et des marbres étonna quelque peu Mélanie, mais une grande ferveur l'envahit toute, si bien que le monde extérieur n'exista plus. Pour sa grand'mère, elle implora le repos éternel, et le bonheur pour ceux qui lui étaient chers ; et par ce mot elle entendait son père, le chanoine, et surtout l'abbé Guibert dont l'absence ne laissait pas de l'inquiéter. Elle s'évada si complètement qu'elle ne se souciait plus du reste du voyage ; et son père dut l'avertir que l'heure était venue de reprendre le train.

Lorsqu'ils sortirent de l'église, le brouillard matinal se traînait à ras de terre comme une écharpe abandonnée ; et au-delà des rivières, des prairies, des plaines, des monts et des vallées, brillait la chaîne des Alpes qu'argentait le soleil levant.

Mélanie fut à tel point touchée par la beauté de ce spectacle que son cœur se fondit en un acte d'adoration. La splendeur de la création lui rendait sensible le Créateur. L'impression fut si profonde qu'elle en garda pour tout le jour comme une légère ivresse. Il lui semblait que son âme avait des ailes et qu'elle s'élançait au-devant d'un bonheur certain.

À la gare de Romans les attendait un monsieur chauve, vêtu d'une ample redingote et dont le ventre rondelet était adorné de nombreuses médailles. Après leur avoir dévotement souhaité la bienvenue, il les conduisit à un hôtel situé à l'autre bout de la ville, mais proche de la maison qu'habitait Marguerite Dufour.

— Le Père m'a conseillé de vous amener ici parce que ce vous sera plus facile pour suivre nos exercices de piété et aller au champ des apparitions. C'est simplement installé, mais les gens qui tiennent cette maison sont très pieux et tout à fait braves.

En plus de la simplicité, Mélanie remarqua que les draps n'étaient pas d'une blancheur éclatante, que des taches de bougie étoilaient les meubles, que la cuvette était cerclée d'un large anneau graisseux ; mais la proximité du champ des apparitions lui fit oublier ces misères.

Sans laisser aux voyageurs le temps de se reposer, le vieux monsieur les entretint du dernier miracle. Dans la chambre de Marguerite, une simple statue de la Vierge, en plâtre polychrome, pleurait ou souriait suivant que la grâce demandée était accordée ou non ; et de cela tout le monde pouvait témoigner. Mélanie en fut transportée de joie et elle se promit de trouver auprès de la Vierge mère, le refuge et la

sécurité qu'elle cherchait en vain. Continuant à les entretenir avec une volubilité toute méridionale, le monsieur aux médailles emmena M. About et Mélanie à travers des rues étroites, grouillantes et nauséabondes, fleurant l'ail et la graisse rance ; puis il s'arrêta devant une maison basse et par trois fois, selon un rythme convenu, heurta la porte avec sa canne.

Le Père Ormuz vint lui-même ouvrir, fit entrer ses visiteurs dans une petite pièce sombre qui sentait le renfermé et leur demanda de l'attendre quelques minutes.

— Ce pauvre Père est accablé de besogne, dit le vieux monsieur d'une voix admirative ; mais en attendant qu'il nous rejoigne, je vais vous montrer quelque chose de tout à fait remarquable.

Il souleva un morceau de basane noire accroché au mur avec quatre punaises et découvrit une aquarelle représentant une vaste église.

— Qu'est ceci ? demanda M. About, un peu déconcerté par l'architecture bizarre du monument.

— C'est un plan de basilique fait par Marguerite Dufour, lui chuchota le vieux monsieur. N'est-ce pas admirable ? Ne sent-on pas tout de suite que c'est la Sainte Vierge elle-même qui l'a inspiré ?

— Oui, oui, balbutia M. About qui était mortifié de n'avoir pas deviné tout de suite ce dont il s'agissait, c'est admirable, il n'y a pas à le contester, c'est admirable.

Cependant il ne parvenait pas à comprendre certaines lignes par trop audacieuses, ni pourquoi des fenêtres flamboyantes alternaient avec d'autres en plein cintre, non plus que l'utilité d'une coupole qui n'était ni byzantine, ni romane.

Mélanie s'approcha à son tour.

— Comme c'est bien dessiné ! Est-ce M<sup>lle</sup> Marguerite qui a fait ce travail ?

— À dire vrai, ce plan fut exécuté par les architectes diocésains. Certaines proportions, certaines mesures ne pouvaient être établies que par des hommes de métier, mais enfin l'idée première est bien de Marguerite, et de Marguerite seule.

Pendant que les deux hommes discutaient de l'endroit où pourrait être bâtie cette église, de la somme nécessaire à son édification, le Père Ormuz entra et les emmena immédiatement au lieu des apparitions.

Pour s'y rendre, ils suivirent d'abord quelques rues lépreuses. Bientôt les maisons s'espacèrent et, après avoir marché pendant une dizaine de minutes en pleine campagne, ils arrivèrent à un champ où se trouvait une petite chapelle de bois.

— Puisque nous sommes en avance, dit le Père Ormuz, visitons ensemble ce terrain. C'est ici où Marguerite venait prier quand elle était enfant. Pourquoi avait-elle choisi ce lieu plutôt qu'un autre, personne, pas même elle, n'en pourrait dire la raison. C'est ici qu'elle eut ses premières visions sur lesquelles je dois me taire puisque le silence m'est imposé, et c'est ici que l'on élèvera plus tard la basilique dont vous avez vu le plan. Devant vous est l'oratoire ; dans quelques minutes, notre sœur y viendra réciter le rosaire. Cette humble chapelle est un véritable champ clos où, pépétuellement, la Vierge Marie et son divin Fils combattent le Malin. Vous savez que, partout où il y a une intervention divine, le diable se hâte d'accourir. Dans ce lieu il n'est presque pas d'heure où il ne se révèle. Ainsi les jours où il y a des guérisons, il s'attaque d'autant plus violemment à Marguerite que le miracle a été plus évident. Il n'y a pas lieu de s'étonner puisque, d'après les lois de la mystique, il doit toujours y avoir équilibre entre le Bien et le Mal.

La chapelle était petite, sans fenêtre, et très basse de plafond. Devant l'autel surmonté d'une Vierge de grandeur naturelle et qu'entouraient de nombreuses gerbes de mimosas,

de roses, de fleurs rares apportées journellement par de dévotes pèlerines, plusieurs personnes priaient déjà. D'autres arrivèrent, si bien que Mélanie, pour leur faire place, fut obligée de s'asseoir sur le soubassement même de l'autel. À cause du froid, on avait fermé la porte, et l'air, alourdi de parfums, devenait irrespirable.

Après un long moment d'attente, une vieille femme entra précipitamment et dit tout bas au Père Ormuz que Marguerite Dufour, en proie à des tortures sans pareilles, ne pourrait venir. Alors quand le Père fut parti en hâte à son secours, une voix s'éleva dans la presque obscurité, une voix blanche, sans vibrations, qui égrena dans l'ordre prescrit les *pater* et les *ave*.

Ce contretemps désola Mélanie. De ce que Marguerite n'était pas là, il lui sembla que toute sa ferveur fût épuisée, que la grande émotion attendue ne se produirait jamais. En même temps que déçue, elle se sentait mal à l'aise, à la fois brûlante et glacée. Un cercle douloureux lui enserrait la tête et ses paupières devenaient plus lourdes. Brusquement, assoiffée d'air, elle éprouva le besoin de se lever, de s'élancer vers la porte, de gémir et de sangloter.

— Ha ! Ha ! fit-elle en tordant ses bras qui lui faisaient mal et en s'abattant sur le prie-Dieu de sa voisine.

Tous les assistants crièrent au miracle, accoururent vers elle et M. About se précipita vers sa fille avec un visage illuminé.

— Qu'as-tu, ma chérie, qu'as-tu donc ?

Mais elle restait inerte, les yeux clos, ses mains détendues laissant tomber son chapelet.

— Reprenez vos places, dit une voix mécontente, elle n'est qu'évanouie.

Désappointés, les fidèles ne s'occupèrent même pas de la secourir. Son père la transporta dehors. Fouettée par un vent frais qui s'était élevé depuis peu, elle revint prompte-

ment à elle. Alors, M. About la reconduisit à l'hôtel où il la laissa seule, pressé qu'il était de retourner au champ.

La nuit fut longue. Mélanie eut des cauchemars, ensuite des insomnies. Tous les bruits de la maison lui semblaient suspects et, à l'aube seulement, elle put s'endormir.

Le lendemain matin, très tôt, son père l'emmena voir Marguerite. Elle n'habitait plus chez ses parents, mais vivait avec une veuve fortunée qui l'assistait et lui venait en aide comme si elle eût été sa servante.

Mélanie se sentit reprise par l'émotion de la veille, mais cela dura peu, Marguerite était petite, replète, basse sur jambes ; son visage était congestionné et ses petits yeux ronds comme percés d'une vrille. Elle accueillit Mélanie avec de vives démonstrations d'amitié.

— Vous avez donc été malade, Mademoiselle ? lui dit-elle en la regardant avec curiosité.

— Oui, hier au soir, à la chapelle, je me suis trouvée mal.

— C'est une grande grâce, dit la veuve d'une voix douce, de tomber malade en un tel lieu. C'est le signe certain que Dieu vous aime puisqu'il vous éprouve.

— Oui, c'est un signe certain, approuva Marguerite, mais tout de même il ne faut pas que ça recommence de sitôt, il faut demander à votre bon ange de vous protéger et, s'il ne s'exécute pas, grondez-le. Moi, c'est comme cela que je fais. Ainsi j'aime beaucoup Saint Joseph et si je veux obtenir quelque chose c'est à lui que je m'adresse, mais s'il me refuse, pendant deux jours je retourne sa statue et lui mets le nez contre le mur. Les Saints et les Anges, c'est un peu comme nous, il faut se fâcher avec eux de temps en temps, n'est-ce pas, madame Benoît ?

— Oui, oui, dit la vieille dame en souriant avec indulgence. Mais de vous, Marguerite, ils acceptent ce qu'ils refuseraient de tout autre.

Mélanie était fortement choquée de voir des esprits et des bienheureux traités si cavalièrement par une voyante et, à

partir de ce moment, ce ne fut qu'avec la plus grande réserve qu'elle répondit aux questions que lui posait Marguerite. M. About profita de ce que les deux jeunes filles causaient ensemble pour attirer le Père Ormuz dans un coin de la salle.

— Le chanoine de La Tour, lui dit-il à l'oreille, m'a proposé d'occuper Mélanie à des œuvres et de la mettre en relation avec l'abbé Guibert. Dois-je ou non accepter ?

— Je n'y vois aucun inconvénient. De plusieurs côtés on m'a parlé de ce jeune prêtre et je n'ai entendu sur son compte que d'élogieuses paroles. Il est, du reste, protégé par l'archevêque de Marseille.

— Oui, mais qu'est-il allé faire dans les Landes ? Pouvez-vous me le dire ? Ce voyage sans raison, cette absence qui se prolonge, ce n'est pas naturel.

— Je suis au courant par un confrère de là-bas, il fait tout simplement une retraite chez un très saint prêtre.

À ce moment, Marguerite s'approcha des deux hommes et leur proposa de venir prier avec elle et Mélanie devant la Vierge qui pleure. Ils passèrent donc dans une pièce voisine. Sur une commode était placée l'image miraculeuse. C'était une simple statue de plâtre colorié. La Vierge était vêtue d'une robe et d'un manteau blanc brodé d'or. Elle joignait les mains et levait au ciel des yeux inexpressivement bleus. Marguerite et le Père Ormuz s'agenouillèrent en avant, à même le plancher, tandis que les autres personnes se tenaient derrière eux. Pendant plus d'un quart d'heure chacun pria pour soi, ensuite tous ensemble, à voix haute.

Mélanie se sentait devenir anxieuse ; cette chambre la terrifiait, elle ne pouvait oublier que, chaque nuit, le démon s'y montrait sous des formes hideuses et qu'il s'y passait des scènes atroces. N'eût été la présence de ceux qui s'y trouvaient avec elle, jamais elle n'aurait osé en franchir le seuil.

— Avez-vous vu qu'Elle a souri quand M<sup>lle</sup> Mélanie s'est agenouillée ? dit vivement Marguerite dès que fut prononcé

le dernier *amen*. Elle a souri imperceptiblement, mais elle a souri. C'est qu'Elle est si heureuse quand ceux ou celles qui veulent consacrer leur vie à Notre-Seigneur viennent la visiter ! Rien ne peut lui être plus agréable que la gloire de son Divin Fils.

— Vous devez vous estimer bien heureuse, mon enfant, dit le Père Ormuz en s'adressant, les yeux baissés, à Mélanie. Ce sourire est le signe certain que votre sacrifice est agréé là-haut et que bientôt le cloître vous ouvrira ses portes.

Mélanie avait la certitude que la statue était restée inerte. Elle aurait été la première à remarquer le plus léger plissement des paupières tant elle souhaitait ardemment avoir la preuve que la Vierge Marie s'occupait d'elle, veillait sur elle et la protégeait. N'avait-elle pas été jugée indigne du miracle ? Marguerite s'illusionnait-elle ? Ce n'était pas probable puisque M. About et M<sup>me</sup> Benoît affirmaient, eux aussi, avoir vu quelque chose.

La journée s'écoula lentement. Mélanie et son père retournèrent au champ des apparitions. Cette fois Marguerite s'y trouvait et, de sa voix grasseyante qui s'élevait sur les finales, elle récita le rosaire. Sauf que les prières étaient dites avec une extraordinaire lenteur, cette réunion pieuse était semblable à celles qui avaient lieu dans presque toutes les églises de France. Aucune manifestation surnaturelle ne se produisit. Plus attentive à la lettre des oraisons qu'à leur esprit, Marguerite Dufour priaît comme priaient les autres, sans plus d'ardeur, sans que les mots prononcés la projetaient hors d'elle-même comme il arrive aux vrais mystiques. Et Mélanie, à chaque minute, devenait plus tiède, plus distraite, plus incapable de se recueillir. La grande vague de ferveur qui, à Fourvières, l'avait soulevée presque jusqu'à l'extase, s'était brisée, la laissant inerte et abandonnée comme une épave.

Les quelques heures qui la séparaient du départ passèrent rapidement. Après être rentrée pendant quelques instants à l'hôtel, elle retourna, avec son père, chez Marguerite pour lui dire adieu. Le Père Ormuz s'y trouvait. Suivant une pente naturelle, la conversation glissa sur les manifestations diaboliques, le Père s'étant donné pour tâche de combattre le Malin et de le traquer, de découvrir ses projets, d'éventer ses ruses ; et il avouait n'être pas toujours le plus fort.

Cette fois encore, Mélanie évoqua en son esprit le christianisme actif et lumineux de l'abbé Guibert ; cette fois encore, elle regretta que celui-ci fût si loin, car elle sentait bien que lui seul pourrait lui être secourable. Et comme le Père Ormuz racontait avec complaisance les cas les plus étranges et les plus hallucinants de possession, la force inconnue qui était latente en Mélanie se souleva, plus violente que jamais, et la jeta à terre où elle se tordit et se roula en poussant d'affreuses clameurs.

Marguerite et M<sup>me</sup> Benoît s'empressèrent autour d'elle. Le Père Ormuz alla quérir de l'eau bénite et, regardant avec attention la malade, l'en aspergea abondamment jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son calme. On la transporta alors sur un canapé où elle prit un peu de repos.

— Eh bien ! chuchota M. About en s'approchant du Père, qu'en dites-vous ?

— J'ai vu, à l'expression de son visage, répondit-il tout bas, qu'elle est manifestement sous l'influence diabolique ; il faudra, sans tarder, remédier à cela.

Devant être à Paris le lendemain matin, M. About décida que rien ne serait changé à leurs projets et qu'ils prendraient le train le soir même.

— Nous reverrons-nous avant votre prise de voile ? demanda Marguerite au moment où Mélanie et son père prenaient congé.

— Avant tout il faut la guérir, gémit M. About.

— Elle guérira sûrement, assura Marguerite, la Sainte Vierge m'accordera bien cette grâce-là et vous viendrez l'en remercier.

Mélanie ne répondit pas.

Les deux voyageurs s'en furent en hâte et arrivèrent à la gare comme le train y entrait. Ils roulèrent toute, la nuit, M. About satisfait de ce qu'avait dit le Père Ormuz, Mélanie au contraire, triste, le cœur vide, déçue de tout et de tous, se sentant dans un complet abandon, ne sachant plus à quoi se retenir pour ne pas sombrer dans le désespoir.

## X

À quelque temps de là, M. About ayant appris par le chanoine que l'abbé Guibert était enfin de retour, les pria tous deux à dîner. Il en prévint Mélanie et lui conseilla de venir en aide à Ursule au cas où celle-ci se trouverait dans l'embarras. La jeune fille en conçut un vif plaisir. Voulant se montrer maîtresse de maison accomplie, elle conféra longuement avec la servante au sujet du menu ; et entièrement absorbée par ces préparatifs, oublia, pendant quelques heures, son deuil récent.

Elle aurait voulu inventer des mets savoureux et délicats ; et ceci parce qu'elle se souvenait, entre autres choses, qu'au catéchisme, un jour, pour les amuser, l'abbé Guibert leur avait dit qu'il était très gourmand surtout de fraises. Elle aurait tout donné pour s'en procurer, mais Ursule jeta les hauts cris, objecta que ce n'était pas la saison, qu'il lui faudrait se rabattre sur des conserves et, qu'à moins d'y mettre les yeux de la tête, ce qui n'était pas chrétien et ce que, bien sûr, Monsieur ne permettrait pas, on n'aurait que de la ripopette. Alors Mélanie, énervée, découragée, dûment convaincue de son incompétence, lui laissa le soin de composer un menu qui fut à la fois substantiel et peu coûteux.

Au jour convenu, la jeune fille s'occupa elle-même de mettre le couvert et repassa de ses mains un napperon de dentelle qui n'avait pas servi depuis sa première communion. Elle changea plusieurs fois les sièges de place, rangea quelques bibelots, puis, quand tout fut prêt, revêtit sa robe de serge bleue, bien longue, bien large, dont les plis avaient quelque chose de monacal, et ne voulut même pas, comme elle avait accoutumé de le faire, attacher son col de lingerie avec une petite broche d'argent, souvenir de M<sup>me</sup> Lefort,

dans la crainte que cette innocente coquetterie ne fût blâmée par l'abbé Guibert.

Dès six heures, elle était prête, assise à sa place habituelle, près de la fenêtre, cousant avec ennui une petite culotte taillée dans un vieux pan de chemise du grand-père About.

Le trouble que lui causait le prochain revoir avec l'abbé Guibert la rendait étrangement paresseuse. Celui-ci ne cessait d'occuper sa pensée. Elle n'avait certes pas pour lui l'affection qu'elle portait à son père ou à sa grand'mère, il lui était à la fois plus proche et plus lointain. Pourtant il était le seul à lui inspirer un sentiment indéfinissable, fait de regret, d'admiration et aussi un peu de crainte.

Pendant les cinq années d'absence, elle avait entendu maintes fois parler de lui. Tout le monde s'accordait à le trouver digne de tous éloges, aucune critique ne l'avait effleuré et ceux qui l'avaient revu n'avaient pas été sans remarquer que la guerre l'avait rendu plus grave, plus sûr de soi, quelquefois même un peu violent, disait-on. Serait-il envers elle ce qu'il était jadis ?

À ce moment M. About arriva et presque aussitôt Ursule introduisit les convives ; mais au lieu des deux prêtres attendus, Mélanie vit, derrière le chanoine, un soldat.

Elle hésita quelques secondes à reconnaître Michel Guibert. Tout le bas du visage disparaissait dans une grande barbe soyeuse qui faisait paraître plus rouges ses lèvres, gonflées comme la pulpe d'un fruit, et entr'ouvertes sur de petites dents blanches, des dents de femme. Ses mains étaient devenues plus viriles, son regard s'était adouci, humanisé, mais, en même temps, révélait une latente inquiétude. Sa physionomie, dont les traits s'étaient plutôt accusés, avait une expression totalement différente de celle qu'elle lui avait connue jadis. Plus elle l'examinait, plus elle s'apercevait de ce changement. C'était comme si un homme nouveau, s'était substitué au prêtre d'autrefois.

L'étonnement que Mélanie éprouvait, il le ressentait, lui aussi, en constatant qu'elle était arrivée à l'âge délicieusement incertain où la jeune fille est à la fois enfant et femme.

— Comment, pas encore démobilisé ? demanda M. About surpris, lui aussi, de voir l'abbé en uniforme.

— C'est une question d'heures, répondit celui-ci et je pourrais presque, surtout le soir, reprendre mes habits ecclésiastiques, mais aucun d'eux ne me va plus.

— Si Michel n'était pas si scrupuleux, dit le chanoine et s'il consentait à me laisser agir, dès demain il serait libéré.

— Non, répondit Michel presque violemment, je ne veux faire aucune démarche, ni profiter d'aucun passe-droit, j'estime que c'est par trop injuste !

Comme il était déjà tard, ils passèrent tout de suite à table. Le chanoine s'était placé, comme d'habitude, en face du maître de la maison, Mélanie et Michel se trouvaient l'un vis-à-vis de l'autre. Souvent leurs regards se rencontraient. Mélanie restait silencieuse et Michel ne prononçait que des paroles insignifiantes. Enfin, M. About lui ayant posé quelques questions précises auxquelles il lui était impossible de se dérober, il parla des atroces souffrances dont il avait été le témoin ; il raconta des menus faits de la vie journalière, des héroïsmes méconnus ; et par moments des larmes sourdaient de ses yeux.

Sa parole, comme lassée, au début, puis devenue ensuite plus ardente, évoquait une humanité dont, jusque-là, Mélanie n'avait pas eu conscience. Elle l'écoutait parler de la splendeur de l'homme comme, petite fille, elle l'écoutait parler de la splendeur de Dieu. Elle comprenait enfin que, pour la plupart des êtres, la vie était autre chose qu'une perpétuelle prière et qu'un perpétuel renoncement ; elle comprenait surtout qu'il y avait des hommes qui se dressaient en révolte contre la destinée, qui pensaient par eux-mêmes et étaient capables d'un total sacrifice et cela sans espoir d'en être récompensé dans une autre vie.

À un moment, s'adressant directement à elle, l'abbé Guibert lui demanda si elle concevait ce que pouvaient être les régions dévastées. Sur sa réponse négative, il tira un porte-feuille et lui montra quelques photographies prises par un ami. Elle les garda longtemps, les toucha, troublée un peu de sentir qu'elles étaient encore tièdes d'être restées longtemps dans la poche intérieure de sa tunique.

Revenus au salon, M. About, de nouveau, mit la conversation sur la guerre. Étant donnée sa tournure d'esprit, il avait, plus que tout autre, été frappé de cette folie mystique qui, depuis l'origine du monde, sévit toujours au moment des grands cataclysmes et fait que les peuples attribuent à une intervention surnaturelle les maux dont ils sont affligés. À ses yeux, le grand conflit qui avait bouleversé le monde n'était autre chose que la lutte du catholicisme contre le protestantisme, aussi se réjouissait-il grandement de la victoire. Mis sur ce terrain, l'abbé répondait d'une voix éteinte, lointaine, comme le ferait quelqu'un absorbé par une idée fixe dont rien ni personne ne peut le distraire.

— Oui, nous avons la victoire, dit-il enfin, à M. About, mais quel prix l'avons-nous payée !

— Qu'importe les vies fauchées si le but est atteint ! s'exclama M. About qui, lui, n'avait pas quitté le quai Bourbon. Il était utile que notre pays rachetât de son sang les crimes dont il fut coupable. Jamais je n'ai été inquiet quant à l'issue de la lutte. Chaque jour j'aidais de mes prières ceux qui se battaient ; et comment n'avoir pas confiance puisque le curé d'Ars avait prédit tout ce qui est arrivé.

— As-tu lu ces prophéties ? demanda le chanoine à son neveu.

— J'en ai entendu parler, mais n'en ai jamais connu les termes exacts.

— Je vais vous les faire connaître, dit M. About qui se leva et revint un moment après en tenant un livre. Il l'ouvrit, mit ses lunettes et lut :

— *Ils ne s'en iront pas tout à fait.* (Ceci se rapporte à l'occupation de l'Alsace et de la Lorraine, car le vénérable curé n'a jamais consenti à les considérer autrement que comme des provinces françaises.)

*Ils reviendront et détruiront tout sur leur passage.* (Ceci est l'annonce de la grande guerre, des dévastations et des atrocités commises en Belgique et dans le nord de la France.)

*On ne leur résistera pas,* (c'est Charleroi), *mais on les laissera s'avancer,* (la retraite sur la Marne), *et, après cela, on leur coupera les vivres,* (le blocus). *On leur fera éprouver de grandes pertes.* Vous vous souvenez des hécatombes de Verdun ?

— Oui, j'y étais, répondit pensivement et douloureusement Michel.

*Ils se retireront vers leur pays, on les accompagnera.* *Il n'y en aura guère qui rentreront chez eux, alors on leur reprendra tout ce qu'ils auront enlevé, et même beaucoup plus.* *Cette fois on se battra pour tout de bon, car la première fois, en 1870, nos soldats ne se sont pas bien battus.* *Mais alors ils se battront, oh ! comme ils se battront.*

Michel garda le silence.

— N'avait-il pas fait aussi une autre prophétie, annonçant que la guerre serait courte ? dit le chanoine.

— Oui, répondit vivement M. About, il l'a prédit, en effet.

— Elle a cependant duré cinq ans, remarqua Michel avec un sourire navré.

— Oui, elle a duré cinq ans, réplique M. About, mais en réalité elle fut courte et je vais vous expliquer comment. Qu'est-ce qui a décidé du sort de la guerre ? C'est la bataille de la Marne, n'est-ce pas ? vous êtes bien de mon avis ?

— Absolument, affirma l'abbé avec conviction.

— Eh bien ! la bataille de la Marne fut gagnée le huit septembre, jour de la Nativité de la Sainte Vierge. De ce fait, la

guerre a duré cinq semaines et, ainsi que l'avait prédit le curé d'Ars, elle fut courte.

— Vous avez raison, approuva le chanoine. Des prophéties sont souvent obscures, mais pour celui qui les médite en toute pureté de cœur, le sens en est clair.

Pendant toute cette conversation, Mélanie, comme toujours, se taisait, mais examinait attentivement l'abbé Guibert. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi il avait à tel point changé. Elle ne retrouvait presque plus rien de celui qu'elle avait connu, sauf un sourire fraternel lorsqu'il la regardait. Elle s'inquiétait, pressentait un profond bouleversement, comparable à celui qu'elle avait éprouvé lors de son voyage à Romans. Son instinct de femme l'avertissait qu'il était complètement désesparé, qu'il traversait une crise autrement périlleuse que tous les dangers matériels affrontés jusque-là ; et elle acquit presque la douloureuse certitude que les ferventes prières récitées chaque jour à son intention, demeuraient inefficaces.

Au cours de la soirée, il vint s'asseoir auprès d'elle et l'entretint, en termes émus, de M<sup>me</sup> Lefort, du chagrin qu'elle devait éprouver, de la part qu'il prenait à sa douleur. Mélanie fut profondément touchée de cette attention et trouva quelque douceur à évoquer avec lui celle qui n'était plus. Il lui semblait que la morte était là de nouveau, que l'abbé n'était qu'un intermédiaire entre elles deux.

M. About étant encore revenu à la charge, Michel Guibert fit dévier la conversation et, parlant enfin de lui-même :

— J'ai compris tant de choses pendant ces quatre ans, dit-il. L'échelle des valeurs est complètement bouleversée, surtout j'ai vécu comme vivent la plupart des hommes, et cela m'en a plus appris que les longues années de séminaire.

Le chanoine regardait son protégé avec complaisance, car, tout en parlant, le visage du jeune prêtre s'éclairait, rayonnait, s'illuminait comme le deviennent le visage de ceux qui se trouvent face à face avec la vérité.

— Enfin, dit le chanoine, c'en sera fait des séparations et des angoisses, nous allons pouvoir reprendre notre bonne vie d'avant-guerre.

— Ce ne sera plus la vie d'avant-guerre, affirma Michel avec un sourire vacillant, un abîme s'est creusé depuis ces temps lointains.

À dix heures, les deux prêtres partirent. M. About, ainsi qu'il en avait l'habitude, les reconduisit jusque sous la porte cochère pour les éclairer. Il profita de ce qu'il se trouvait seul avec eux pour demander à Michel si le chanoine lui avait fait part de leur projet.

— Oui, Monsieur, et je ne saurais assez vous remercier de la confiance que vous me témoignez. Soyez sûr que je ne négligerai rien pour que Mélanie trouve sa véritable voie et la suive.

— Alors, permettez-vous qu'elle aille vous voir trois ou quatre fois par semaine, car je n'ose vous demander de venir jusqu'ici.

— C'est beaucoup trop, s'écria l'abbé, une fois suffit ! J'ai des œuvres dont je dois m'occuper et, pour elle il est mieux de ne pas brusquer les choses.

— Agissez comme bon vous semblera, répondit M. About un peu décontenancé, mais je voudrais que vous lui fassiez comprendre quelle doit être la vie d'une jeune fille qui, d'ici quelques mois, quand sa santé sera rétablie, se consacrera au Seigneur.

— Envoyez-la moi jeudi, répondit-il gravement, je ferai mon possible pour l'éclairer.

## XI

Quand les deux prêtres eurent pris congé de M. About, le chanoine demanda à son neveu par quel moyen il comptait rentrer à La Chapelle.

— À pied.

— Tu n'y penses pas, mon pauvre enfant, tu en auras au moins pour une heure, et dans de vilains quartiers encore.

— La marche me fait du bien, je vais même vous accompagner jusqu'à votre porte.

Ils traversèrent le pont Saint-Louis, longèrent Notre-Dame et, tout en marchant, l'abbé disait à son oncle :

— Cela me gêne un peu de m'occuper de Mélanie, je vois déjà tant de choses à faire, et surtout je me sens si loin d'elle que je crains de la mal comprendre.

— Ne recule pas, je t'en prie, supplia le vieux prêtre. Ce que m'a dit la bonne M<sup>me</sup> Lefort au moment de mourir ne cesse de me hanter. Mon manque de clairvoyance me cause même des remords...

— Mélanie a changé depuis que je ne l'ai vue, interrompit Michel. Malgré son regard resté enfantin, elle est devenue presque une femme, mais si mince et d'apparence si chétive !

— Oui, elle n'est pas bien portante, répondit évasivement le chanoine.

— Comment la soigne-t-on ?

— Tu sais que M. About a des idées un peu spéciales, que, pour ces sortes de maladies, les remèdes sont impuissants.

— Mais alors, la question ne se pose pas, de ce fait, la vie conventuelle devient impossible.

— Son père prévoit une prochaine guérison, puis il compte beaucoup sur la grâce d'état, il a raison, car ce n'est pas un vain mot.

Arrivés au quai Saint-Michel, ils se séparèrent. Le chanoine rentra chez lui et Michel traversa le pont, mais au lieu de continuer tout droit son chemin, il suivit la Seine jusqu'à la place de la Concorde.

La nuit était fraîche, mais non froide. Une lune rougeâtre et boursouflée s'élevait lentement derrière le Palais de Justice. Elle jetait, sur les rues et les maisons, d'obliques lueurs soufrées qui les faisaient paraître irréelles. Plus calme qu'un lac dormant sous la brume, la Seine, peu à peu, devenait insensiblement moins sombre et, à travers le fin treillis des branches, palpitaient les étoiles.

Rentré seulement depuis quelques jours, Michel Guibert regardait avec étonnement cette ville qui lui semblait nouvelle. Il lui découvrait un charme, une élégance qu'il n'avait pas su voir jusque-là. Des couples enlacés vinrent à sa rencontre ; le chaud souvenir de Lisbeth précipita le rythme de sa vie et, tandis qu'il détourna la tête, il sentit que des larmes brouillaient ses yeux.

Pendant cette longue promenade solitaire, le passé réapparaissait par lambeaux. Il se revoyait petit garçon, assis sur un tabouret bas, aux pieds de sa mère qui cousait tout le jour. Elle lui apparaissait aussi nettement que s'il l'avait quittée depuis peu. Il se souvenait surtout de ses yeux lilas aux paupières rougies, comme il arrive à ceux qui ont beaucoup pleuré. Tous deux vivaient seuls dans un logement restreint, mais bien distribué, rempli d'objets et d'étoffes clairs qui chantaient aux yeux. Un jour, il avait sept ans, un vieux monsieur, de mine sévère, était venu les voir. On avait enfermé Michel dans la cuisine en lui recommandant d'être sage. Pendant un quart d'heure il le fut, puis ses yeux fureteurs s'étant arrêtés sur la fontaine, il en avait ouvert le robinet et, quand un long moment après, sa mère était venue le délivrer, la pauvre femme avait trouvé sa cuisine transformée en un lac dans lequel son fils pataugeait avec joie.

Michel fut grondé, obtint son pardon, mais, tout en l'implorant, il s'aperçut que sa mère était bouleversée, que ses yeux étaient encore plus rouges que d'habitude. Il se crut en être la cause, éprouva des remords, se promit dorénavant d'être plus attentif. Le lendemain tout cela était oublié, car ils firent de nombreuses courses dans d'immenses magasins où il y avait des jouets splendides et tentants, mais où ils n'achetèrent que du linge grossier et des effets d'étoffe sombre.

La semaine suivante, le même vieux monsieur revint encore et demanda à Michel s'il voulait visiter une maison où il jouerait avec beaucoup d'autres petits garçons. L'enfant, qui n'avait aucun camarade, consentit aussitôt et embrassa hâtivement sa mère. Le vieux monsieur le prit donc avec lui dans une belle voiture, l'emmena à Fontenay-aux-Roses où il le fit entrer dans une grande bâtie austère. Le soir, Michel s'étonna d'y devoir dîner et d'y coucher. On lui répondit que sa mère le désirait ainsi et qu'il lui fallait obéir. La semaine passa, puis une autre. Replié sur soi-même, Michel n'osait rien demander, mais une fois dans son lit, toutes lumières éteintes, il mordait ses draps de désespoir. Un matin, l'abbé de la Tour vint lui dire que M<sup>me</sup> Guibert avait dû entreprendre un long voyage et qu'il serait longtemps sans la revoir. Il fut pris de peur et demanda si elle était morte.

— Non, répondit fermement l'abbé, je te l'aurais dit. Tu es assez grand pour connaître la vérité.

Depuis ce jour, quelque désir qu'il en ait, il n'avait jamais osé demander à la revoir.

Morne et froide, son enfance s'écoula. Bien qu'il eût des compagnons de jeu, il s'ennuyait souvent et pleurait en cachette. Il grandit et se forma dans une complète solitude morale. Aucun de ses condisciples ne lui témoignait d'amitié et il ne sortait que le jeudi pour l'insipide promenade faite en rang sous la surveillance d'un abbé. Les vacances, pendant lesquelles il restait seul élève avec quelques profes-

seurs sans famille, lui semblaient interminables et il attendait avec impatience la reprise des études. La seule joie qu'il éprouva fut d'apprendre à chanter.

Il possédait une de ces exquises voix d'enfant, d'un timbre clair et pur, que le vieil organiste, avec une amoureuse patience, avait assouplie et amplifiée. Pendant les offices, Michel la lançait éperdument. Il la sentait s'enrouler en volutes le long des piliers, épouser les courbures des voûtes pour ensuite retomber en paradisiaque rosée sur le front recueilli des fidèles. À certains jours, où il la sentait plus sonore et plus cristalline que jamais, il semblait à Michel, soulevé par une extase mystique, que c'était son cœur même qui s'exhalait, qui emplissait le long vaisseau étroit de la chapelle, qui jaillissait comme une source vive jusqu'au Paradis. Au moment de sa première communion, il se prit de passion pour Dieu. La figure de l'Agneau immolé lui faisait verser des larmes et, au seul nom de Marie, il pâmait presque d'émotion. Ses professeurs, qui s'étaient enfin attachés à lui, le persuadèrent facilement que la prêtrise était, pour lui, le seul état possible. Les entretiens qu'il avait avec eux ne roulaient que sur la beauté du sacrifice, la grandeur de la dignité du sacerdoce. Il ne résista pas à l'ambiance, fut tonsuré et reçut les ordres mineurs.

Peu après, il avait assisté à une conférence faite par un missionnaire revenant du Tibet. Immédiatement, il fut séduit par cette vie libre et aventureuse, il rêva d'évangéliser des peuplades inconnues, de découvrir des pays ignorés. Le but lui semblait si beau qu'aucun sacrifice ne lui semblait trop dur. Son confesseur, consulté, l'y encouragea ; l'abbé de La Tour ayant appris cette nouvelle, l'embrassa avec émotion et le Supérieur, ainsi que plusieurs autres religieux, l'en félicitèrent, comme s'il faisait une chose qui en simplifiait d'autres, mystérieuses et compliquées. Pendant quelques heures, Michel eut l'impression que seul, son départ pour l'autre bout du monde était la cause d'une si

grande allégresse ; mais celle-ci dura peu, car le médecin du collège, dont on sollicita l'avis, trouva que l'enfant n'était pas assez robuste pour affronter impunément les climats asiatiques ou africains. Michel se résigna, gardant toutefois la nostalgie des pays inconnus et des mers lointaines.

Les années de séminaire ne lui furent pas plus pénibles que ne l'avaient été les années de collège. Quoique les amitiés particulières fussent sévèrement réprouvées, il s'entretenait souvent avec un de ses condisciples, Amédée Lerebourg, fils d'un riche banquier qui, songeant à la vie fastueuse de jadis, se réjouissait de passer une partie des nuits en prière ou de dormir dans une cellule où il n'y avait jamais de feu.

Amédée avait connu tout ce qui peut tenter un jeune homme dont la famille dépense deux cent mille francs par an. Malgré cela, sa vocation datait de loin, mais pour avoir longtemps mûri, elle n'en avait été que plus impérieuse. Avant d'en arriver où il voulait, il avait dû lutter contre les siens. Sa mère surtout, quand il lui avait révélé son désir, s'était révoltée. Par tous les moyens, elle avait cherché à le détourner de cette voie ; quoique fort soucieuse du qu'en dira-t-on et des préjugés mondains, elle avait poussé les choses jusqu'à recevoir chez elle une jeune actrice rendue célèbre par de récentes aventures et l'avait pour ainsi dire jetée dans les bras de son fils. Mais celui-ci avait déjoué tous les pièges. Il était parti sans la moindre hésitation, sans un mot de pitié pour la douleur de sa mère ; la rupture avait été complète et, de tout cela, il parlait avec une déconcertante sérénité.

Ces évocations d'une vie et de sensations qui lui étaient totalement étrangères, troublaient Guibert. Son ami était au courant de bien des choses qu'il ignorait encore ; sa curiosité s'éveillait. Par scrupule de conscience, il n'osait la satisfaire et cependant ne parvenait pas à la vaincre. Justement cette année-là, il suivait le cours des Diaconales, celui où,

avant l'engagement définitif, on révèle aux jeunes lévites les éléments troubles qui fermentent en ce monde qu'ils ont pour mission de régénérer, de ramener au règne de la vérité et de la vertu. Les actes les plus secrets, les pratiques les plus honteuses, les aberrations les plus avilissantes lui furent révélées. Tout le mystère de la femme fut étalé crûment ; on la lui montra comme un être faible, nerveux, capable des pires ruses. Michel les jugeait donc toutes redoutables ; cependant il éprouvait le secret désir de les connaître, de se rapprocher d'elles, d'éprouver leur douceur. Quand il marchait dans la rue, il n'osait lever les yeux sur aucune, mais leur parfum le faisait presque défaillir. La nuit surtout, hanté par elles, il se sentait encore plus esseulé que pendant le jour.

Ce qui mit le comble à son désarroi fut la révélation, à la veille d'être ordonné prêtre, du secret de sa naissance. Le tendre émoi qu'il éprouvait en se souvenant de sa mère fit place à une âcre souffrance. Il ne pouvait pas ne pas la juger coupable et, en même temps, il éprouvait à son endroit une ardente curiosité, le chanoine lui apprit donc qu'au moment où lui, Michel, était entré au collège, le grand-père de La Tour, d'accord avec son frère l'archevêque, avait fait remettre à M<sup>me</sup> Guibert une certaine somme lui permettant de vivre modestement, mais sans le souci du lendemain ; en retour ils avaient exigé qu'elle ne cherchât jamais à revoir son fils. Elle s'était donc retirée à la campagne. Un peu après, ils avaient appris, par le curé du village, qu'elle était morte, et d'une façon tout à fait édifiante.

Bouleversé par cette révélation, Michel s'était fait le serment de racheter sa coupable naissance par des prières, des bonnes œuvres, par la pureté de sa vie. Chargé d'un double péché originel, il se jura de l'expier doublement. Cependant malgré sa honte et sa douleur, il se sentait enclin, envers celle qui n'était plus, à une grande indulgence, car il se sou-

venait de ses larmes, des soins dont elle avait entouré son enfance, des peines qu'elle avait endurées à cause de lui.

Aussitôt après son ordination, il fut nommé vicaire dans la banlieue, puis quelques mois après, à Saint-Louis-en-l'Île. Là, on le chargea d'enseigner le catéchisme aux jeunes filles. Cette tâche lui plut singulièrement. Pour elles, les paroles abondaient sur les lèvres et, parmi celles qui étaient le plus attentives, il avait remarqué le visage pur et expressif de la petite Mélanie, ainsi que ses grands yeux innocents.

Les premiers mois, il avait aimé ce quartier solitaire, resté intact depuis le grand siècle ; mais peu à peu il s'en était lassé. Son champ d'action lui avait paru trop restreint ; alors que ses confrères se plaignaient du manque de casuel et des trop modiques traitements, il ressentait seulement la nostalgie des évangélisations lointaines des âmes perdues à ramener au bien. Soulevé par une grande vague d'amour, impérieuse et violente comme une lame de fond, il éprouvait le besoin d'aller au-devant des affligés, de panser les souffrants, d'apaiser les irrités, de fortifier les faibles, de faire pénétrer, là où il n'y avait que ténèbres et que misères, une lueur de paix et de clarté. Il voulait goûter la joie de s'oublier complètement, de se donner à tous, de s'anéantir dans l'amour ; et celle de se plier aux plus humbles besognes, et la douceur d'illuminer un regard, de faire naître un sourire sur un pauvre visage flétri par la chute lente et journalière des larmes. Il voulait s'appliquer à être, dans le vrai sens du mot, le serviteur des serviteurs de Dieu ; aussi, à l'étonnement général, intrigua-t-il pour se faire nommer dans la populeuse paroisse de Saint-Denis de La Chapelle.

Ayant atteint le but désiré, il fonda des crèches, des patronages, des dispensaires. Ces œuvres commençaient à prospérer quand la guerre éclata. Ajourné, Michel partit comme infirmier volontaire. Tous liens furent alors rompus avec le passé. D'une heure à l'autre, c'en fut fait des habitudes pieuses, des jours morcelés par de routinières occupa-

tions, des heures consacrées à l'observance d'un strict règlement ; pour la première fois depuis sa lointaine enfance, il jouissait d'une totale liberté. Cela le grisait comme une trop capiteuse boisson et en même temps lui faisait sentir davantage son isolement.

Au début il avait été plein d'enthousiasme, puis une à une tombèrent ses illusions. Il fut pénétré par l'horreur de cette atroce tuerie. Volontiers il se serait offert en holocauste pour que prit fin ce carnage. Reconnaissant bientôt l'inutilité de son effort, il se laissa envahir par une tristesse immense.

Presque tous ses camarades étaient mariés et, chaque matin, le vauquemestre leur apportait des paquets, des lettres, des photographies. Ils regardaient longuement les unes et lisaient attentivement les autres. Sans qu'il osât se l'avouer, Michel enviait leur bonheur. Les premiers jours il se reprocha vivement cette faiblesse, mais plus il cherchait à la vaincre, plus la tentation se faisait forte, tenace, s'insinuant en lui comme l'eau dans une terre sablonneuse. Un jour enfin il comprit.

Pourquoi, pensa-t-il, ne connaîtrais-je pas le bonheur, moi aussi ? Pourquoi ne pourrais-je offrir à un autre être la somme d'amour et de tendresses refoulée depuis toujours au plus profond de moi-même ? Pourquoi des enfants, nés de moi, n'éclairentaient-ils pas ma vieillesse ? Et il s'était révolté contre cette sorte de castration volontaire qu'on avait su lui imposer.

Les jours lui paraissaient longs, mais plus longues encore les nuits, car d'étranges désirs commençaient à sourdre en lui. Un soir, n'y tenant plus, il avait suivi une fille, mais avant même que l'aube ne parût, écœuré, se jugeant avili, il avait fui. Enfin il avait découvert que l'amour n'était pas seulement un jeu de muqueuses, mais un besoin immense de tendresse, de confiance, d'abandon avec une femme

comme était sa mère quand elle était jeune, comme étaient bien d'autres.

Une nuit où il était de garde, alors qu'à demi suffoqué par l'âcre odeur des cadavres qui achevaient de pourrir, il écoutait la plainte égale et déchirante d'un homme qui perdait ses entrailles, il comprit que Dieu n'aimait pas les hommes. Un être éperdu d'amour aurait-il jamais autorisé de tels crimes ? et quelle faute exigeait une si lourde réparation ? Aucun de ceux qui gisaient là n'était coupable. Pour la plupart ils étaient de pauvres hommes, des malheureux, de ceux qui accomplissent humblement leur tâche, sans éclat, mais sans faiblesse. Tous, jusque-là, avaient vécu sainement du travail de leurs mains, dans le strict accomplissement du labeur journalier.

Dès l'instant où cette pensée lui vint, Michel connut l'inquiétude lancinante du doute. À la suite d'un travail latent dont il n'avait pas conscience, il devint tiède, puis indifférent ; et cela fut insensible, arriva sans heurt, sans à-coups, par suite d'une naturelle évolution. Devant les problèmes du monde, il perdait pied. Il lui devenait impossible de croire à l'existence de l'âme distincte du corps. La moindre altération d'une cellule de notre cerveau n'amène-t-elle pas la perte de notre sensibilité ? Le plus petit grain de sable introduit dans la machine humaine n'était-il pas susceptible d'en fausser les rouages les plus secrets, de diminuer notre intelligence, de susciter même d'abjectes passions ?

Ce fut au cours de cette crise que Michel, blessé, tomba aux mains de l'ennemi. Comme il avait perdu son sac et ses papiers, il jugea préférable, pour rester avec ses camarades, de ne pas dénoncer son état de prêtre. Ceux-ci le connaissaient pour tel et, au besoin, avaient recours à lui, mais d'une façon clandestine. De ce fait, Michel ne pouvait plus dire la messe, et il en éprouvait un immense soulagement.

À peine guéri, il fut envoyé dans un camp où le typhus régnait avec une extrême violence. Avec le secret espoir que l'épidémie l'emporterait, lui aussi, mettant fin à ces torturantes incertitudes, il se dévoua sans compter ; malgré sa faiblesse, contre toutes prévisions, il résista, fut envoyé à Stuttgart, et de là à la ferme du Père Krauss.

Le travail journalier de la terre, prévu d'avance, absorbant toutes les heures, l'accablant de fatigue physique, lui avait rendu le calme. Il avait goûté la joie de vivre comme les autres hommes, et le soir la présence de Lisbeth le délassait des fatigues du jour. Il en était arrivé à une sorte de compromis avec sa conscience. Sa foi, qu'il croyait jadis inattaquable, s'en allait à vau-l'eau, mais, comme il l'avait dit à Lisbeth en la quittant, il était et demeurait malgré tout, prêtre catholique.

Pendant les quelques semaines passées dans les Landes chez Amédée Lerebourg, il s'était repris ou avait cru se reprendre. Celui-ci lui avait assuré que beaucoup de leurs frères, tôt ou tard, subissaient de pareilles épreuves, que lui-même ne les avait pas ignorées. Il avait donc encouragé Michel à rentrer à Paris, ayant la certitude que la reprise de la vie habituelle chasserait tous ces fantômes. Michel avait obéi, et voilà que ce soir, plus forte que jadis, revenait la tentation.

L'image de sa mère le hantait, et il tâchait à l'évoquer jeune, et amoureuse, et tentante comme l'étaient ces jeunes filles qui se promenaient enlacées à de jeunes hommes sous le ciel limpide. Songeant à sa brusque séparation d'avec elle, son enfance morne lui apparut aride comme une lande où aucun végétal ne s'épanouit ; et les forces vives de sa jeunesse se révoltèrent.

L'image de Lisbeth, — la rieuse et fraîche Lisbeth dont il ne s'était arraché que par un inconcevable effort de volonté, — flottait bien encore devant lui, mais demeurait quand

même lointaine, se confondait avec un autre souvenir qui, si ancien qu'il fût ne laissait pas de le faire rêver.

Un jour, au grand séminaire, pendant un cours, il avait senti se poser sur lui le tendre regard d'un camarade et en avait éprouvé une douce émotion. Cela se renouvela, puis devint une habitude. Tous deux éprouvaient un grand charme à échanger ce puéril témoignage d'amitié, mais cependant ils ne causaient jamais seul à seul et, aux récréations même, alors que la règle se fait moins stricte, ils feignaient de s'ignorer.

Michel ne savait donc rien de son mystérieux ami, sinon qu'il s'appelait Chaudois et devait quitter le séminaire quelques mois avant lui. Plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, le jour du départ arriva. Préférant ne pas assister à la scène des adieux, Michel se tenait dans sa cellule, sans lumière, écoutant si la voiture se mettait en route. Très légèrement on frappa à la porte.

— Entrez, répondit-il avec émotion.

La porte resta close. Michel l'ouvrit lui-même et se trouva face à face avec Chaudois dont le visage pâle se devinait à peine dans la demi-obscurité. L'ami posa longuement sur lui ses yeux tendres, puis, s'inclinant un peu, l'embrassa et s'en fut, silencieux comme une ombre.

Aux heures de solitude et de découragement, Michel repensait souvent à cette scène, et souvent il évoquait l'absent.

Ce soir, il la revivait encore, mais voici que brusquement il s'aperçut qu'au regard de Chaudois se substituait celui de Mélanie.

## XII

Durant toute une semaine, Michel fut hanté par le regard de Mélanie, un pauvre regard de biche peureuse et traquée. De ces yeux d'eau pâle comme des pierres de lune émanait une douceur triste, une innocence passionnée, un, inconscient appel au bonheur.

Cette hantise lui donna de l'inquiétude. Pourquoi cette enfant avait-elle pris tout à coup la place de l'ami lointain et le poursuivait-elle de son regard confiant ?

Ces obsessions, il les connaissait de longue date. Maintes fois elles avaient été le prélude d'une crise de désespoir, d'un bouleversement profond, d'une révolte d'autant plus violente qu'il cherchait davantage à la mâter.

Comprenant alors que les luttes anciennes allaient se renouveler, pendant quelques minutes il jugea prudent, pour éviter de revoir Mélanie, d'écrire au chanoine qu'il ne pouvait s'occuper d'elle et lui indiquer qu'il pourrait prendre sa place. Mais aussitôt il comprit que ce serait avouer sa défaite, car la présence de la jeune fille dans son triste logis, ne fût-ce qu'une fois par semaine, lui serait un viatique.

Habitué qu'il était à s'examiner scrupuleusement, il se demanda si ce souvenir tenace était un indice d'amour. Mais comment définir l'amour ?

Était-ce le spasme purement physique ressenti au cours de sa seule nuit voluptueuse ? Il ne le pensait pas.

Était-ce Lisbeth ? Plutôt.

Combien de fois l'avait-il contemplée, droite comme une vivante colonne dans la lumière du plein midi, s'épanouissant librement au soleil comme une plante vivace.

Il l'avait aimée profondément, exclusivement, souffrant à pâlir quand il la voyait s'éloigner avec d'autres qu'avec lui ; et pendant les nuits insomnieuses, il sentait presque sous

ses doigts, à force de les évoquer, les courbes suaves de ses épaules et de ses flancs. Lisbeth, c'était la chair, la belle créature saine et forte vers qui montait l'âpre désir des hommes.

Il se souvenait du trouble ressenti quand, travaillant côté à côté, il entrevoyait un peu de sa gorge ou la mousse d'or bruni des aisselles ; et il se souvenait surtout d'avoir senti frémir contre soi, au moment des adieux, ses seins épanouis.

Auprès de Mélanie, rien de tel. Il n'avait pas éprouvé le moindre trouble. Elle lui avait paru presque asexuée ; il n'émanait d'elle que de la tendresse et de la grâce, de la douceur et de la quiétude.

Attiré par toute souffrance, d'où qu'elle provienne, Guibert se penchait sur la vie de la jeune fille qu'en bien des points, il découvrait semblable à la sienne. Dès le premier instant, il avait compris que, fascinée et annihilée par l'autorité paternelle, elle s'efforçait, soutenant une âpre lutte, d'anéantir en elle amour et joie.

Il savait qu'on lui défigurerait la vérité de façon à la lui rendre séduisante, qu'on ne lui dévoilerait que les laideurs de la vie, qu'on lui en assombrirait les beautés. Il avait encore, trop vivace, le souvenir de ce qu'on lui avait dit jadis, des étapes qu'on l'avait obligé à franchir, des promesses éblouissantes qu'on avait fait miroiter devant lui ; et il soupirait avec mélancolie en pensant à la précarité de ces soi-disant vocations impérieuses qui, sauf de très rares exceptions, ne sont dues qu'à l'ignorance et à la faiblesse. Mais ce qu'il reprochait le plus à ses anciens maîtres, ce qu'il ne pouvait leur pardonner non plus qu'au chanoine, c'était de l'avoir découragé d'avance, d'avoir voulu tuer en lui le goût de la vie. Et il savait bien que Mélanie n'aurait pas plus de défense qu'il n'en avait eu lui-même.

Le bonheur qu'il n'avait pu atteindre, il se prenait à le vouloir pour elle, résolu qu'il était de lui épargner, à

quelque prix que ce fut, les tortures qu'il avait dû subir. Il voulait seulement se pencher sur elle, lui faire goûter la tiédeur d'une vigilante tendresse, dénuée d'égoïsme et d'arrière-pensée. Il souhaitait la voir s'épanouir, elle aussi, et la sentir pleinement heureuse ; et dans son infinie compassion, il se prenait à l'appeler comme jadis François le faisait pour Claire : ma petite plante spirituelle.

## XIII

Le matin du jour où elle devait se rendre à La Chapelle, Mélanie éprouva, dès qu'elle fut éveillée, un extraordinaire sentiment d'allégresse et de sérénité. Quoiqu'il fût brumeux et triste ; le temps lui sembla le plus beau du monde, et elle éprouvait une joie secrète à la pensée qu'elle irait seule voir l'abbé Guibert, qu'elle pourrait l'entretenir sans témoin.

Tout en vaquant aux soins journaliers du ménage, elle s'inquiétait du long trajet qu'elle aurait à faire, du tramway qu'il lui faudrait prendre, du chemin à suivre une fois arrivée là-bas. Il lui semblait qu'elle allait entreprendre un merveilleux voyage, et, afin de ne pas se trouver en retard, elle se promit de partir aussitôt après le déjeuner.

Ces détails l'occupaient à tel point qu'en récitant ses prières elle s'évadait continuellement. À son retour de la messe, au lieu de s'asseoir tranquillement à la place occupée jadis par M<sup>me</sup> Lefort et de coudre des layettes comme elle avait accoutumé de le faire, elle éprouva un tel besoin d'activité qu'elle ressortit avec Ursule quand celle-ci alla faire des provisions ; et plus tard, en balayant sa chambre, elle chanta plusieurs cantiques qu'elle connaissait depuis son enfance, mais qui, ce matin, lui parurent enrichis d'un sens nouveau. Un surtout, *Mon bien-aimé ne paraît pas encore*, lui sembla exprimer ce qu'elle ressentait ce matin même, c'est-à-dire une attente heureuse, sans fièvre, promesse exquise d'un calme bonheur.

À peine le déjeuner fini, elle était déjà prête.

— Où vas-tu ? lui demanda M. About.

— Chez M. l'abbé Guibert et j'ai peur d'être en retard.

Mais il ne t'attend qu'à trois heures, tu as bien le temps, du reste Ursule n'a pas fini son travail.

Habituée à toujours obéir sans discuter, Mélanie s'assit auprès de la fenêtre, à la place accoutumée. Contre son habitude, ses mains restaient inertes. Elle regardait au dehors ; pour la première fois, elle s'aperçut que la ligne des quais avait une infinie douceur. Elle se sentait très près de Dieu et la prière que, le matin, elle n'était pas parvenue à formuler, jaillit de son cœur spontanément comme un jet d'eau limpide. Rejetant les formules apprises, elle répétait éperdument :

« Je me perds en Vous, Seigneur, l'air que je respire, c'est Vous, la lumière qui me réchauffe et m'éclaire, c'est encore Vous. Partout je vous trouve, ô Vous qui êtes cause de toute joie, et de toute beauté, et de toute bonté, Vous qui versez des torrents d'amour sur vos créatures. »

Elle était si absorbée en elle-même qu'elle s'étonnait quand Ursule vint la chercher.

Du quai Bourbon à La Chapelle, le trajet lui parut interminable. Elle y avait si intensivement pensé le matin que maintenant le spectacle de la rue la laissait indifférente. Une joie intérieure l'illuminait, qui lui rendait pénible tout bruit et tout mouvement.

Une fois descendues du tramway, elles pénétrèrent dans l'église de Saint-Denis, où l'abbé Guibert les attendait. Ce jour-là, il portait une soutane, et Mélanie fut si surprise de le voir dans ce costume que c'est à peine si elle osa lui tendre la main. Sous ce vêtement, il redevenait le prêtre, le catéchiste, le directeur de conscience, et elle s'étonnait d'avoir pu, quelques jours auparavant, causer librement avec lui comme elle l'aurait fait avec une amie.

Après avoir prié un moment, Michel proposa de visiter l'église. D'après la légende, elle avait été bâtie sur l'emplacement de la maison qu'habitait Sainte Geneviève, et Jeanne d'Arc y avait prié lors de son passage à Paris. Ensuite le prêtre emmena la jeune fille dans un patronage. C'était l'heure de la récréation ; les enfants, lâchés dans une

vaste cour, se tiraient, se bousculaient, se battaient en poussant des cris de sauvages. À les voir, Michel Guibert riait, Mélanie était vaguement inquiète, quant à Ursule, elle pensait qu'ils étaient tous possédés du diable et, à la dérobée, elle se signait rapidement.

En sortant, Guibert apprit à Mélanie que certains d'entre eux étaient orphelins, d'autres livrés à eux-mêmes parce que les parents travaillaient au dehors ou vivaient en mauvaise intelligence, et l'abbé profita de cette circonstance pour parler de la vie ordinaire des hommes et des femmes du peuple. Devisant ainsi d'une chose et d'une autre, ils revinrent chez Michel. Celui-ci fit entrer Ursule dans la salle à manger où une vieille femme raccommodait des chaussettes, puis il pénétra, avec Mélanie, dans son cabinet.

La pièce était petite et simplement meublée. Pas de tapis, ni de tentures, mais des rideaux blancs donnant une lumière froide. Aux murs quelques reproductions de Corot, sur la cheminée un moulage de l'enfant rieur de Donatelle, et au-dessus de la table, une reproduction du Christ de Carrière. Mélanie, qui ne le connaissait pas, remarqua avec étonnement que la formule en était janséniste.

— Ma chère enfant, commença Michel, — permettez-moi de vous appeler ainsi puisque j'ai le double de votre âge, — je ne peux vous dire combien je suis heureux de vous retrouver, un peu différente, il est vrai, mais quand-même bien semblable à la petite fille de jadis. Vous souvenez-vous de nos catéchismes ? de nos fêtes de Noël et de Pâques ? Vous souvenez-vous du jour où vous avez éclaté en sanglots pour n'avoir pas su répondre à mon interrogation ?

Mélanie se souvenait de tout cela ; ils évoquèrent donc ensemble des souvenirs puérils et charmants. La jeune fille s'aperçut que, sans en avoir l'air, l'abbé Guibert s'était intéressé à elle, l'avait suivie, plus peut-être que toutes ses autres compagnes, et elle en était infiniment touchée.

— Maintenant, dit-il, je vous retrouve grande jeune fille, au moment où votre vie devra s'orienter dans un sens ou dans l'autre, à l'instant si grave où vous devrez vous décider pour toujours. Je sais, par votre père et le chanoine, que vous avez l'intention d'entrer au Carmel. Est-ce un simple désir ou le voulez-vous vraiment ?

— Je n'ai pas à le vouloir ou non puisque, dès mon enfance, j'y fus destinée.

— Cela prêterait à la discussion, dit l'abbé avec un étrange sourire, mais, avant d'aller plus loin, dites-moi quelles sont vos occupations, ce que vous faites depuis votre lever jusqu'à votre coucher. Il est bien entendu que nous parlons en amis ; si donc ma demande vous semble indiscrette, oubliez-la.

Elle raconta alors ses longues journées sans imprévu, égales comme les perles rondes d'un rosaire, énuméra les prières qu'elle récitait, les visites qu'elle faisait aux églises.

— Ce n'est pas absolument cela que je vous demande. Je suis sûr que votre vie spirituelle est parfaitement organisée ; ce que je veux connaître, c'est votre vie extérieure, savoir si vous avez des relations, si vous lisez quelques livres.

— Oh non, répondit la jeune fille légèrement dédaigneuse, à quoi cela me servirait-il ? Dans six mois, un an au plus, j'aurai renoncé au monde.

— C'est justement là-dessus que je voudrais attirer votre attention. Le renoncement total qu'exigent les vœux monastiques, est-ce pour vous un simple désir ou un impérieux besoin ? Le voulez-vous vraiment de toutes vos forces, y aspirez-vous de tout votre être ? Comprenez-moi bien, dit-il en la regardant avec une grande bonté, c'est de toute votre existence qu'il s'agit. Or, si vous vous engagez dans une voie, quelle qu'elle soit, je voudrais que ce fut un acte de votre propre volonté, et non pas de soumission envers votre père. Chacun n'est responsable que de sa vie. M. About l'est de la sienne et vous de la vôtre. Si vous prenez un engage-

ment, il faut donc que vous le fassiez en connaissance de cause. D'après ce que m'a dit le chanoine de La Tour, vous avez toujours vécu d'une façon un peu spéciale puisque, de tout temps, vous fûtes destinée au cloître. Mais il y a une autre vie que celle-là ; il y a des jeunes filles de votre âge qui se marient et sont heureuses d'un bonheur terrestre. Y pensez-vous quelquefois ?

— Oui, dit Mélanie un peu confuse, mais il me semble préférable de me consacrer au Seigneur.

— La règle du Carmel est, avec celle des Clarisses, la plus dure qui soit au monde. À côté des ordres contemplatifs, il y a les ordres enseignants, et d'autres qui s'occupent des pauvres, des affligés, des malades. Ne vous ont-ils jamais tentés ?

— Je les connais peu.

— C'est justement pour cela que j'attire sur eux votre attention. Je ne nie pas votre vocation, mais je voudrais avoir la preuve, la certitude, qu'elle est réelle.

— Elle l'est, répliqua Mélanie avec quelque vivacité, puisque je ne désire rien d'autre.

— Ma pauvre petite, continua-t-il d'une voix qui s'attendrissait, on ne vous a montré qu'un seul chemin et l'on vous y pousse, ignorante de vous-même, de vos forces, de vos besoins.

Mélanie le regardait avec étonnement. Un silence tomba.

— Puisque votre entrée au couvent n'est pas immédiate, reprit Guibert après avoir réfléchi un moment, accepteriez-vous de vous occuper d'enfants abandonnés, de veiller sur eux, de les instruire ? ou bien encore de visiter des pauvres, de leur venir en aide moralement ou matériellement ?

— Leur parler, je n'oserais guère, mais je veux bien faire l'aumône, coudre des vêtements...

— Non, non, interrompit vivement Michel, ce n'est pas cela que je vous demande. Je veux que vous les voyiez, que vous vous mêliez à leur vie, que vous ayez sur eux une in-

fluence directe. C'est par trop commode d'envoyer un billet de cinq francs avec sa carte de visite. C'est le don de soi que l'on doit faire à ceux qui souffrent, c'est cela qui est la vraie charité.

— C'est si compliqué, si difficile...

— C'est toujours la voie la plus difficile ou qui semble telle qu'il faut suivre, dit Michel d'une voix grave. Si vous m'y autorisez, je parlerai à votre père de notre projet, quant au chanoine, il est déjà de mon avis.

— Mon père ne s'y opposera pas, que voulez-vous que je fasse ?

— J'aimerais que, le plus souvent possible, tous les jours si vous le pouvez, vous vinssiez au patronage où je vous ai conduite tout à l'heure. Pour l'instant, je ne vous demande qu'une chose, c'est de jouer avec les enfants dont vous aurez la garde. Plus tard nous prendrons une autre décision.

— Je ferai ce qu'il vous plaira, répondit Mélanie interdite.

— Aujourd'hui, il me faut vous quitter, conclut-il en brusquant un peu les choses. Une pauvre femme de mon quartier vient d'avoir son sixième enfant. Le père est parti et toutes les commères de son quartier la blâment, parce qu'elle a des dettes. Comme si on pouvait à la fois avoir des enfants et gagner sa vie. Il faut donc que d'ici à demain matin j'aie trouvé trois cents francs pour payer son loyer et la tirer d'affaire.

Mélanie demeurait stupéfaite. Tout ce que disait Michel, tout ce qu'il faisait, lui semblait miraculeux. Jamais elle n'avait rencontré une telle décision, une telle fermeté, une telle ardeur à vaincre. Elle ne retrouvait plus le mystique ami de jadis dont les moindres paroles la transportaient hors du monde. C'était bien le même homme doué des mêmes qualités, des mêmes aspirations, mais qui, au lieu de les diriger vers le ciel, les tendait toutes vers la vie terrestre.

Tandis qu'elle rentrait chez son père, elle constatait que les paroles entendues dans l'après-midi étaient à peu près

les mêmes que celles prononcées par sa grand'mère à son lit de mort. Michel Guibert, aussi bien que M<sup>me</sup> Lefort, parlait d'un bonheur immédiat, tangible, à portée de la main. Mais était-ce bien le bonheur puisqu'il fallait l'acheter de souffrances ? M<sup>me</sup> Lefort avait payé sa grande joie par de longues années de veuvage ; la femme qui venait d'avoir son sixième enfant était abandonnée par son mari, les enfants qu'elle avait vus au patronage délaissés par leurs parents qui, souvent se querellaient comme des chiens hargneux se disputant le même os.

La vision de ce monde inconnu vers lequel on la poussait lui donnait le vertige. Elle était comme ces gens qu'on jette en pleine eau avant de leur avoir appris à nager. Dans l'attente angoissée de cette découverte, elle regardait curieusement les gens qui l'entouraient, tâchait à scruter leurs visages, à découvrir le mobile secret qui les faisait agir. Les uns étaient calmes, d'autres soucieux, d'autres expansifs et bruyants.

Dans le tramway se trouvait en face d'elle une femme en cheveux, pas jolie, qui jouait avec son petit garçon. L'enfant chatouillait sa mère, puis ensuite l'embrassait. Absorbés, ils oubliaient totalement le reste du monde. Dans la rue, de jeunes hommes et de jeunes femmes marchaient côte à côte, enlacés, unis à jamais, semblait-il.

Voyant tout cela avec des yeux nouveaux, Mélanie se sentit plus que jamais hors du monde ; mais en même temps elle s'effrayait de penser qu'à l'amour succéderait l'indifférence, sinon la haine, que ces couples seraient séparés, que la mort prendrait les uns, qu'une destinée nouvelle emporterait les autres, que l'enfant qui jouait avec sa mère l'abandonnerait un jour sans remords pour suivre sa propre voie, Et songeant à la grande vague de souffrance, qui, chaque jour, s'abat sur le monde, elle jugea que le cloîtré était encore le meilleur refuge contre la douleur humaine.

## XIV

Un jour que Mélanie était aux prises avec un des plus terribles garnements du patronage, l'abbé Guibert entra vivement dans la pièce où elle se trouvait et, allant à elle :

— Je vous emmène, Mélanie, dit-il avec un heureux sourire, un de mes amis, Georges Brunot et sa sœur viennent goûter chez moi, je veux que vous fassiez leur connaissance.

Plus vive qu'une écolière libérée d'un travail ennuyeux, Mélanie bondit sur son chapeau puis, trottinant comme une souris, elle s'en fut aux côtés de Michel.

— Je ne connais pas cette jeune fille, disait-elle, sa timidité l'emportant tout à coup sur son contentement. Que lui dirai-je ? Jamais je n'oseraï, la première, lui adresser la parole.

— Elle ne vous laissera pas ce soin, dit Guibert en riant. Geneviève Brunot est la plus bavarde et la plus vivante jeune fille que je connaisse.

— Mais je suis décoiffée

— Cela lui plaira beaucoup.

Et comme Mélanie montrait un visage étonné :

— La seule chose qui importe est de ne pas parler de malades devant elle. Sa sœur aînée est morte tuberculeuse, il y a dix-huit mois ; elle-même est gravement atteinte et, malgré les précautions prises, la malheureuse le sait ; et elle adore la vie ! Elle aime à sortir, à recevoir, si elle le pouvait, elle ne manquerait ni un thé, ni une promenade. Son plus grand bonheur est d'être élégante et parfumée, et cela pour rien, pour le seul plaisir d'être belle et de savoir qu'elle l'est.

— Mais son frère ? interrogea Mélanie interdite.

— Son frère l'aime tant qu'il sacrifierait tout pour la faire sourire et lui faire oublier, ne fût-ce qu'une minute, la lugubre vérité.

Mélanie restait silencieuse.

— Le meilleur amour, le seul amour, dit gravement Guibert, est celui qui est capable de donner le bonheur, quel qu'il soit, à l'être aimé.

Quand ils arrivèrent chez Michel Guibert, Georges Brunot et sa sœur étaient déjà là. Georges était d'une taille moyenne, son visage était maigre, plutôt équarri que modelé, mais ses yeux praline étaient pleins de douceur. Quant à la jeune fille, Mélanie remarqua tout de suite qu'elle n'était pas jolie, mais avait le charme mélancolique de ceux qui se sentent perdus à jamais. Surtout elle s'étonna de lui voir porter une robe largement échancrée au col, des bas de soie bien tirés sur ses jambes fluettes, des souliers à la mode du jour, un chapeau à la fois très simple et très original. Elle fut si choquée de cette tenue, qu'elle ne remarqua pas le compatissant regard dont Geneviève gratifia sa robe de pensionnaire quand Michel les présenta l'une à l'autre.

La conversation devint tout de suite vive et animée. Geneviève Brunot riait, jacassait, taquinait Michel Guibert, se moquait des dévotes qui lui faisaient de trop longues visites. Et les deux hommes riaient aussi, heureux de la sentir heureuse.

Mélanie les regardait avec stupéfaction. Que cela était loin des austères conversations de M. About et du chanoine de la Tour. Quant à Michel, il était méconnaissable, il s'épanouissait comme s'il se fût trouvé dans sa véritable ambiance.

— Oui, entendit-elle, quand, acclimatée à ces rires et à cette gaieté, elle reprit à peu près conscience des choses, le médecin me donne la permission d'aller où je veux cet été.

— C'est vrai ? demanda Michel à son ami.

— C'est vrai, répondit celui-ci sans joie, maintenant la grande altitude serait inutile, alors...

— Alors, quels projets avez-vous ? demanda vivement Michel à la jeune fille pour écarter toute ombre d'inquiétude.

- Je veux aller à Veules-les-Roses ou...
- À Veules ? demanda Mélanie d'une voix angoissée.
- Tous se tournèrent vers elle.
- Vous connaissez Veules ? s'enquit Geneviève.
- Non, on m'en a parlé seulement, dit Mélanie dont les yeux, aussitôt, débordèrent de larmes.
- Qu'avez-vous, ma pauvre petite ? Pourquoi pleurez-vous ainsi ? demanda Michel.
- Alors, vaincue par une si douce sollicitude, Mélanie s'abandonna tout à fait, pleura doucement, à longs sanglots résignés, comme une petite fille qui découvre l'inéluctable ; et de sentir sur soi le regard compatissant de Guibert, son chagrin lui devenait une volupté.
- Est-ce de n'avoir pas accompli un voyage projeté, qui vous cause un si grand chagrin ? demanda Michel, ne sachant comment mettre fin à ce pénible incident.
- Oui, avoua Mélanie en toute candeur, je devais aller à Veules avec ma grand'mère et je m'en promettais une telle joie !
- Eh bien ! interrompit Geneviève, venez-y avec nous, l'hôtel est bien situé, de prix raisonnables et je vous montrerai à faire de jolies robes pour aller sur la plage.
- Et elle continua à énumérer les joies qu'elle se promettait des prochaines vacances. Devant l'étalage de ces plaisirs qui lui resteraient toujours inconnus, Mélanie sentit la vague de révolte se soulever en elle. Jamais elle n'avait senti la vie passer aussi près, jamais elle ne l'avait comprise à la fois si innocente et si séduisante. Rien n'était plus touchant et plus candide que Geneviève malade, condamnée à une mort prochaine et voulant être heureuse et belle pour le plaisir de l'être et de s'épanouir comme une fleur. Rien n'était plus limpide que ce désir d'aller découvrir un pays inconnu, de voir de nouveaux visages, de s'évader pendant quelques semaines du cercle limité de la vie journalière.

— Il est tard, fit remarquer à ce moment Georges Brunot. Et comme Michel Guibert s'efforçait de le retenir

— Non, répondit son ami, il nous faut vous quitter. Geneviève ne doit pas se trouver dehors une fois la nuit tombée.

Il fit appeler une voiture, emmena la jeune fille, veillant à ce que son manteau fût bien fermé, l'entourant de soins et d'attention comme s'il se fût agi d'un bibelot précieux.

Une fois seuls, Michel et Mélanie s'assirent côte à côte.

— Quelle chose charmante, dit Guibert, que l'affection de mon ami pour sa sœur, et combien touchantes sont sa sollicitude et sa tendresse.

— Oui, répondit faiblement Mélanie rêveuse.

De sa crise de désespoir, elle ne gardait plus qu'une lassitude apaisée. Pour l'instant, elle se sentait pleinement heureuse, car elle comprenait enfin que Michel veillait sur sa destinée comme Georges Brunot veillait sur la santé de sa sœur, et comme Guibert lui disait :

— Vous, voyez que la vie peut être douce à ceux qui n'exigent, ni d'eux-mêmes, ni des autres, l'impossible, vous voyez que le cloître n'est pas la seule issue.

— Je ne pense plus à l'avenir, avoua-t-elle avec des yeux lumineux, je ne veux plus que rendre éternelle la minute présente.

Michel la regarda étonné. Était-ce inconscience de jeune fille ? Était-ce un aveu ? Craignant les paroles dangereuses qui allaient peut-être éclore, il prit prétexte d'un travail urgent pour renvoyer la jeune fille au patronage.

## XV

Pendant les jours qui suivirent sa visite à l'abbé Guibert, Mélanie se trouva encore plus désemparée qu'après son retour de Romans. Le calme relatif qu'elle avait éprouvé en jugeant la vie ascétique préférable à toute autre, n'avait pas duré.

Ainsi que le lui avait conseillé Michel, chaque jour elle se rendait au patronage, et chaque jour elle rentrait déçue. La sentant timide et inexpérimentée, les enfants faisaient exprès de parler grossièrement devant elle pour la voir rougir. Quand elle était seule à les garder, le vacarme et le désordre devenaient tels que les voisins se mettaient aux fenêtres pour voir ce qui se passait. Quant à Michel il se faisait chaque jour plus rare et, le plus souvent, se contentait de lui jeter un hâtif bonjour.

Cette vie si active la désaxait. Elle ne trouvait plus le temps de réciter les interminables prières qu'elle s'imposait chaque jour et, de cela, elle se faisait reproche. Puis surtout la façon dont l'abbé Guibert avait résolu la question pendante achevait complètement de la désorienter. Après avoir vécu pendant plus de six ans d'une vie qu'elle croyait conforme à ses idées, voilà qu'il la désapprouvait et cherchait à l'attirer dans une autre voie. Elle ne parvenait plus à s'y reconnaître ; le désarroi moral qui en résulta eut forcément une répercussion sur sa santé. Son état empira rapidement. Les crises devinrent plus fréquentes, se firent plus longues et plus douloureuses, surtout les jours où elle communiait. Cela se produisait presque toujours à la nuit tombante. Elle commençait par pousser de sourds gémissements, puis sangulotait, puis éprouvait des spasmes. Ursule, la surveillant de près la conduisait alors à son lit. La malade se roulait, se tordait, ses plaintes devenaient des cris ; elle semblait lutter

contre un ennemi invisible qui cherchait à la terrasser. Par moments elle se débattait comme une démente, à d'autres elle restait inerte, les bras en croix, comme crucifiée, et murmurait des mots sans suite auxquels personne ne pouvait donner un sens.

Pendant qu'elle était en proie à ces accès, son père se tenait auprès d'elle, un crayon à la main, et notait minutieusement les moindres détails afin d'en référer au Père Ormuz. Dans le lit de sa fille il glissait force médailles et force scapulaires ; la première fois la malade parut en éprouver un soulagement, mais par la suite les crises devinrent, au contraire, plus exaspérées ; et cette coïncidence inquiéta fort M. About qui vit à cela une confirmation de sa croyance.

Un soir où Mélanie, encore plus abattue que de coutume, avait dû garder le lit, le chanoine et son neveu vinrent justement passer la soirée au quai Bourbon. Ne voyant pas la jeune fille, ils demandèrent de ses nouvelles. M. About leur parla des malaises auxquels elle était sujette et, très perplexe, sollicita leur avis.

— Mon cher Monsieur, dit le chanoine, à votre place j'en parlerais à sœur Adrienne, c'est elle qui visite les malades du quartier Saint-Séverin et son expérience fait l'admiration de tous, même des meilleurs médecins. Elle vous serait certainement d'un excellent conseil.

— J'ai entendu parler d'accidents de cette sorte par le major de l'hôpital où je fus un moment infirmier, dit Michel. Il est spécialiste pour les maladies nerveuses et m'entretenait souvent de cas semblables à celui de Mélanie. Verriez-vous un inconvénient à la lui conduire ?

— Mon cher abbé, affirma M. About d'un ton qui n'admettait pas de réplique, je ne le ferai certainement pas, car j'ai la conviction absolue que le cas de Mélanie relève du prêtre plutôt que du médecin.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Michel avec étonnement.

— J'entends, pour préciser les choses, avoir recours à des prières, à des neuvaines, voire même à l'exorcisme si cela est nécessaire.

— L'exorcisme ! s'exclama le chanoine, mais c'est une chose grave dont on n'use qu'avec prudence.

— Pourquoi, au contraire, ne pas commencer par là ? Le mal dont souffre ma fille est connu, classé ; on le croit maintenant d'origine nerveuse, mais jadis, alors que les esprits n'étaient pas aveuglés par l'orgueil scientifique qui sévit de nos jours, on le combattait par des moyens surnaturels et la guérison en était plus certaine que maintenant. Il est du reste fort naturel que le démon s'acharne sur Mélanie, je m'y attendais, il veut empêcher son entrée au cloître, c'est clair, et, pour l'instant, il a le dessus. Or j'aurais tort, ayant en mon pouvoir un remède aussi efficace que l'exorcisme, de ne pas m'en servir.

— Mais attendez, s'écria Michel avec un peu d'impatience, c'est un moyen extrême qu'on ne doit employer qu'en dernier ressort, et même, puisque nous parlons de Mélanie, laissez-moi vous dire avec toute la sincérité dont je suis capable, ce que je pense d'elle.

— Je vous en prie.

— Comme vous le savez et comme nous en étions convenus, elle est venue me voir jeudi. Je l'ai interrogée, j'ai sollicité ses confidences et, pardonnez-moi ma franchise, mais je crois que vous vous trompez sur elle.

— Comment, je me trompe ? demanda M. About avec inquiétude.

— Oui, j'ai presque la certitude que vous vous leurrez sur sa vocation.

— Je t'en prie, intervint le chanoine, n'émets pas ainsi une opinion qui ne repose sur aucune certitude.

— Je reconnais qu'elle ne m'a rien dit de positif, acquiesça Michel, mais je sens parfaitement qu'elle consent bien plus à ce que vous attendez d'elle qu'elle ne le veut réelle-

ment. Elle l'accepte, voilà tout. Si demain vous lui disiez d'y renoncer, j'ai la certitude qu'elle vous obéirait sans faire d'objection, et si vous l'empêchez d'entrer au Carmel, soyez sûr qu'elle n'irait pas à l'encontre de votre désir ainsi que le font celles que pousse une véritable vocation.

Quoiqu'il s'efforçât de la surmonter, Michel était, en prononçant ces mots, secoué par une émotion profonde, et le chanoine s'étonnait de le voir s'exprimer avec une telle véhémence. Jamais il ne l'avait vu si âpre, ni si combatif. Il aurait voulu l'apaiser, lui faire sentir qu'il dépassait la mesure, mais la conversation avait pris tout à coup une telle violence qu'il ne trouvait pas le moyen de la faire dévier, et M. About, désarçonné par la soudaineté de l'attaque, demeurait interdit.

— Mais enfin, où voulez-vous en venir, finit-il par demander.

— Je voudrais qu'elle vive, au sens réel du mot, qu'elle se rencontre avec des jeunes gens susceptibles de l'épouser. Si un jour, ayant le choix entre un mari et le cloître, elle se décide pour ce dernier, je n'aurai plus de doutes sur son avenir.

— C'est impossible, tout ce qu'il y a de plus impossible répétait M. About ne trouvant pas d'autres arguments et surtout n'osant pas contredire ouvertement Michel Guibert qui était prêtre, protégé par l'archevêque de Marseille, et de plus recommandé par le Père Ormuz.

— Mais non, ce n'est pas impossible, répliqua Michel avec plus de chaleur que s'il se fût agi de défendre sa propre destinée. Voulez-vous donc l'emprisonner malgré elle ? Qui sait si un changement de vie ne la guérirait pas ? Qui sait si elle n'est pas faite pour le mariage et la maternité ?

— Non, le vœu est là, répliqua M. About d'une voix tranchante et, coûte que coûte, il faut qu'il s'accomplisse.

— Je vous en prie, parvint à articuler le chanoine que cette scène mettait à la torture, les paroles de Michel dépassent certainement sa pensée.

— Oui, c'est vrai, concéda celui-ci se rendant compte tout à coup qu'un mot malheureux pouvait lui faire perdre la confiance du père de Mélanie. J'ai été un peu loin. Depuis mon retour, trop souvent, je ne suis plus maître de moi. Ne jugeons pas trop hâtivement les choses et laissez-moi vous soumettre un plan de conduite qui concilierait tout, serait très salutaire à votre fille et qu'approuve entièrement le chanoine.

— Oui, en effet, dit celui-ci qui se rassurait. Michel a eu là une excellente idée et ce qu'il va vous proposer conviendrait beaucoup mieux à Mélanie que les patronages d'enfants.

— J'ai appris par M. le curé de Saint-Louis en l'Île qu'il y avait, tout près d'ici, plusieurs familles pauvres et dignes d'intérêt. J'ai pensé qu'il serait bon qu'elle les visitât. Elle qui a toujours eu le nécessaire, sinon le superflu, elle se rendrait compte de ce qu'est la véritable pauvreté et cela lui serait des plus salutaires puisqu'avec l'obéissance et la chasteté elle est l'objet d'un des trois vœux qu'exigent tous les ordres. De plus elle mènerait cette vie active que recommandaient si fort Saint François de Sales, Saint Vincent de Paul et tant d'autres manieurs d'âmes.

— Oui, répondit enfin M. About un peu plus calme, ce serait à voir, mais encore faudrait-il prendre de sérieux renseignements sur la famille en question afin de ne pas introduire ma fille dans un milieu, qui pourrait se trouver répréhensible.

— Je partage absolument votre avis et je pense surtout à une jeune fille que l'on m'a spécialement recommandée. Elle est orpheline et subvient, par son travail, aux besoins de ses six frères et sœurs.

Michel, s'étendant sur ce sujet, donna toutes les précisions, toutes les garanties que pouvait exiger M. About, si

bien qu'il finit par consentir à ce qu'on attendait de lui. Toutefois il demeurait perplexe et, après le départ de ses hôtes, le remords le prit. Il ne pouvait tenir pour suspectes les intentions de Michel puisque le Père Ormuz, appuyant les dires du chanoine, avait sur lui les meilleurs renseignements, mais cette orientation nouvelle ne laissait pas de l'inquiéter.

Ayant fait quelques pas dans son salon afin de redevenir plus maître de soi et ensuite une prière au Saint-Esprit pour implorer ses lumières, il écrivit au Père Ormuz, l'avertissant que l'état de Mélanie empirait de jour en jour. Il lui donna tous les détails qu'il avait notés au cours des crises et le pria de vouloir bien, à son prochain voyage à Paris, aider, par ses prières, à la guérison de sa fille.

## XVI

Dans le courant de la semaine, M. About reçut une lettre du Père Ormuz annonçant son arrivée prochaine. Bien avant l'heure dite, il se rendit donc à la gare de Lyon et, dès qu'il aperçut le prêtre, se précipita à sa rencontre. Après lui avoir donné l'accolade, il le débarrassa de son léger bagage, le conduisit, dans une voiture retenue à l'avance jusqu'au couvent où le prêtre avait accoutumé de descendre.

Pendant le long trajet qu'ils firent ensemble, M. About communiqua au Père les notes relatives à la santé de Mélanie. Celui-ci les lut, les relut, demanda des explications, enfin d'un commun accord les deux hommes décidèrent d'y remédier, à leur manière, dans le plus bref délai.

Le soir même, M. About prévint sa fille.

— Tu vas recevoir une grande grâce, Mélanie, lui dit-il avec recueillement. Le Père Ormuz consent à s'occuper de toi, à te délivrer des maux qui t'affligen, et cela par le seul remède vraiment efficace, c'est-à-dire l'exorcisme.

Mélanie eut un sursaut.

— Tu n'as pas à t'effrayer, c'est une chose redevenue fréquente, surtout en ces dernières années, et moins terrible que le mal qu'elle guérit. Veux-tu donc continuer à souffrir et voir ainsi retarder, de semaine en semaine, l'heureux moment où tu prononceras tes vœux ?

— Je suis lasse de souffrir, mais...

— Alors demande à Dieu et à ta patronne de t'accorder le courage nécessaire et prépare-toi de ton mieux, se hâta de dire M. About pour couper court à toute explication superflue. La cérémonie aura lieu vendredi matin.

Mélanie n'ayant rien objecté, son père se préparait à sortir de la chambre quand il revint vers elle et lui dit avec un peu d'embarras :

— N'en parle à personne, pas même au chanoine, ni surtout à l'abbé Guibert, ce sera mieux.

Une fois seule, elle éclata en sanglots. L'épreuve annoncée la terrifiait à tel point qu'elle songeait à s'enfuir, qu'elle voulait mourir sur le champ. Justement c'était l'heure où le jour décline, où l'ombre, commençant déjà à envahir les angles de la pièce et à ramper sous les meubles, faisait renaître ses terreurs d'enfant. Des objets cent fois vus, elle n'en reconnaissait plus aucun tant ils lui semblaient prendre un aspect nouveau et, pour la première fois, le grand Christ qui étendait, au fond de l'alcôve, ses longs bras décharnés, lui causa une insurmontable horreur.

Les quelques jours d'attente furent interminables. Les moindres légèretés, les moindres distractions, lui paraissaient des fautes graves qui ne pourraient s'expier que par les pires souffrances, et la pensée que le maudit habitait en elle, qu'elle était devenue sa proie, la comblait d'épouvante.

Elle pensait à Michel comme au seul qui aurait pu adoucir sa peine, et elle demeurait toute tendue dans l'attente du revoir, mais arrivé le jour où elle devait aller à La Chapelle pour s'entretenir seule à seul avec lui, son père ne lui permit pas de s'y rendre et écrivit à l'abbé Guibert une lettre d'excuses. Trop pliée à l'obéissance pour enfreindre un ordre donné, elle pleura tout le jour et tomba dans un morne désespoir qui la bourrelait de remords mais dont, cependant, elle ne pouvait se distraire.

Le vendredi, dès six heures, Ursule vint la réveiller. Il ne faisait pas encore jour. Transie de froid, elle s'habilla à tâtons.

— Si je lui faisais prendre une tasse de tisane bien chaude, suggéra Ursule.

— Non, non, répliqua vivement M. About, il faut qu'elle soit à jeun. Allez seulement chercher une voiture, une voiture avec un cheval.

M. About ne prenait jamais de voiture que quand il partait en voyage, Mélanie s'imagina qu'elle était très malade, perdue peut-être, et des larmes troublerent ses yeux de petite fille peureuse.

— Descendons toujours, dit son père, comme cela Ursule n'aura pas besoin de remonter.

Ils se tinrent donc, pendant quelques minutes, sous la porte cochère, à l'abri, derrière le vantail fermé, du vent aigre qui soufflait. Une des jeunes femmes de l'étage supérieur, en robe très décolletée que dissimulait mal un ample manteau de fourrure, sortait, suivie d'un jeune homme en costume de soirée.

— Je ne croyais pas qu'il faisait si grand jour, dit la jeune femme en arrivant devant la porte.

— Le temps a passé vite, répondit son compagnon avec un heureux sourire.

Mélanie qui, depuis le matin, cherchait vainement à se recueillir, s'évada complètement. Elle eut même un sursaut de révolte et, pendant une seconde, envia la beauté, la toilette, l'élégance de ceux qui venaient de sortir, tandis que son père grommelait à leur endroit des paroles injurieuses. Enfin un fiacre désuet, portant Ursule, arriva, qui les conduisit tous trois rue de la Glacière où les attendait le Père Ormuz.

Ils traversèrent des quartiers qui leur étaient inconnus. Inerte au fond de la voiture, Mélanie ne songeait à rien d'autre qu'à la longueur du trajet, pendant qu'à haute voix M. About et Ursule égrenaient un rosaire. La voiture s'arrêta devant une maison d'aspect très simple dont la porte était surmontée d'une petite croix. M. About, soutenant sa fille, l'emmena dans un long corridor, à peine éclairé, sur lequel donnaient de nombreuses portes. À l'une d'elles, il frappa. Un long moment après elle s'ouvrit et le Père Ormuz apparut.

Il fit entrer les visiteurs dans une cellule blanchie à la chaux, meublée seulement d'un étroit lit de fer et de deux chaises de paille. Le Père regarda Ursule avec défiance, puis dit tout bas à M. About :

— Est-ce la personne qui doit assister Mélanie en cas de besoin ?

— C'est elle-même.

Alors, s'adressant à elle et à M. About en inclinant la tête :

— Je vous demande le secours de vos prières, dit-il humblement. Mélanie sentait ses nerfs se révolter.

— Veuillez me suivre, lui dit le Père sans la regarder et prenant avec soi une serviette de toile cirée dont il vérifia le contenu.

Ils longèrent à nouveau le couloir, montèrent un escalier, en descendirent un autre, puis enfin arrivèrent à un oratoire où, déjà, un prêtre se trouvait. M. About et Ursule s'agenouillèrent aussitôt tandis que Mélanie, accablée de fatigue et d'angoisse, se laissait tomber sur une chaise.

Un intense besoin de revoir Michel l'envahissait toute et l'obligation de lui dissimuler l'étrange cérémonie à laquelle on la faisait participer et qu'elle considérait comme un fait important dans sa vie lui était une torture, tant elle craignait de voir flotter un semblant de reproche dans la douceur de ses yeux.

Le Père Ormuz revêtit des ornements violets, son assistant le surplis, et tous deux se placèrent devant la malade.

— Si cela vous est possible, lui dit le Père, unissez-vous à nous et implorez le Seigneur pour votre délivrance.

Puis il lui mit en main un crucifix et lui entoura le cou avec un des pans de son étole. Les deux prêtres, se répondant, commencèrent d'une voix sourde des invocations ; ensuite le Père, seul, récita quelques prières, puis, comme fortifié par ses oraisons, s'adressa au malin.

— Qui que tu sois, dit-il d'une voix assurée, je t'ordonne, esprit immonde, ainsi qu'à tes compagnons qui obsèdent cette servante de Dieu, au nom de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de me dire ton nom et de m'indiquer, par un signe quelconque, le jour et l'heure où tu sortiras de ce corps. Je t'ordonne de m'obéir, à moi, ministre indigne de Dieu, et je te défends d'offenser cette créature de Dieu ni aucun des assistants.

Dès les premiers mots, Mélanie fut prise d'un rire nerveux qu'elle étouffa de son mieux, puis ensuite, ayant la sensation que l'air se raréfiait, elle commença à se sentir oppressée. Le Père fit sur elle plusieurs signes de Croix, posa la main droite sur sa tête et, au nom de Celui qui commande à la mer, aux vents et aux tempêtes, il récita d'une voix forte, scandant les mots et rythmant les phrases, le premier exorcisme.

Il rappela à l'Impur quelques-uns de ses crimes, le nomma esprit immonde, messager de la mort, source de tous les vices, cause des désordres et des douleurs.

Puis brusquement il lui posa des questions directes :

— Pourquoi restes-tu ? Pourquoi résistes-tu ?

Et lui prouvant que le combat était inégal entre lui, l'Impur, et Celui qui régit le monde, il lui conseilla, d'une voix calme, mais ferme, de céder.

Mélanie, comprenant à quelle puissance elle était asservie, fut secouée de frissons.

Comme s'il eût voulu sanctifier toutes les parties de son corps, le Père Ormuz multiplia sur elle les signes de croix. Ayant conscience de sa faiblesse, craignant que l'issue de la lutte ne fut pour lui fatale, il appela à son aide les puissances du bien. Il évoqua la Vierge et l'Esprit Saint, les martyrs et les instruments de leurs supplices, les Apôtres et les Prophètes et quand il crut sentir l'invisible présence de ceux qu'il avait implorés, au nom de Celui qui commande aux vents et aux tempêtes, qui fait trembler les enfers, à qui sont

soumises les Puissances et les Dominations, il lança le second exorcisme.

Ses yeux devenaient provocants comme s'il eut tenu l'ennemi sous la puissance de son regard. Il se dressait de toute sa hauteur et, plus sûr de soi, mesure qu'il allait, il fit tomber sur le Malin la grêle drue des injures :

— Cède, impie, dit-il avec violence, cède la place au Christ que tu ne peux atteindre et qui t'a précipité dans les ténèbres extérieures, où la mort seconde vous attendait, toi et tes compagnons.

Et il le fouailla de coups cinglants comme il l'aurait fait à un animal immonde qu'il aurait voulu chasser de sa présence :

— Pourquoi résistes-tu ? Pourquoi refuses-tu d'obéir ? toi qui as osé crucifier ton maître.

Non seulement il multiplia les signes de croix sur la malade, mais encore les répandit autour de soi comme s'il eut voulu imprégner l'air du signe du salut.

De plus en plus troublée, Mélanie sentait la force terrible se lever en elle. Pendant quelques minutes elle résista, puis bondit comme un ressort qui se détend et retomba à terre, poussant des cris farouches, se tordant en d'atroces convulsions. Alors le Père Ormuz, les yeux étincelants, la lèvre contractée par la volonté de vaincre, les cheveux frissons-nants, d'une voix terrible qui couvrait à peine les clamours de Mélanie, projeta sur l'ennemi le troisième exorcisme.

— Je t'adjure, vociféra-t-il de plus en plus pressant, de cesser d'obséder cette créature faite à l'image de Dieu tout-puissant. Sors, s'exclama-t-il avec un geste violent. Sors ! instigateur des actions mauvaises, auteur de l'inceste, inventeur de l'obscène.

Les assistants étaient hors d'haleine. Ursule, n'osant toucher Mélanie, suffoquait à force de pleurer et des larmes rares perlaient aux yeux de M. About.

— Sors du corps de cette femme, répéta encore le Père avec acharnement, car si tu as pu tromper un homme, tu ne pourras te moquer de Dieu et il te fera sortir, Celui qui a préparé pour toi et les tiens la géhenne éternelle, qui viendra juger les vivants et les morts.

Les yeux du Père lançaient des éclairs, son front se plissait sous l'effort, et les mots jaillissaient de sa bouche comme les flammes du buisson ardent.

À cette rude apostrophe, Mélanie, toujours gisant à terre, révulsée, éclata en sanglots, puis, après plusieurs spasmes violents, demeura inerte ; et tandis qu'Ursule, sur un geste impératif du Père, essayait de remettre en ordre ses vêtements, le prêtre et M. About échangèrent un regard triomphant.

Mélanie se calma peu à peu, mais elle n'avait plus guère conscience de ce qui se passait autour d'elle. Elle ne reprit complètement ses esprits que quand le Père, se penchant sur elle comme un épervier sur sa proie, lui chuchota qu'elle était guérie, mais que pour éviter toute récidive du Malin elle devait placer dans sa chambre des images de Saint Georges et de Saint Marc et avoir toujours de l'eau bénite à portée de sa main. Puis, ayant pris congé, il rentra dans sa cellule.

## XVII

La veille du jour où Mélanie fut exorcisée, l'abbé Guibert reçut une carte de M. About l'avertissant que sa fille, souffrante, ne pouvait lui rendre visite.

Ce mot, si bref, lui donna du souci. La jeune fille n'était-elle pas dangereusement malade ? Ne devrait-il pas se rendre auprès d'elle ? Mais à quel titre ? Le laisserait-on entrer seulement ? Il relut la lettre de M. About, et cela plusieurs fois, mais sans rien découvrir tellement les termes en étaient volontairement imprécis. Brusquement l'idée lui vint que Mélanie n'éprouvait rien d'inquiétant, mais qu'on voulait l'éloigner de lui : et il fut très malheureux.

Comme, plus que toute autre chose, il craignait l'inactivité, il songea d'abord à combler les heures que laissait vides ce contretemps. Pour l'avoir souvent éprouvé, il savait que c'était à ces moments creux où ses révoltes et ses doutes devenaient plus intolérables. Pendant qu'il errait dans sa demeure, à la recherche de n'importe quelle besogne, il ne put s'empêcher de faire le bilan des trois derniers mois, et il reconnut qu'il se trouvait exactement dans le même état d'esprit que le soir où, suivant les conseils de son ami Lerebourg, il avait repassé le seuil de sa porte.

Malgré qu'il ait retrouvé son appartement tel qu'au moment de sa mobilisation, il lui semblait vivre chez un étranger tant le cadre, jadis si cher, le laissait indifférent. Ses habits ecclésiastiques étaient toujours pendus dans l'armoire, mais, ayant répugnance à les revêtir, il avait gardé son uniforme pendant plusieurs jours encore, prétextant que le tailleur lui avait manqué de parole et, la première fois où il s'était senti en soutane, il avait eu l'impression d'être retranché du nombre des vivants.

Chaque matin il avait recommencé à dire sa messe, et chaque matin, en revêtant les ornements sacerdotaux, il éprouvait la honte qu'éprouvent les scrupuleux quand ils agissent contre leur conscience. Deux sentiments contraires l'assaillaient ; la crainte de commettre un sacrilège, de toucher avec des mains profanes à une chose qu'il vénérait encore et le serment fait à son ami de remplir exactement, quoi qu'il arrivât, les obligations de son ministère.

Un jour il se révolta contre ce conseil qui le contraignait à un perpétuel mensonge ; il se rendit compte que, n'étant plus uni de cœur au catholicisme, il n'avait plus le droit de participer à ses cérémonies. Les sacrements, jadis riches de symboles, lui semblaient des gestes sans but, restes insignifiants d'une antique superstition, les prières des mots qu'il ne savait plus vivifier, les dogmes d'enfantins mirages.

Pendant une longue nuit de veille, il dut s'avouer qu'il n'était plus prêtre, ni même chrétien. Pour lui, le Christ n'était plus le *Fils de Dieu*, mais bien le *Fils de l'homme*, ainsi qu'il est souvent nommé dans l'Évangile. Ne croyant plus à sa divinité, comment pouvait-il encore prononcer les paroles qui transsubstantiaient le pain en son corps. Au matin, il écrivit donc à l'église pour prévenir que, souffrant, il se trouvait dans l'impossibilité de dire sa messe. Jusqu'à midi il s'était senti délivré de toute inquiétude, mais à mesure que les heures s'écoulaient, il songeait que le lendemain il ne pourrait invoquer le même prétexte et, résolu à ne plus tergiverser avec soi-même il alla trouver le curé de sa paroisse, lui avoua son angoisse, la certitude de son indignité. Celui-ci ne comprit pas tout de suite. S'étant fait redire deux et trois fois les mêmes choses, sachant par la surveillance spéciale du diocèse l'intégrité de la vie de Michel, il jugea qu'il était la proie d'une crise aiguë de scrupules et lui conseilla d'aller faire une retraite de plusieurs semaines dans un couvent quelconque. Michel se révolta, considérant comme impossible de quitter les œuvres créées par lui et

devenues sa seule raison d'être. Alors, avec des mots prudents, le curé lui fit comprendre que ces œuvres, justement, le rendaient suspect, car en haut lieu, on n'aimait pas beaucoup ces rapprochements avec le peuple, que, si ce n'avait été la protection toute spéciale de son grand-oncle l'archevêque, on l'aurait déjà changé de paroisse et soumis au régime commun.

Michel se cabra, tenta de prouver qu'il agissait selon l'esprit de la primitive Église et que sa conduite ne pouvait donner lieu à aucun blâme. Le curé cita l'exemple de Marthe et Marie, expliqua ce qu'était, pour lui du moins, la meilleure part. Sentant qu'il ne pouvait répondre, sinon pour dire des paroles irréparables, Guibert s'inclina et reprit sa vie coutumière ; mais quelque chose de l'entretien avait dû transpirer, car ses rapports avec les autres prêtres devinrent de plus en plus tendus. Jusqu'alors, ils avaient considéré Michel comme un peu inquiétant et, de ce fait, frayaient peu avec lui ; à partir de ce moment, ils se tinrent tout à fait à l'écart, se bornant à échanger, lorsqu'ils le rencontraient, un rapide salut.

Cet état de choses durait déjà depuis trois semaines et, moralement, Michel Guibert se trouvait dans l'obligation d'y mettre fin d'une façon ou d'une autre. De jour en jour il reculait, rusant avec soi-même, inventant des prétextes pour ne pas trouver une minute de tranquillité et de réflexion ; et voilà qu'aujourd'hui le petit mot de M. About lui donnait trois longues heures de répit.

Il se sentit si accablé qu'il pleura.

À ce moment le timbre de la porte le fit sursauter. Immédiatement se dressa devant lui l'image de Mélanie. Il courut ouvrir et se trouva face à face avec Lerebourg.

Au premier regard qu'ils échangèrent, Michel comprit tout de suite que celui-ci venait en juge et qu'il était inutile de nier ou de chercher à le tromper.

— Est-ce pour moi seul que tu es venu de si loin, lui demanda-t-il après l'avoir introduit.

— Oui, pour toi seul, et cela en vaut la peine, puisque c'est ton âme qui est en jeu.

Michel ne répondit pas. Lerebourg le regarda, attendit, puis comprenant que son ami ne parlerait pas le premier :

— Lors de ton retour, tu m'écrivais chaque semaine, commença-t-il avec un semblant de reproche, en voilà plus de trois que je ne reçois rien. Ton silence a été plus explicite que n'auraient pu l'être des paroles. Au premier moment de liberté j'ai accouru et, en te voyant, j'ai compris. Que puis-je pour te sauver ?

— Rien, répondit Michel d'une voix atone.

— Si vraiment tu veux réagir, il en est temps encore, dit Lerebourg avec douceur. Le doute disparaîtra de soi-même si tu consens à ne pas faire dépendre ta foi d'objections de détails. Comme le dit si justement Saint François de Sales, ces tentations ne sont que des afflictions comme les autres. Il faut avoir patience et aller droit son chemin. Que l'ennemi clabaude tant qu'il voudra à la porte, il ne faut pas y répondre.

— Ta foi est si ferme que tu ne peux me comprendre.

— T'aimant comme je t'aime, je peux encore te comprendre.

Les deux hommes s'embrassèrent avec une profonde émotion.

— Tous les croyants connaissent ces crises de froideurs auxquelles tu es sujet, reprit Lerebourg d'une voix persuasive. Relis la *Vie des Saints* ou l'*Imitation*, tu y verras que la vie de l'homme est un perpétuel combat et que tu ne dois pas t'y dérober. Tu es à l'heure difficile où tu dois concentrer ton énergie en vue des plus rudes assauts.

— Je ne peux plus, je ne peux plus, je suis à bout avoua Guibert.

— Dis-tu encore ta messe ?

- Il le faut bien !
- Alors chaque matin tu acceptes de commettre un sacrilège ? demanda Lerebourg d'une voix haletante.
- Que puis-je faire d'autre ! s'écria Guibert en sanglotant, on m'y constraint, on m'y pousse, si je ne le fais pas on me rejette de tout, même de mes œuvres, même des choses que j'ai entièrement créées, auxquelles je me suis donné corps et âme.
- Les œuvres que tu as créées et dont tu t'enorgueillis, ce sont des crèches, des dispensaires, des patronages. Toutes visent le corps et non les âmes ; elles, ont un but matériel et non divin, par conséquent n'importe qui peut te remplacer. Quitte donc tout cela, résolument, de ton propre gré, retire-toi dans un couvent. Les premiers jours seront rudes, mais peu à peu la régularité de la règle agira sur toi et tu retrouveras la paix de l'âme.
- C'est impossible, c'est au-dessus de mes forces.
- Alors que comptes-tu faire ?
- Pendant un long moment Guibert garda le silence, puis enfin murmura
- M'évader.
- Lerebourg bondit.
- Tu n'y penses pas, tu parles sans savoir...
- Guibert fit un geste évasif.
- La fausseté de ma situation est intolérable, reprit-il enfin d'une voix lasse. À quoi bon la prolonger ? Entre mes confrères et moi un abîme s'est creusé ; la voix qui s'élève sur une rive ne peut être entendue de l'autre. Ils ont bien senti que pendant les offices ma pensée était ailleurs, que je ne m'unissais plus à leurs prières, que les gestes rituels n'étaient plus que d'habitude. Je ne t'ai pas écrit tout cela, c'est vrai. À quoi bon ? Personne ne peut plus rien pour moi, les convaincus parce qu'ils ne sauraient me comprendre, les tièdes parce que, n'ayant jamais connu ces luttes, ils ne peuvent y porter remède.

— Michel, répondit doucement Lerebourg qui, devant une telle détresse, avait les yeux pleins de larmes, je t'aime plus que j'aimais mes frères, j'ai toujours pensé à toi avec une affection sans égale ; au nom de cette tendresse, au nom de ce que tu as de plus cher, agenouille-toi, confesse-toi en toute humilité. Le sacrement de pénitence agira sur toi comme un baume et te guérira. Ce soir même je t'emmènerai, je prendrai soin de ton âme convalescente et tu redeviendras le Michel d'autrefois, celui...

— Non, je ne peux tout quitter ainsi

— Les obstacles matériels n'existent pas, ou plutôt je me charge de les aplanir. Crois-tu donc que je suis venu vers toi non armé pour la lutte que je voulais entreprendre ?

— Non, tu ne peux savoir, j'ai soif de la vie, j'ai soif de mener la même existence que les autres hommes, je ne peux plus supporter l'inconcevable mutilation qu'on exige de moi...

— Il fallait donc le dire tout de suite qu'il y avait une femme en jeu, s'écria Lerebourg avec une extrême violence.

— Non, il n'y a pas de femme, nia Guibert avec force.

— Et le souvenir de Lisbeth, qu'en fais-tu ?

Michel le regarda interdit.

— Oui, Lisbeth qui pleure depuis ton départ, non comme une jeune fille pleure un rêve évanoui, mais comme une femme ayant perdu celui qui l'a rendue telle.

Cette révélation troubla profondément Michel.

— Oserais-tu me jurer que tu n'as pas été son amant ? dit Lerebourg en dardant ses yeux inquiets sur Guibert.

— Je te le jure, articula lentement celui-ci en soutenant sans ciller le regard de son ami.

— Alors je ne comprends plus, avoua Lerebourg après quelques minutes de silence. Je t'estime assez pour te juger incapable de succomber à une tentation charnelle. Les sens, cela se mate avec un peu de volonté.

— Ce n'est pas de cela non plus dont j'ai besoin, mais de vie, de tendresse, d'affection...

— Peux-tu m'assurer, demanda Lerebourg d'une voix calme, mettant les mains sur les épaules de son ami et le regardant jusqu'au fond de l'âme, peux-tu m'assurer que la fille de M. About est étrangère à tout cela ?

Michel eut un sursaut de révolte.

— Comment sais-tu ?

— Je te l'ai déjà dit, répondit Lerebourg plus calmement encore, quoique je fusse loin de toi, ma sollicitude veillait et je suis venu armé de toutes pièces pour la lutte que je voulais entreprendre.

— Mélanie est complètement étrangère à tout cela. Le soir où, après une longue absence, je l'ai revue, j'ai été séduit, il est vrai, par sa grâce gracile et ignorante, mais je ne l'aime pas au sens réel du mot. À son endroit j'éprouve seulement une immense compassion, car je me retrouve en elle. On l'oriente vers le cloître comme je l'ai été vers le séminaire et j'ai la certitude qu'elle n'est pas faite pour cette vie-là. Je me considère donc comme tenu de l'éclairer, de l'avertir de ce qui l'attend et j'hésite à tout briser. Je sais si bien que, tendre et affectueuse comme elle l'est, elle souffrira plus tard ce que j'endure en ce moment. Seule en face de son père, elle sera incapable de lutter, par conséquent perdue à jamais.

— Perdue ! Tu dis perdue alors que c'est le meilleur moyen de salut, remarqua Lerebourg avec une immense douleur.

— Tu vois donc, continua Michel sans vouloir répondre, que, contrairement à ce qu'on t'avait dit, c'est plutôt elle qui me retient.

— Ce n'en est que plus grave, c'est la tentation de la tendresse, la plus insidieuse, la plus prenante, la plus terrible qui soit.

— Si je pense à elle c'est sans remords ; elle n'est pas responsable de ma décision puisque je ne l'ai rencontrée qu'après avoir découvert la voie nouvelle.

Les deux hommes restaient en face l'un de l'autre, silencieux, craintifs des mots qui allaient être dits.

— Une dernière fois, Michel, laisse-moi t'emmener, laisse-moi te sauver, implora Lerebourg.

— Ne me torture pas inutilement, répondit Michel avec un morne désespoir.

— Rien n'est impossible, reprit Lerebourg d'une voix ardente, tout le monde t'aidera à te sauver, car tout le monde, sauf ton bon vieil oncle de chanoine qui est dénué de toute clairvoyance, est résolu à te venir en aide. Tu peux te réfugier chez moi, tu peux te retirer dans un monastère, tu peux aller à Rome, aux Lieux Saints, dans n'importe quelle mission d'Afrique ou d'Asie, chez n'importe lequel des nôtres, partout tu trouveras un asile où s'apaisera ta douleur.

— Non, répondit Michel de plus en plus accablé, non, c'est impossible.

Lerebourg le regarda, attendit pendant de longues minutes, puis comprenant enfin que Michel ne dirait plus rien, il prit le manteau qu'il avait quitté, et comme Guibert s'avançait pour lui venir en aide :

— Non, je vous en prie, fit-il en s'écartant comme s'il eût craint le contact de son ancien ami.

La cessation du tutoiement qui était devenu entre eux une longue habitude, fit comprendre à Michel que Lerebourg le privait de son estime et de son affection. De grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Ouvrant lui-même la porte, Lerebourg se tourna vers Michel et, d'une voix grave et infiniment triste

— Chaque nuit, jusqu'à ma mort, sans manquer une seule fois, j'interromprai mon sommeil et, pendant deux heures, agenouillé à même la terre, je prierai pour le salut de votre âme.

Et il s'en fut.

Michel s'écroula sur une chaise et pleura comme un enfant sur leur tendresse morte. Le dernier lien était rompu ; le départ devenait une nécessité, il ne restait plus qu'à en ordonner les détails.

Longtemps après que la nuit fut tombée, il se leva pour écrire à un Anglais rencontré jadis sur le front, possédant des comptoirs en Australie, et lui demander s'il n'aurait pas une place disponible pour un jeune français désireux de s'expatrier.

En rédigeant cette lettre, l'image de Mélanie flottait en son esprit comme une bienfaisante lumière, comme la cristallisation de ses inconscients désirs.

## XVIII

Pendant les quelques jours qui suivirent l'exorcisme, Mélanie resta très abattue ; mais on l'avait tellement convaincue de sa prochaine guérison que bientôt, en effet, celle-ci se produisit. Elle bénéficia alors d'un calme et d'un apaisement qu'elle n'avait jamais connus. Comme si elle avait enfin trouvé son équilibre, tout en elle devint quiétude et paix. Elle n'éprouvait plus, il est vrai, ces ravissements presque extatiques auxquels jadis elle était sujette, mais, par contre, elle n'était plus submergée par ces vagues de tristesse qui, naguère, déferlaient sur elle, et, à certaines heures, elle ressentait un tel allégement qu'il lui semblait flotter entre ciel et terre.

— Si notre bonne dame voyait cela, murmurait Ursule à chaque instant, c'est elle qui serait heureuse !

M. About, triomphant de constater la guérison de sa fille, entrevoyait sa très prochaine entrée au Carmel et lui parlait sur un ton amical et de bonne entente dont il n'avait jamais usé jusque-là. Cette atmosphère de sérénité influait tellement sur Mélanie qu'elle ne songeait même pas à une rechute possible, son esprit, du reste, était complètement absorbé par le programme que lui avait tracé l'abbé Guibert. Elle ne pensait plus qu'à se dévouer aux pauvres, à secourir les faibles et les souffrants, à agir, à se dévouer au bonheur de tous ainsi que le faisait Michel.

— Tiens, remarqua-t-elle un peu troublée, je l'appelle Michel. À force d'entendre le chanoine le nommer ainsi, j'ai pris cette habitude.

La pensée qu'elle le verrait chaque semaine, lui raconterait fidèlement ses moindres démarches, lui confierait ses pensées, qu'elle s'abandonnerait complètement à sa direction, qu'elle calquerait pour ainsi dire sa vie sur la sienne, la

rendait pleinement heureuse. La vision si précise de sa vie présente lui voilait l'avenir. Elle ne l'entrevoit que d'une façon vague, comme les choses que l'on voit en rêve. Son entrée au couvent lui semblait reculée dans un temps très lointain, qui ne s'accomplirait peut-être jamais ou bien, si cela se produisait, ce serait avec le consentement de Michel, — car elle ne concevait pas que leurs deux vies pussent désormais se séparer, — et, mêlant le rêve à la réalité, elle se flattait même que si elle entrait au Carmel la providence en ferait l'abbé Guibert aumônier.

Quelques jours s'étant écoulés pendant lesquels Mélanie jouissait pleinement de sa santé revenue, M. About commença à devenir inquiet. Il n'osait interroger directement sa fille, qui ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre les fréquentes allusions à un prochain changement de vie. La voyant reprendre ses occupations coutumières selon les indications de Michel Guibert, — et il sentait bien que l'influence de celui-ci devenait prédominante, — voulant éclairer tout ceci, il résolut de s'assurer l'appui du chanoine.

— Je viens vous annoncer qu'il y a une très grande amélioration dans l'état de ma fille, dit-il aussitôt entré.

— C'est vrai ! s'exclama le vieux prêtre avec joie, rien ne pouvait m'être plus agréable. Comment êtes-vous parvenu à la guérir ?

— Mais voilà, par une certaine tisane que l'on avait recommandée à Ursule, répondit évasivement M. About, et, continua-t-il en se hâtant, puisqu'elle est guérie, rien ne s'oppose plus à son entrée au couvent.

— Est-ce elle qui le veut ?

— Nous n'en avons pas encore parlé ensemble, mais puisque c'est une affaire décidée...

— Décidée, répondit le chanoine, je n'en suis pas aussi sûr que vous.

— Est-ce bien votre avis que vous émettez là ou celui de l'abbé Guibert ? demanda M. About d'une voix âpre.

— Sur ce point, mon opinion est conforme à celle de Michel.

— Mais alors, vous me cachez quelque chose, s'écria M. About angoissé, je ne comprends pas vos continuels délaiss.

— Croyez bien, mon bon ami, que notre seul but est le bien de Mélanie, mais au point de vue physique nous voudrions que sa guérison fût de moins fraîche date. Quant à son état moral, je reste indécis. Elle flotte, elle s'occupe activement de mille détails mais reste incertaine sur la grande voie à suivre. On dirait qu'une chose nouvelle est entrée dans sa vie. Quoi ? je l'ignore, mais à coup sûr une chose grave, dont elle-même ne semble pas avoir conscience, qui l'envahit presque à son insu. Pas plus que Michel je n'ai trouvé l'indice certain d'une vocation, cette preuve évidente, lumineuse comme une flamme dans la nuit, à quoi l'on ne se trompe jamais.

— Que faire, gémit M. About avec désespoir, le temps passe et nous n'arrivons à rien ; cependant Marguerite Du-four ainsi que le Père Ormuz m'ont assuré qu'elle entrerait au cloître.

— Je ne le nie pas. Il me semble seulement que le temps n'est pas encore venu et l'opinion de Michel, sur ce sujet, est si ferme, que je ne me reconnaiss pas le droit de la négliger.

— Puisque nous parlons de l'abbé Guibert, permettez-moi d'attirer votre attention sur un point essentiel. Ne croyez-vous pas qu'en orientant Mélanie vers la vie active il ne lui ôte le goût de la contemplation ?

— Sur cela, mon ami, je ne peux rien vous dire, répondit humblement le chanoine. La destinée d'une âme est un angoissant problème. Dans cette question, Dieu seul est juge et souvent ses voies sont obscures, il faut donc attendre patiemment qu'il nous manifeste sa volonté.

— Je crains que votre neveu ne voie les choses sous un faux jour, qu'il n'entraîne Mélanie hors de la voie où je l'avais poussée.

— La solution peut venir plus vite qu'on ne le pense, répondit le chanoine en devenant soucieux. Mon ami, mon ami, je suis bien perplexe ! Michel est venu me trouver hier au soir. Dès qu'on l'eût introduit, je vis que son visage était empreint d'une expression à la fois grave et ardente que je ne lui connaissais pas. S'asseyant à la place où vous êtes, il me confia que la guerre, ou plutôt la vie qu'il avait menée pendant la guerre, avait éveillé en lui un monde d'idées et de sensations qui, jusque-là, lui étaient restées étrangères, que sa façon de résoudre les problèmes de l'existence était complètement changée, enfin beaucoup d'autres choses vagues et, pour moi, presque incompréhensibles. Puis il termina ce long préambule en m'apprenant qu'il avait résolu d'envoyer sa démission à l'archevêché.

— Ce n'est pas possible !

— Si, puisque c'est même fait. Il m'a montré la lettre qu'il devait mettre à la poste en me quittant.

— Mais qui le pousse à prendre une telle décision ?

— Je l'ignore. Il y a une cause qui m'échappe. J'aime et j'estime trop Michel pour le soupçonner d'un acte répréhensible, mais mon inquiétude est grande. Il s'est dérobé à mes questions et a témoigné le désir de garder, pour quelques semaines encore, son secret. Il prétend que le ministère paroissial lui est pénible. Que veut-il ? je le cherche vainement. Est-ce l'évangélisation qui le tente comme elle l'a tenté jadis ? cela se pourrait. Est-ce la vie conventuelle qui l'attire ? Ce n'est pas impossible. J'attends que de lui-même il me confie son secret.

— N'avez-vous aucun indice ? rien qui vous mette sur la voie ? interrogea M. About inquiet.

— Non, rien, mais malgré tout, j'ai confiance. Il me semble, et je ne crois pas me tromper, qu'il aspire à une vie

plus parfaite, plus conforme à son idéal, qu'il cherche à se dégager de ce qu'il y a de mesquin, de terre-à-terre, de routinier dans le clergé séculier ; c'est pourquoi j'estime que nous devons lui laisser, pendant quelque temps encore, la direction de Mélanie. Si, comme je le présume, Michel est attiré par le cloître, cette nouvelle orientation lui donnera, sur le cas qui nous occupe, des lumières qui nous font défaut ; et ce qui m'incite à le croire, c'est qu'hier, en me parlant, il était admirable de calme, de volonté, de maîtrise de soi. J'éprouvais, à l'écouter, la sensation qu'il faisait une chose qui ne peut pas ne pas s'accomplir. Lui qui fut toujours, malgré son calme apparent, un inquiet, un insatisfait comme le sont ceux qui cherchent leur voie, je le sentais posséder cette force intérieure, — celle que je voudrais sentir chez Mélanie, — qui fait accomplir les actes héroïques et contre laquelle tout se brise.

— Ce que vous me dites là, est bien étrange, murmura rêveusement M. About.

— C'est surtout douloureux, dit le chanoine en se mettant à pleurer, et douloureux pour moi seul. C'est moi qui ai presque élevé Michel, qui me suis toujours occupé de lui. Cet enfant dont la naissance nous fut si douloureuse, est devenu ma consolation, mon appui, et je m'étais fait une douce habitude de sa présence. La guerre nous avait séparés, la paix devait nous réunir, et maintenant qu'elle est venue, c'est lui qui s'en va.

— C'est la loi, répondit vaguement M. About désarmé par les larmes sincères du vieillard.

— Oui, c'est la loi, je le reconnais, c'est pourquoi je me reproche mes plaintes. Je devrais, au contraire, remercier Dieu qui me fait la grâce d'appeler à une vie plus parfaite celui que je considère comme mon fils ; mais je suis lâche, la solitude m'effraie, et aussi la vieillesse, et surtout la séparation, car je l'aime cet enfant puisque je n'ai plus que lui ; et le bon Dieu ne défend pas les affections comme celle-là.

Devant cette détresse, M. About éprouvait presque, lui aussi, une certaine émotion.

— Mon ami, reprit le chanoine après un long silence, le Seigneur a fait nos deux vies unies et calmes comme un fleuve paisible ; nous n'avons eu qu'à suivre le chemin tracé. À notre déclin, voici qu'il nous afflige dans nos enfants, — je dis nos enfants, car Mélanie m'est chère comme si elle était ma fille, — et nous laisse incertains sur ce qu'il attend d'eux.

— Il n'y a rien d'incertain, dit avec un peu d'impatience M. About. Ce qui est annoncé par la bouche même de Dieu et l'entremise de Marguerite Dufour doit s'accomplir.

Le chanoine, plus désorienté qu'il ne voulait le laisser paraître, leva les yeux au ciel avec un geste de doute, et les deux hommes, après s'être donné l'accolade, se séparèrent.

## XIX

Tandis que M. About s'inquiétait de l'entrée au couvent de sa fille, celle-ci ne pensait qu'à suivre les conseils de Michel et, chaque jour, faisait entendre à son père qu'elle était désireuse de commencer cette vie active vers laquelle tout le monde la poussait. Après avoir pris des informations, M. About y consentit enfin. Au début d'un tiède après-midi d'avril, Mélanie s'en fut donc toute seule, par les rues, portant avec soi quelques vêtements et des sucreries. Ayant l'enivrante sensation d'une complète liberté, elle suivit un moment le bord de l'eau, flânant presque, jouissant du soleil clair et de l'air léger ; puis elle prit la rue de la Femme-sans-Tête et pénétra dans une pauvre maison où elle s'enquit de M<sup>lle</sup> Emma Bontems.

— Elle habite au quatrième, répondit la concierge d'un ton rogue.

Mélanie monta à tâtons un escalier où la lumière n'arrivait qu'à travers des impostes encrassées. De partout s'exhalait des odeurs fades qui lui soulevaient le cœur, mais, malgré cela, elle ralentissait le pas, car sa timidité lui faisait craindre de se trouver face à face avec son inconnue dont on lui avait dit le plus grand bien, il est vrai, mais qui appartenait à un monde totalement différent du sien.

Une fois sur le palier, elle écouta un moment, entendit des enfants qui piaulaient et une voix aigrelette qui chantait. Elle frappa discrètement, on ne l'entendit pas. Elle s'enhardit et recommença un peu plus fort.

— Entrez, cria la voix qui chantait.

Mélanie, tournant la clef qui se trouvait dans la serrure, pénétra dans une chambre à peine éclairée et buta dans un petit garçon qui s'enfuit en jetant des cris affreux. Une grande jeune fille à la taille courte, blonde et de figure un

peu fripée qui n'était autre qu'Emma Bontems, se mit à rire, débarrassa une chaise et l'offrit à la visiteuse. Celle-ci, mise au supplice par un pareil début, regardait autour d'elle, décontenancée de voir un tel taudis.

C'était un fouillis indescriptible. Les quelques meubles, les grabats servant de lits, disparaissaient sous de vieux journaux, des chiffons, des débris de toutes sortes, puis, sur ces misères, traînaient de larges galons pailletés que confectionnait Emma. Il y en avait de toutes sortes, des verts comme les jeunes pousses de printemps, des bleus profonds comme les nuits méditerranéennes, des nacrés comme les perles marines, de lumineux comme le soleil du matin. Mélanie les regardait avec plaisir ; ils lui évoquaient la richesse, le luxe, toutes choses d'autant plus séduisantes qu'elles étaient considérées comme défendues. Mélanie fit compliment de son travail à la jeune fille qui répondit en riant, car elle riait de tout, déploya les rubans avec une évidente complaisance, les fit chatoyer sous la pauvre lumière oblique filtrant à travers les carreaux épais. Quand ce sujet fut épuisé, Mélanie se décida à exposer l'objet de sa visite.

— Je viens, dit-elle presque sans voix, de la part de M. le Curé.

— Ah ! je croyais que vous veniez me commander du travail.

— Non, je suis venue pour vous aider, si toutefois cela peut vous être utile.

— Ah ! ça, c'est sûr, répondit Emma d'un ton convaincu.

Après avoir échangé quelques paroles banales, Emma, de soi-même, un peu comme une leçon apprise, raconta son histoire et celle des siens.

— Nous sommes six enfants ; moi, je suis l'aînée, j'ai dix-huit ans, puis mon frère vient après qui en a seize et deux jumelles qui en ont treize. Après il y a les deux petits tardillons dont l'aîné vient d'avoir cinq ans. Trois mois après la naissance du dernier, voilà le père qui est parti avec une

camarade à moi. Si ce n'est pas à faire pitié de s'en aller avec un vieux comme ça ! Ça valait presque mieux pour nous, parce que le soir, souvent, il rentrait saoul et nous prenait l'argent que nous gagnions, maman et moi. Une fois que nous avons été seules, on aurait pu s'en tirer, mais voilà que maman est morte presque subitement. Oh ! ça m'a fait un coup de la voir comme ça ! J'avais peur, et puis mon frère était justement parti et les autres pleuraient. C'est mal tombé, voyez-vous, Mademoiselle, parce que c'est la pleine saison et c'est pas commode de travailler quand on a deux gosses qui chialent tout le temps après vous. Il y a une dame, envoyée aussi, par M. le Curé, qui m'a dit qu'elle allait les faire entrer dans un orphelinat. Ça ne vient pas vite, pourtant j'en serais bien contente. Vous pourriez peut-être demander si on y pense toujours.

— Oui, répondit Mélanie tout heureuse de cette idée, j'en parlerai à mon père dès ce soir et je suis sûre qu'il s'en occupera.

— Et puis, n'est-ce pas, quand ils seront casés, nous pourrons nous marier, Charles et moi.

— Vous allez vous marier ? demanda Mélanie avec intérêt.

— Mais oui, répondit Emma, heureuse d'entretenir quelqu'un de son bonheur. Si maman n'était pas morte, ce serait déjà fait. M. le Curé ne vous l'a pas dit ?

Mélanie avoua son ignorance.

— Oui, je vais me marier bientôt, continua-t-elle avec extase. Nous nous sommes connus à l'atelier, Charles et moi, parce que c'est seulement depuis la mort de maman que je travaille ici. On n'était pas dans la même salle, mais on se rencontra à la sortie. D'abord on se disait bonjour, après on s'est causé, enfin on se plaisait bien ensemble. Un soir il a voulu me reconduire. Moi, n'est-ce pas, je n'ai pas voulu, parce que quand on accepte ça on sait bien à quoi ça mène. Il m'a dit que j'avais tort et que j'étais méchante, enfin on

s'est disputé un peu tous les deux, puis à la fin il m'a dit qu'il voulait se marier avec moi pour tout de bon. Lorsque j'ai entendu cela, je ne voulais pas le croire. Je l'aimais bien déjà, mais j'avais peur qu'il se moque de moi. Quand j'ai vu qu'il parlait pour de vrai, j'ai été si heureuse que je me suis mise à pleurer. Je l'ai dit tout de suite à maman, vous pensez bien. Voilà qu'elle se met aussi à pleurer, seulement elle c'était de chagrin. Justement papa venait de la lâcher avec tous ses gosses, alors elle me répétait tout le temps qu'un jour je serais comme elle, que je connaîtrai la misère, que je me trouverais malheureuse parce que tous les hommes c'étaient des cochons.

Ce mot fit rougir Mélanie.

— Mais ce n'est pas vrai, cela. Charles, ce n'est pas la même chose, ce n'est jamais lui qui me fera pleurer ; et puis nous n'aurons pas tant d'enfants que maman en a eus. Ah ! je voudrais bien que ça vienne mon mariage, gémit-elle en s'étirant comme une chatte amoureuse. Je ne pourrai pas être en blanc parce qu'on n'est pas assez riches, mais j'aurai un voile. Maintenant, n'est-ce pas, on se voit souvent, mais ce n'est tout de même pas comme si on était ensemble.

— Il vient vous voir ici ? demanda Mélanie troublée.

— Bien sûr qu'il vient, répondit-Emma avec un sourire extasié. Il dîne tous les soirs avec nous parce que, comme il est orphelin, c'est moins cher qu'au restaurant. Mais on se tient bien, Mademoiselle, vous savez, et il s'en va toujours sur le coup de neuf heures. Faut pas croire que parce que maman n'est pas là on fait du mal. D'abord on a toujours les loupis dans les jambes, et puis, quand même on serait seuls, on ne ferait rien.

En disant cela, Emma avait un petit air en dessous qui intrigua fort Mélanie.

— Je sais ce que je sais, et celles qui ne sont pas sages avant d'être mariées, c'est des sottes ou des pas grand-chose.

— Oui, oui, répondait Mélanie conciliante.

Elle parlait si timidement qu'on l'eût prise pour la protégée plutôt que pour la protectrice. Troublée par ces confidences que cependant elle comprenait mal, elle y coupa court en ramenant l'entretien sur les enfants.

L'esprit ailleurs, Emma faisait des réponses vagues, Mélanie s'enquit de leurs noms, de leurs caractères, de leurs santés, les amadouant avec des friandises, elle s'aperçut que leurs habits étaient en loques et proposa de leur en faire d'autres, ce à quoi Emma consentit avec empressement. Ayant donc pris les mesures et discuté avec la grande sœur quelles étoffes il convenait de choisir, elle s'en fut.

Songeuse, elle revint lentement, repassant en son esprit les moindres détails, les moindres incidents de sa visite.

D'avoir obéi en tous points à Michel, d'avoir agi comme il le lui avait conseillé la jetait dans une enivrante exaltation. Elle en restait toute frémissante ; elle avait conscience d'avoir enfin vu la vie dont il l'avait entretenue, c'est-à-dire des gens qui peinent, qui luttent, qui travaillent, qui s'aiment et se font du mal, qui se détestent et s'entraident. Le monde lui apparaissait fait tout entier de ce bouillonnement de luttes et de passions ; elle sentait sourdre en elle le désir de se jeter dans la mêlée, de souffrir, s'il le fallait, mais de vivre pleinement et intensivement. Chacune des paroles d'Emma avait trouvé en elle un écho. Elle songeait au travail journalier de l'ouvrière, au mal qu'elle se donnait pour ses frères et sœurs, mais surtout elle songeait à sa joie, à son beau rire heureux, à ses yeux illuminés quand elle parlait de celui qu'elle aimait.

De bonne foi, Mélanie croyait qu'une fiancée était toujours timide, un peu honteuse de cette chose mystérieuse et troublante, même jusqu'à un certain point coupable, qu'est le mariage ; et voici qu'elle en trouvait une qui se paraît de son bonheur comme d'un joyau rare, qui le clamait haute-

ment, qui en oubliait son deuil et les lourdes charges qui, de ce fait, lui incombaient.

Jamais elle n'avait vu un visage ainsi transfiguré et, sans y être pleinement consentante, elle dut pourtant s'avouer que l'amour humain était miraculeusement beau. Rien que d'avoir respiré celui-là, elle en restait comme étourdie. Certains mots prononcés par Emma, certaines phrases la faisaient rêver. « On se tient bien, on ne fait rien de mal, on est sage. » Sans en comprendre l'exacte signification, elle les sentait lourds d'un sens inconnu qu'elle craignait d'approfondir et qu'en même temps elle brûlait de connaître. Elle sentait des forces nouvelles s'élever, un besoin d'action, de mouvement, la soulevait. En même temps elle comparait sa vie à celle d'Emma qui devra toujours lutter, travailler dans l'incertitude du lendemain, vaincre les mille obstacles qui surgissent à tous moments, tandis qu'au cloître elle ne connaîtra que la quiétude des jours égaux et la stricte observance des devoirs accomplis. Rêvant à sa protégée, curieuse de la mieux connaître, de comprendre les raisons qui la font agir, elle se promettait, à leur prochaine entrevue, de l'interroger, de fouiller ses pensées, ses intentions, de lui faire expliquer certains points obscurs ; et, dans le fond de son cœur, elle l'envia.

## XX

En arrivant ce jour-là chez l'abbé Guibert, Mélanie se réjouissait fort de la surprise et du plaisir que celui-ci éprouverait en écoutant le récit de sa visite à Emma Bontems. Non seulement elle considérait cet acte comme un événement extraordinaire parce qu'il lui avait donné, pour la première fois de sa vie, l'enivrante sensation d'agir librement, mais, surtout parce que c'était une preuve donnée à Michel de sa parfaite soumission. Seulement, aussitôt que la vieille servante l'eût introduite auprès du jeune prêtre, sa joie s'évanouit. Elle le trouva si pâle et si amaigri que tout le reste fut oublié ; ses yeux même, assombris et inquiets, n'avaient plus leur fraternelle douceur.

— Eh bien ! Mélanie, dit-il aussitôt, et cette visite à la pauvresse ?

— Comment savez-vous ?

— Je sais parce que je sais, répondit-il en riant faiblement. Que lui avez-vous dit ? que vous a-t-elle répondu ?

Absorbée par l'inquiétude qui, brusquement, l'avait envahie toute, Mélanie fit un récit décousu auquel l'abbé n'aurait rien compris s'il n'eût été averti d'avance.

— Vous ne pouviez mieux tomber, dit-il après l'avoir écoutée un moment. Un père qui abandonne sa femme et ses enfants, une mère qui meurt en laissant six orphelins, la fille aînée qui la remplace, et accepte, pour accomplir cette tâche, de retarder son bonheur, voilà matière à réflexion.

— Oui, Emma est bien éprouvée.

— Ce n'est pas de cela dont il s'agit. La seule qui soit intéressante, dans le cas présent, c'est vous.

— Moi, mais non. Il n'y a rien d'imprévu dans ma vie, ni de tragique.

— Ma pauvre petite, dit Michel avec une soudaine douceur, tandis qu'un peu d'eau brouillait ses yeux, si je vous ai mis en rapport avec Emma Bontems, ce n'est pas pour que vous vous apitoyiez sur son compte, ni pour vous faire découvrir les laideurs de la vie ; je l'ai fait parce que c'était le seul moyen possible de vous soustraire à votre milieu, de vous faire faire un retour sur vous-même. Je voudrais surtout vous convaincre que le bien est partout, que toute vie peut être parfaite si on s'applique à la rendre telle. L'existence d'Emma, les conditions dans lesquelles elle se trouve, la volonté, l'énergie, la décision dont elle doit faire preuve à chaque instant, tout cela n'est-il pas utile et, par conséquent, admirable ?

— Oh ! si, répondit Mélanie avec élan. Devant elle j'ai honte de moi, je la sens mon aînée, car elle est aux prises avec des obstacles que je ne voudrais pas rencontrer sur ma route.

— Ne soyez pas si faible, Mélanie, ne recherchez pas les difficultés, mais ne les fuyez pas non plus. La vie, c'est la mise en action de toutes nos forces et de toutes nos énergies ; le devoir, c'est l'obligation de donner à celles-ci leur plein rendement. Pensez-y souvent et ne vous cloîtrerez pas dans votre tour d'ivoire alors que les possibilités qui sont en vous ne demandent qu'à s'épanouir.

— Je ne suis pas comme les autres, dit Mélanie avec l'orgueil du sacrifice, ma vie est tracée d'avance, je n'ai qu'à l'accepter sans même penser que je peux choisir.

— Mais si, Mélanie, répliqua Guibert avec force, mais si vous pouvez choisir et vouloir. Comme chacun de nous, vous devez tracer vous-même votre chemin, et cela en dépit des entraves et des barrières.

Voyez-vous, continua-t-il avec amertume, ceux qui, au lieu de faire leur destinée, subissent celle qu'on leur fait, s'exposent à des tourments sans nom. On se trompe souvent pour soi-même et combien plus encore pour les autres.

- La vie du cloître me semble acceptable.
- Acceptable ! vous dites acceptable, s'écria Michel, mais ce que je voudrais...

...ce qu'il faudrait, reprit-il avec moins de véhémence, c'est que vous la désiriez, que vous la vouliez, que vous attendiez le moment de prononcer vos vœux avec la même impatience qu'Emma attend son mariage. Or j'ai la certitude que cela n'est pas. Il n'y a qu'à vous regarder pour en avoir la certitude. Depuis que vous avez modifié votre façon de vivre, tout a changé en vous. Votre voix s'est affermie, vos gestes ont pris une assurance, votre regard une luminosité qu'ils ignoraient encore.

— Oui, c'est vrai, je suis peut-être plus heureuse, murmura Mélanie, mais puisque le couvent est la seule chose possible,acheva-t-elle avec une secrète amertume.

— Tout est possible, tout, Mélanie, dit-il à voix basse, comme en confidence, même ce à quoi vous avez peur de penser. Vous êtes *libre* ; comprenez-vous le sens et la beauté de ce mot. Être libre, cela veut dire que demain vous pouvez entrer au cloître, il est vrai, mais vous pouvez aussi bien épouser un homme qui vous aimera autant que vous l'aimerez et vivre avec lui des jours de délices et de paix ; cela veut dire que vous pouvez vous dévouer aux malheureux et aux déshérités ou vous garder pour les enfants qui naîtront de vous. Toutes les voies sont ouvertes devant vous et celle que vous aurez librement choisie sera sûrement la bonne.

Effarée de ce flot de vie ardente qui la submergeait soudain, Mélanie, interdite, répondit après un long silence :

— Le vœu est formel ; si je ne l'accomplissais pas, mon père, ainsi que moi, en supporterions la faute.

— Non, non, c'est faux, s'écria Michel en se levant et en marchant à travers la pièce. Ils n'ont pas le droit d'agir ainsi, ni de vous lier par de faux serments. D'abord ils vous mentent. Que ce soit conscients ou non, je l'ignore, mais

enfin personne ne vous dit la vérité. Cependant à ce sujet les textes canoniques sont formels.

Prenant un livre dans sa bibliothèque, il l'ouvrit et lut à haute voix le passage suivant :

« Quand on a promis une chose par vœu au nom d'une autre personne, celle-ci n'est pas tenue, en conscience, de remplir cette promesse, à moins qu'en toute connaissance de cause elle ne l'ait ratifiée. Un enfant, par exemple, n'est pas tenu d'entrer dans l'état ecclésiastique parce que ses parents, avant même qu'il ait l'âge de raison, ont fait vœu qu'il entre dans cet état. »

— Avez-vous ratifié le vœu fait par votre père ?

— Oui, un soir, avoua Mélanie.

— Un soir, comment cela s'est-il passé ?

— Le Père Ormuz était venu, il avait parlé de châtiments terribles qui devaient s'abattre sur nous ; il nous avait dit que, seuls, les saints seraient sauvés. Alors pensant à vous...

— Pourquoi pensiez-vous à moi justement à cette minute ?

— Parce que je vous jugeais le seul assez pur devant Dieu pour être épargné.

— Ma pauvre petite, ma pauvre petite, répétait Michel, anéanti de compassion.

— Alors, continua Mélanie, espérant devenir aussi parfaite que vous, je me suis promise à Dieu.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Cela ne constitue pas un engagement, Mélanie, puisque vous agissiez sous l'empire d'une émotion passagère. Je sais combien le Père Ormuz est persuasif quand il le veut et comme il sait mater les volontés les plus rebelles. Mais ce qu'on exige de vous n'en est pas moins monstrueux.

Puis, après avoir fait quelques pas dans la pièce :

— Ne m'en veuillez pas, mon enfant, reprit le prêtre avec plus de calme, si j'agis ainsi c'est que j'ai peur pour vous.

Vous êtes comme une pauvre petite alouette secouée par les bourrasques de vent ; je tâche donc à vous mettre en garde contre ce qui vous est inconnu. Réfléchissez sérieusement, pensez que toutes les vies vous sont possibles et, sans plus attendre, laissez-moi, acheva-t-il en détournant la tête.

Douloureusement impressionnée par ces dernières paroles, Mélanie se leva en hâte, cherchant à excuser son indiscrétion.

— Vous n'êtes pas restée trop longtemps, dit-il avec mélancolie, pas assez même, mais je vous ai dit tout ce que je pouvais dire, j'ai fait tout ce que je pouvais faire, alors...

— Oui, je sais que votre temps est précieux...

— Mon temps ne compte pas. Je voulais seulement vous donner conscience de votre liberté et vous dire, lui confia-t-il quand ils furent sur le point de franchir le seuil de la porte, que nous ne nous verrons plus longtemps. Je pars.

— Vous partez ? demanda Mélanie stupéfaite. Et il lui sembla que le soleil s'éteignait.

— Oui, dit-il en la regardant avec des yeux redevenus fraternels, votre père le sait par le chanoine et a omis, intentionnellement ou non de vous le dire. Je pars, je vais tout quitter pour me retrouver, ou plutôt pour tenter de faire revivre celui qui dort en moi depuis si longtemps et que je connais à peine. Nous nous reverrons une fois encore et, ce jour-là, vous me ferez connaître votre décision.

Sans répondre elle s'appuya au mur, la tête renversée en arrière, les yeux clos, et pleura silencieusement. Par son attitude et l'expression de son visage, elle le fit souvenir de l'amoureuse Lisbeth.

— Ne pleurez pas, ma pauvre petite, murmura Guibert, bouleversé par ces larmes ; songez seulement à ce que je vous ai dit et quittez-moi, acheva-t-il en la poussant dehors avec douceur...

— Mais à votre retour ne nous verrons-nous plus ? demanda enfin Mélanie en le regardant avec toute son âme.

— Le retour, le retour, dit-il tout bas, tristement heureux de voir qu'à la pensée d'une prochaine séparation les yeux de la jeune fille s'étaient remplis d'angoisse, le retour est bien incertain.

Et, sans avoir le courage d'en dire davantage, il s'effaça derrière la porte.

Quand Mélanie se retrouva dans la rue, il lui sembla qu'un siècle s'était écoulé depuis le moment où elle était arrivée. L'annonce de la prochaine et peut-être définitive séparation l'emplissait d'un étonnement douloureux qui agissait en elle à la façon d'un anesthésiant. Il lui était impossible de concevoir que dans un temps très proche elle serait séparée de Michel.

Les mots qu'il lui avait dits, les horizons qu'il lui avait découverts, les pensées fortes et puissantes qu'il avait tenté de faire naître en elle, la certitude qu'elle était libre de fixer à sa guise sa destinée, tout cela n'avait plus de sens ; elle marchait droit devant soi, inconsciente, insensible, sans pensées, comme une bête touchée à mort. Il lui semblait qu'un abîme s'était creusé soudain dans lequel elle perdait pied de tout son être.

Lorsqu'elle rentra chez elle, Ursule, inquiète de son visage défait, s'empressa à mille soins inutiles qui excédèrent la jeune fille. Pendant le dîner, elle ne put dire une parole. Heureusement M. About crut qu'elle se recueillait en de pieuses pensées et, après quelques vains essais, cessa de l'interroger. Puis tout à coup, pendant la veillée, elle pensa que tout n'était pas perdu puisqu'elle reverrait Michel. Son imagination partant là-dessus, elle se persuada qu'il renoncerait à son projet, qu'il ne pourrait se décider à partir, qu'elle l'obligerait à rester, et elle se promit de tout mettre en œuvre pour obtenir qu'il demeurât non loin d'elle. Elle passa ainsi du suprême abattement à la plus grande joie, cherchant ce qu'elle pourrait lui dire, les raisons qu'il lui faudrait invoquer pour l'amener à revenir sur sa décision,

les arguments qui lui paraîtraient irréfutables. Elle était si absorbée qu'elle omit presque de réciter ses prières, et le peu qu'elle en dit, ce fut du bout des lèvres, l'esprit ailleurs.

Elle se coucha lentement, comme à regret. En fermant ses persiennes, elle regarda la Seine aux flots lourds de métal liquéfié sous la douce clarté lunaire. Avec amour, soulevée par une exaltation inconnue, elle contempla les frémisantes étoiles. Elle se coucha. Les draps frais la rendirent frissonnante ; une minute après il lui sembla que ses veines charriaient du feu. Inconsciente, lasse d'une étrange torpeur, elle murmurait de ferventes oraisons parce que celles-ci contenaient des mots tendres qui lui parurent plus suaves que jamais. Éprouvant le besoin de toucher des choses tièdes et douces, elle se palpa les bras, posa ses lèvres sur ses épaules, et cette caresse, encore inéprouvée, la mit en émoi ; puis l'idée lui vint que cette langueur était suscitée en elle par le démon. Anxieuse, elle regarda, pour implorer leur secours, les tableaux de Saint Georges et de Saint Marc suspendus au fond de son alcôve. Bientôt à leur image se substitua celle de Michel. Elle souffla sa lampe et les bras étendus comme pour une étreinte, tenta de s'endormir. Au lieu de se calmer, son énervement s'accrut. Une secrète brûlure, à chaque minute plus impérieuse, la fit se dresser, craintive et troublée délicieusement.

Alors, elle repensa aux conseils donnés par le Père Ormuz et tenta de s'apaiser avec de l'eau bénite. Le contact de sa main mouillée la fit tressaillir, lui causant de lents frémissements qui la secouaient toute et, sans bien comprendre ce qu'elle faisait, elle l'endura jusqu'à ce qu'un spasme voluptueux l'ait rejetée, inerte, sur sa couche.

## XXI

M. About était resté sous la forte impression que lui avait causée son entretien avec le chanoine. Il se rendait compte que, prise par on ne sait quoi d'impalpable et de mystérieux qui l'absorbait, sa fille échappait complètement à son influence. Ayant résolu de demander conseil au Père Ormuz, il écrivit à celui-ci qui, jugeant la chose grave, répondit aussitôt à l'appel de son ami et, dissimulé dans son ample pèlerine, arriva au quai Bourbon par une nuit épaisse, alors que tout le monde était déjà couché.

M. About, depuis longtemps aux aguets, ouvrit lui-même la porte avant que le prêtre ait eu le temps de sonner.

— Je craignais que vous n'eussiez manqué le train, dit-il en l'introduisant dans le salon éclairé seulement par une bougie.

— Oui, je viens plus tard que je ne l'aurais voulu. En voyage j'ai rencontré un jeune homme appelé par une vocation impérieuse, mais dont la famille, trop imbue des idées du siècle, s'oppose à ce qu'il écoute la voix de Dieu. Heureusement j'ai fortifié à tel point sa volonté qu'il a pris le solennel engagement de vaincre tous les obstacles pour atteindre le but désiré.

— Si je pouvais avoir une semblable certitude sur Mélanie, soupira M. About, que je serais heureux ; mais je la sens flottante, indécise, et j'ai peur.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le chanoine me demande d'attendre encore ; il finit par me faire douter à mon tour.

— Est-ce le chanoine seul qui vous demande cela, ou agit-il ainsi sous l'impulsion de son neveu ?

— Tous deux sont parfaitement d'accord.

— Je vous, demande cela, dit le Père Ormuz d'une voix cauteleuse, parce que des bruits étranges courrent sur le jeune abbé. On ne sait rien de précis, mais je crois que, pour l'instant du moins, il vaut mieux le tenir un peu à l'écart.

— Le chanoine m'avait déjà laissé entrevoir...

— Le chanoine est une âme tiède, trancha le Père. Votre salut et celui de votre fille sont en jeu. Là-dessus les textes sont formels ; et vous pouvez d'autant moins retarder l'accomplissement de cette promesse qu'en ce moment, ce qu'il nous faut, ce sont des victimes s'offrant pour racheter les fautes commises pendant la guerre. Marguerite Dufour le répète presque journellement : « Nous devons former des milices de saints et de saintes. Ce sont elles qui nous sauveront et nous régénéreront. Les maux ne sont pas tous passés, les douleurs ne sont pas toutes éteintes et le triomphe ne peut venir sans la purification. Le monde ne peut être sauvé que par la prière et le sacrifice, que par les victimes volontaires qui s'offrent en expiation et en réparation. »

Connaissant cela, seriez-vous assez lâche pour reculer devant le sacrifice ?

— Je ne recule pas, je ne recule devant rien, répondit M. About affolé ; c'est bien à regret que je suis les conseils du chanoine, car j'ai presque la certitude qu'il se trompe. Par convenience je n'ose donner à Mélanie un autre directeur, mais si vous me donnez un conseil opposé au sien, c'est le vôtre que je suivrai.

— Je vous conseille, mon fils, d'agir promptement et énergiquement. Parlez à votre fille, décidez-la, si toutefois elle tentait de se dérober au sacrifice. Ne considérez qu'une chose : le but à atteindre. Si vous y marchez courageusement et résolument, le reste vous sera donné par surcroît.

Après avoir traité plusieurs questions d'ordre pratique sur lesquelles M. About voulait avoir l'approbation du Père Ormuz, celui-ci voulut prendre congé.

— Attendez une minute, je vais chercher Mélanie qui, prévenue de votre visite, vous attend. La jeune fille vint aussitôt.

— Mon enfant, lui dit le Père sans la regarder, remettez-vous entre les mains de Notre-Seigneur, car il est la voie, la vérité et la vie.

— Oui, mon père, répondit Mélanie d'une voix indifférente.

Alors le prêtre, enveloppé de nouveau dans son ample pèlerine, s'en fut aussi mystérieusement qu'il était venu.

Quand M. About rentra au salon, Mélanie s'avança pour lui souhaiter le bonsoir.

— Non, reste, j'ai à te parler.

Puis s'asseyant en face d'elle :

— Il avait toujours été dans mes projets, Mélanie, commença-t-il avec solennité, que tu commencerais ton noviciat entre dix-huit et dix-neuf ans. Par malheur, les malaises dont tu as souffert ne l'ont pas permis, mais maintenant, grâce au Père Ormuz, tu es guérie ; de plus, dans quelques semaines, tu seras majeure, que comptes-tu faire ?

— Je n'en sais rien, je ne prévoyais pas prendre une décision à une date si proche, répondit la jeune fille stupéfaite de se trouver si brutalement devant la réalité.

— Ce soir, je me suis entretenu longuement de toi avec le Père Ormuz, je lui ai révélé le vœu fait en ton nom et il est d'avis de n'en pas différer l'accomplissement. Chaque jour qui passe est un jour perdu. Songe à la responsabilité qui pèse sur toi et en même temps sur moi si tu ne remplis pas ma promesse

— Je ne crois pas ma responsabilité...

— Quelle objection as-tu à faire, s'écria M. About avec une colère contenue. Que veux-tu dire par là ?

— Rien, rien, se hâta de dire Mélanie qui jugeait dangereux de répéter les affirmations données par Michel.

— Toutes mes dispositions sont prises, continua M. About après quelques minutes de silence. De la fortune de ta mère j'ai fait deux parts. La première constituera la dot qui doit être remise à la Supérieure le jour où la novice prononce ses vœux, quant à la seconde, elle est consacrée à des œuvres pieuses, afin qu'à notre mort, celles-ci étant accomplies en notre nom, nous en tirions encore des bénéfices. Donc tout est prêt, il n'est plus besoin que de ton consentement.

— Mais, mon père, laissez-moi libre quelques semaines encore. J'ai promis à Emma Bontems de m'occuper d'elle, je ne peux l'abandonner, objecta Mélanie qui se sentait dans l'impossibilité de prendre un parti avant le départ de Michel.

— Non, répondit M. About, avec quelque impatience, décide-toi, et sans retard. Songe que tout le monde sait que ma fille sera bientôt carmélite, et de nombreuses prières sont faites chaque jour à ton intention. Oserais-tu différer un événement tant attendu ?

— Pourquoi n'avoir pas gardé le secret un peu de temps encore ? implora Mélanie.

— Parce que moi qui suis en relation avec tous les évêques et archevêques de la chrétienté, qui ai reçu une lettre personnelle du Pape, qui, dans les processions marche de pair avec les archiprêtres et les curés, j'étais fier d'annoncer à tous que ma fille allait devenir l'épouse de Jésus-Christ.

Pour la décider tout à fait, M. About lui cita des passages de l'écriture sainte ; il l'épouvanta en lui dépeignant les tortures endurées par ceux qui manquent à leurs vœux, parla des châtiments encourus, du feu de l'enfer, de la damnation éternelle, des remords cuisants qui, plus que la flamme, persécutent les damnés quand ils reconnaissent avoir méconnu, soit par indifférence, soit pour ne pas avoir voulu sacrifier une minute de plaisir, la miséricorde infinie de Dieu et son infinie bonté. Il lui cita Saint Ambroise et Saint

Pierre Chrysologue qui prétend que le mauvais riche, dans les enfers, est plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchu que par l'horreur des peines de l'enfer. Il lui fit entendre que ce feu infernal ne s'éteindrait jamais, qu'il était doué d'intelligence, qu'il savait discerner les coupables et tourmentait chaque damné selon la manière dont il avait péché. Ensuite il lui démontra que ces peines, si elle les subissait, il devrait les subir, lui aussi, puisque, du fait de ce vœu, ils étaient liés l'un à l'autre sans rémission.

Mélanie était atterrée par cette évocation de tortures à venir ; et l'obligation de ne plus suivre les instructions de Michel la mettait au désespoir, lui était presque aussi douloreuse que la prochaine séparation. Elle se rendait bien compte qu'en ne lui obéissant pas, elle se séparait davantage de lui, se le rendait encore plus lointain. D'autre part, elle ne se reconnaissait pas le courage d'entrer seule en lutte avec son père. Jamais elle n'avait discuté ses ordres, serait-ce maintenant qu'elle commencerait ? et pour une chose aussi grave, qui était décidée de tout temps ?

Depuis sa guérison et surtout depuis qu'elle avait retrouvé Michel, secrètement, la vie monacale la terrifiait ; ce soir, obligée de prendre une décision, elle souhaitait s'évader par n'importe quel moyen vers un pays où il n'y aurait plus de crainte, plus d'obscurité, plus rien de laid ni de pénible ; et reconnaissant que son désir était irréalisable, elle songea que la mort serait douce.

Voyant sa fille soucieuse, M. About, craignant de perdre la partie, agit alors par la tendresse. Il lui prouva que son entrée au couvent était le seul moyen en son pouvoir de s'acquitter envers lui du don qu'il lui avait fait, non seulement de la vie et des soins dont il avait entouré son enfance, mais aussi de l'immortalité. Il pleura quelque peu et, la sentant ébranlée, se montra plus clément.

— Du reste il ne s'agit pas de prononcer tes vœux demain puisque matériellement c'est impossible. Avant tout il me

faut voir la Supérieure et m'entendre avec elle. Il est plus que probable qu'elle voudra t'étudier elle-même pendant quelques semaines, peut-être même quelques mois ; nous sommes en mai, je ne prévois pas que tu puisses quitter la maison avant la fin de juin. Veux-tu que je m'informe ?

En apprenant qu'un délai lui était accordé, la jeune fille ressentit un grand calme. En juin, Michel serait parti sans retour. Alors qu'est-ce que cela pourrait bien faire ? À ce moment, rien n'aurait plus d'importance. Le Carmel serait-il beaucoup plus lugubre que ce grand salon éclairé par une lamentable bougie qu'éteignent presque à chaque minute les vents coulis s'infiltrant sous les portes ou à travers les joints des fenêtres ? La règle y est sévère, c'est certain, mais on y trouve, sinon des amies, au moins des compagnes. Et surtout Mélanie se rendait bien compte qu'une fois Michel au loin, abandonnée à elle-même, elle n'aurait plus aucune raison d'agir et de lutter, qu'elle redeviendrait l'enfant crainitive qu'elle était avant de l'avoir revu. Une fois encore, tentée par la vie claustrale, sans désirs comme sans vouloirs, elle plia devant la volonté paternelle.

— Eh bien ! demanda M. About qui s'inquiétait du long silence dans lequel se murait sa fille, que décides-tu ?

— Décidez vous-même, mon père, je ferai ce que vous voudrez, répondit-elle d'une voix sans timbre.

— Alors, trancha-t-il avec une voix triomphante, dès demain j'irai m'entendre avec la mère supérieure ; seulement promets-moi que tu ne le diras à personne, pas même à l'abbé Guibert. Quant au chanoine, je tiens à le prévenir moi-même.

— Je vous le promets.

Avec des exclamations et des gestes d'action de grâces, M. About prit sa fille dans ses bras, lui donnant l'assurance d'un bonheur parfait, et, pour la première fois de sa vie, il l'embrassa presque avec tendresse.

Mais elle, elle comprit qu'elle ne l'aimait plus.

## XXII

Trop occupée désormais de sa prochaine entrevue avec Michel, Mélanie, pendant les jours qui suivirent, ne pensa pas une seule fois à la promesse que lui avait arrachée son père. L'abbé Guibert, seul, l'absorbait. Quoiqu'elle ne se reconnût pas le droit d'influer sur sa détermination, elle ne songeait cependant qu'à le retenir. Dans le même instant elle se promettait de rester passive et se mettait l'esprit à la torture afin de trouver des arguments susceptibles de le faire renoncer à son projet.

Enfin arriva le jour tant attendu. Tout était oublié de ce qui pouvait endeuiller sa vie. La tendresse ressentie pour Michel et qui l'envahissait peu à peu, n'était pas moins douce que celle de jadis, c'était comme un allègement et une illumination, c'était suavement exquis comme l'accomplissement d'une chose longtemps attendue. Elle se trouvait donc, en s'habillant pour partir, dans cet état de ravissement presque extatique, quand son père entra brusquement dans sa chambre.

— Il est inutile de t'apprêter, Mélanie, je reçois à l'instant même un pneumatique de l'abbé Guibert. Il est souffrant et ne peut te recevoir.

Afin qu'on ne la vit pas blêmir, Mélanie se détourna ; mais aussitôt, prenant une brusque résolution, avec une audace inouïe dont elle ne se croyait pas capable :

— Je sors quand-même, dit-elle en parlant vite pour qu'on n'entendit pas le frémissement de sa voix, je vais au patronage, je vais chez Emma Bontems, j'ai mille choses à faire.

— Ce contretemps me satisfait déclara M. About sans écouter ce que disait sa fille, car je ne suis pas d'avis que tu continues à te rendre aussi souvent chez l'abbé Guibert. En

tant que prêtre, je le respecte, mais je crains qu'il ne prenne sur toi trop d'influence, qu'il ne te fasse partager ses idées dont quelques-unes sont reconnues dangereuses.

— Nous discuterons cela une autre fois, interrompit Mélanie à chaque minute plus fiévreuse.

Et sans attendre davantage, elle passa devant M. About trop étonné pour poser une objection, sortit à la hâte, dévala l'escalier, traversa les rues et les ponts en courant presque.

Une pluie fine tombait en gouttes métalliques. Mélanie, en hâte, marchait comme en un rêve. Les passants la regardaient comme ils l'auraient fait d'une folle. S'impatientant de ne pas être déjà là-bas, elle ouvrit son porte-monnaie, y trouva une dizaine de francs confiés à elle, le matin, par son père, pour différents achats. Jugeant que cette somme était suffisante, elle fit signe à un taxi. Avant même qu'il fût arrêté :

- À La Chapelle, crie-t-elle en se jetant dans la voiture.
- Où, à La Chapelle, c'est grand de quartier-là !
- Au 24, rue Boucrys, le plus vite que vous pourrez.

C'était la première fois que Mélanie montait dans une automobile. Un vertige la prit. Elle ferma les yeux et s'accrocha aux coussins. Son cœur vacillait comme une cloche. Avant même qu'elle eût repris conscience, la voiture s'arrêta. Impatiente de ce retard, elle ouvrit les yeux ; sa stupeur fut grande quand elle s'aperçut qu'elle était arrivée. Dans l'élan de sa reconnaissance, elle se démunit de tout l'argent qu'elle avait sur elle au profit du chauffeur.

— C'est d'un bon rendement, les amoureux, goguenarda celui-ci en guise de remerciement.

Mélanie ne l'entendit même pas. D'un geste violent elle ébranla la sonnette. Une seconde après, Michel lui-même ouvrit la porte. En la voyant, il rougit, comme pris en faute.

- Vous n'avez pas reçu ma lettre ?,
- Si.
- Alors ?...

Mélanie s'écroula dans un fauteuil. Toute secouée par de grands frissons, elle se mit à sangloter. Guibert garda le silence puis, voyant que la jeune fille ne se calmait pas :

— Je ne comprends pas bien la cause de votre émotion.

— J'ai cru... j'ai cru que vous étiez malade, mort peut-être, dit-elle, plus nerveuse à chaque mot.

— Mélanie, Mélanie, répondit-il avec un air de doux reproche, pourquoi vous affecter ainsi ?

Elle ne répondit pas. À ce moment la sonnette retentit de nouveau.

— Je suis seul, excusez-moi, dit-il, je reviens de suite.

Il alla congédier un visiteur et quelques minutes après, quand il rentra, Mélanie était plus calme.

— Votre père sait-il que vous êtes ici ? demanda Guibert.

— Non, je suis partie sans rien dire.

— Vous n'avez pas songé que c'était mal de vous absenter ainsi ?

— Non, je n'ai pensé à rien. Je ne pouvais pas ne pas venir.

Michel la regarda. Ses yeux étaient flétris et creux, ses traits affaissés. Plus rien de l'enfant ne subsistait en elle. Maintenant elle était une douce femme, pleurante et déchirée ; dans sa douleur elle lui était plus chère encore. Ayant plus peur pour elle que pour lui, il détourna la conversation :

— Avez-vous réfléchi à ce que nous disions l'autre jour ? demanda-t-il quand il la vit un peu calmée. Avez-vous entrevu ce que pourrait être votre destinée si vous n'entriez pas au couvent ?

— Pourquoi reculer devant une chose décidée depuis huit jours, dit-elle avec accablement. Tout m'y pousse, au contraire, et, de plus, il n'est plus temps de revenir sur ma décision puisqu'en ce moment même mon père, d'accord avec la Supérieure du Carmel, prend les mesures relatives à mon prochain noviciat.

Comment, c'est déjà décidé s'exclama Michel en bondissant.

— Oui, depuis trois jours, répondit-elle avec calme, heureuse de faire une confidence à Michel et consciente de désobéir, pour la seconde fois de la journée, à son père.

— Il était cependant convenu avec M. About et le chanoine, reprit Michel d'une voix âpre, que pendant six ou huit mois, un an peut-être, on vous laisserait complètement libre. Pourquoi cette brusque décision ?

— Mon père s'inquiétait, s'impatientait...

— Mais enfin que s'est-il passé entre votre père et vous, demanda Michel au comble de l'agitation, pour que vous vous soyez engagée de la sorte.

Mélanie hésita une minute. Désobéirait-elle une fois de plus à son père ou dissimulerait-elle avec Guibert ? Cette dernière alternative lui sembla si insupportable qu'aussitôt elle avoua :

— Le Père Ormuz est venu ; d'après lui, d'après Marguerite Dufour, le vœu est formel et, si je ne l'accomplissais pas, mon père, ainsi que moi, en supporterions la faute.

— Je vous en supplie, trancha -violemment Guibert, ne prononcez pas le nom de Marguerite Dufour. Un mandat d'amener a été lancé contre elle. Une de ses compagnes est morte d'une hémorragie et les parents, ayant des preuves, ont porté plainte. De plus M<sup>me</sup> Benoît est morte, elle aussi, d'une manière assez inattendue, déshéritant les siens, aussi toutes les hypothèses sont-elles envisagées. C'était ce matin dans les journaux. Heureusement le Père Ormuz, que j'estime insoupçonnable, est à Rome et, pour l'instant du moins, hors de cause.

— Mais mon père ne sait rien de tout cela ? dit Mélanie avec émotion.

— Quand bien même il l'aurait appris, vous en aurait-il fait part ?

Et comme la jeune fille haussait les épaules en un geste de doute :

— Que ceci ne vous trouble pas. Je ne vous en parle que pour vous éclairer, pour vous convaincre que ce qu'on exige de vous est monstrueux, dit-il en venant s'asseoir auprès d'elle. Ne gâchez pas votre existence comme j'ai gâché ou plutôt comme on a gâché la mienne.

Sans comprendre, Mélanie le regardait.

— J'ai peut-être tort de vous dire cela, continua-t-il sur un ton très humble, mais la tendresse que j'ai toujours éprouvée envers vous m'autorise à le faire. Afin que vous ne me jugiez pas, mal, je vais vous confier un lourd secret. Le grand voyage que je vais entreprendre n'est pas un voyage de repos, ni de plaisir ; si je pars, ce n'est pas pour aller faire une retraite dans un monastère, ni évangéliser les infidèles ; mais seulement pour rentrer dans la vie normale, la vie qu'ont les hommes, les bêtes, les plantes même.

Mélanie, les yeux baissés, demeurait silencieuse.

— Je dois vous paraître bien coupable, cependant ne vous hâitez pas de me jeter la pierre. Ma vie fut toujours morose, j'ai grandi dans une maison triste, sans douceur, sans caresses, sans épanchements, sans rien de ce qui enchanterait et illumine notre jeunesse. La nuit je restais souvent éveillé pendant de longues heures. Personne ne se penchait sur moi, personne ne me consolait lorsque je pleurais maman. Je sentais en moi un grand froid intérieur, un vide immense qui me faisait désirer la mort. Au grand séminaire, ce fut pis encore : la cellule nue, les longues stations à la chapelle, les heures de détresse où l'âme est aride et sans élans ; depuis peu je savais qu'une lourde fatalité chargeait mes épaules. Alors, accablé, je suivis, sans révolte, le chemin que l'on m'indiquait. S'il n'y avait pas eu la guerre, jamais je ne m'en serais écarté. J'ignorais tout de la vie puisque j'avais été jugé trop délicat pour faire mon service. Cette fois, ce fut autre chose. Je partis parce que je voulais partir. Ce fut mon

premier acte d'affranchissement ; et si vous saviez comme tout de suite j'ai aimé cette vie libre où l'on donne la pleine mesure de ses forces, où l'on ne dépend que de soi-même. Ce fut comme un brouillard qui se déchire, comme un soleil qui, brusquement, illuminerait la nuit. Aussi maintenant je ne peux plus me courber sous le joug ; je m'évade, je dépouille le vieil homme, je m'affranchis de toutes les entraves.

— C'est mal, c'est défendu, objecta Mélanie bouleversée.

— Défendu ! Qu'est-ce qui est défendu et qu'est-ce qui est permis ? Où est la règle fixe, où les barrières qu'on ne doit pas franchir ? Suis-je coupable de ce que ma foi n'est pas assez vive pour résister à l'appel de la vie ?

— Vous ne croyez donc plus à rien ?

— Tout le passé est mort en moi, murmura Michel ? Je ne voulais pas vous le dire, je voulais m'en aller sans même vous avoir revue, mais puisque vous êtes là, il faut que vous sachiez. Ce n'est pas une révolte, ou le besoin de faire quelque chose de mal, ou l'acquiescement à ce qu'il y a de plus vil en nous. Non, c'est beaucoup plus simple. Un doute a surgi, puis un second, puis dix autres. Ils déferlaient sur moi comme se déferlent les vagues sur un bateau qui sombre, chacun engloutissant peu à peu mes anciennes croyances. Ce fut une rupture lente, sans heurts, sans se-cousses. Les choses auxquelles je tentais de me retenir n'avaient plus aucune solidité. Mon âme se dépouillait ainsi qu'une chrysalide. C'était beau tout à la fois comme une ascension vers le soleil et déchirant comme une rupture entre deux amis. Vous savez ce que c'est, pendant longtemps on s'est confié l'un à l'autre, on a eu les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes aspirations et, un jour, sans que rien d'extraordinaire fût arrivé, on s'aperçoit qu'on est devenu étranger, que les mots n'ont plus le même sens, qu'il n'y a plus rien de commun.

Cet état ne dura que peu de semaines, un jour, enfin, j'ai senti qu'il n'y avait plus en moi que certitude et que paix. À ce moment, les difficultés extérieures ont commencé. Là seulement j'ai souffert et, ce que j'ai enduré, je ne veux pas que vous le souffriez à votre tour. Êtes-vous sûre de pouvoir supporter cette vie morne et froide qu'on veut vous imposer ? N'aurez-vous pas besoin de tendresse et d'affection, de lumière et de joie ? Et je ne parle pas de bien d'autres choses que vous ne connaissez pas encore, mais qui, un jour, se lèveront en vous, soudaines et violentes comme des lames de fond.

Mélanie comprit tout à coup que la volupté qu'elle s'était accordée un soir, c'était d'un autre qu'elle aurait dû la recevoir ; et elle se sentit rougir.

Ne serez-vous pas à la torture en pensant que la plupart des jeunes femmes de votre âge sont heureuses et aimées ?

— Je ne sais pas, je ne peux rien dire, gémissait la jeune fille, dont les idées s'en allaient à vau-l'eau.

— N'avez-vous pas peur des longues prières, des méditations forcées, du silence perpétuel, des besognes fastidieuses et quelquefois répugnantes, des réveils brusques au milieu des nuits d'hiver, alors que l'âme, engourdie de sommeil, annihilée par le besoin de repos, grelotte de froid ? et c'est de tout cela que se compose la vie monastique. C'est la continue mortification, la continue obéissance passive, le continual renoncement à tous les désirs, à toutes les joies, même à toute pensée vivante.

À ces mots, Mélanie pleura.

— Oui, vous n'avez jamais pensé à cela et, autour de vous, on avait intérêt à vous le cacher. On parle toujours de sainte Thérèse, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Claire, des grandes mystiques dont le cœur était un volcan d'amour divin. Mais elles étaient exceptionnelles, et rien n'indique que vous leur ressembliez. Et encore, sainte Catherine de Sienne régentait presque tout le monde, commandait au pape, sol-

licitait le roi de France, reprochait aux princes leur vie dissipée, correspondait avec tous les hommes connus de l'époque. Quant à sainte Thérèse et à sainte Claire, elles étaient soutenues, l'une par saint François, l'autre par le Père Jean de la Croix, tandis que vous, vous serez seule, bien seule, perdue parmi d'indifférentes compagnes et, sauf quelques heures de joie, vous éprouverez de longues périodes de sécheresse, pendant lesquelles, l'âme esseulée, ne sait plus où trouver un appui.

— Mais j'ai promis à mon père, je ne peux plus me dédire. Que dirait-il, que ferait-il ? Et puis... dans six semaines ou deux mois, tout me sera si indifférent.

Michel la regarda, tenta de deviner sur son visage le sens exact qu'elle donnait à ces derniers mots et, comme la jeune fille tenait les yeux obstinément baissés :

— Pourquoi, demanda-t-il tout bas.

— Parce que vous serez parti, cria-t-elle en sanglotant, sans plus chercher à se vaincre, et que je me retrouverai seule, que vous ne serez plus là pour me montrer la route à suivre. Qu'importe, alors, que je sois chez moi ou au couvent !

Avez-vous jamais pu croire que c'était pour ma propre satisfaction que je passais des heures entières parmi de vilains enfants sales et grossiers, que je montais les étages d'Emma Bontems pour lui donner la joie de m'éclabousser de son bonheur, que je m'usais les yeux et les doigts à coudre pour les pauvres. Tout cela je ne le faisais que pour vous obéir, que pour recevoir l'aumône d'un regard approbateur, ou sentir votre main presser la mienne plus fortement. Si j'avais su deviner ce que vous venez de me dire, si j'avais été sûre de votre approbation, et cela depuis le premier jour où, petite fille, je vous ai vu, tout autre aurait été ma vie.

Malgré ses yeux gonflés de larmes, sa bouche affaissée par la douleur, la jeune fille apparaissait à Michel transfigurée d'amour. Il la sentit femme frémissante et désirable, il

entrevit que l'épanouissement se ferait en elle quand le bonheur la visiterait. Une cristallisation se fit alors en lui, et dans l'impossibilité où il était de rester plus longtemps dans l'incertitude :

— De tout ce que je vous ai confié, dit-il d'une voix calme, mais légèrement enrouée, retenez seulement ceci : dans quinze jours, je pars pour l'Australie. L'argent de mon voyage m'est bien personnel, il provient de quelques titres qui m'ont été légués par mon grand-oncle. Pendant un an, je serai au pair dans un centre d'élevage, si loin de tout que j'oublierai le monde. Après cela je travaillerai à mon compte, je creuserai moi-même mon sillon, et j'ai la certitude de subvenir seul à mes besoins. Voulez-vous, Mélanie, venir avec moi ?

— Partir ainsi, comme des voleurs ? demanda-t-elle, déchirée à la fois de peur et de joie.

— Ne vous révoltez pas. Si je pars comme un voleur, c'est bien parce que j'y suis obligé. La seule chose que je veuille, c'est éviter le scandale, et cela sera. Toutes précautions sont prises. Est-ce ma faute si l'on m'a enchaîné malgré moi ?

Mélanie défaillait presque.

— Ne me répondez pas maintenant, dit-il avec douceur, voyant qu'elle surmontait à peine son émotion. Vous ne pouvez pas, et moi-même je ne voudrais pas que vous preniez, sans réfléchir, une décision aussi grave. Soyez seulement convaincue d'une seule chose : si vous ne vous évadez pas maintenant, vous ne le pourrez plus. Votre père a déjà votre promesse, pourtant vous êtes encore libre ; mais quand la porte du couvent se sera refermée sur vous, c'en sera fait de votre vie. Sous aucun prétexte, on ne vous laissera sortir. Vous ne soupçonnez pas les moyens atroces qu'ils emploieront pour vous vaincre. Comment, seule et sans aide, pourrez-vous vous libérer ? Si la vie sauvage que je mènerai ne vous effarouche pas trop, pourquoi, Mélanie, ne viendriez-vous pas avec moi ?

Elle se taisait toujours et, pendant une minute, leva vers lui des yeux compatissants,

— Ne fût-ce que par respect pour l'habit que je porte, je ne m'approcherai pas de vous, je ne vous dirai pas mon désir le plus cher, mais vous saurez bien le comprendre.

— Ne dites plus rien, il est tard, il faut que je m'en aille, répondit-elle tout bas, prise d'une peur irraisonnée.

— Rentrez, acquiesça-t-il tristement, n'inquiétez, pas ceux qui vivent autour de vous. Nous reverrons-nous, Mélanie ?

Elle ne répondit toujours pas, aveuglée qu'elle était par la splendeur de l'avenir, et ses paupières voilaient encore ses yeux.

— Si ce que je vous ai dit ne vous éloigne pas à jamais de moi, vous pourrez revenir, la semaine prochaine sans éveiller aucun soupçon. Si je ne vous vois pas à l'heure habituelle, je comprendrai ce que veut dire votre absence.

Et comme elle se taisait toujours.

— Partez Mélanie, puisque vous le voulez, et ayez confiance en moi. Vous voyez, je vous quitte sans même vous serrer la main.

Michel ayant ouvert la porte, légère, sans le regarder, Mélanie s'en fut en courant.

## XXIII

Le lendemain matin, au réveil, se rappelant tout à coup les délices entrevues, Mélanie fut soulevée par un flot de joie. Un monde de sentiments nouveaux l'avait pénétrée. Quelques mots avaient suffi à éveiller sa conscience, sa volonté, à la rendre avide de conquérir son bonheur, farouche à le défendre.

Ursule, remarquant la clarté de son visage, crut que cette allégresse provenait de son prochain changement de vie ; aussi à tout propos lui en exprimait-elle sa satisfaction.

— Hier au soir, lui confia-t-elle, j'ai cru vous entendre appeler. Pendant un moment, j'ai écouté derrière la porte, mais, craignant d'interrompre vos prières, je suis partie.

— Vous avez bien fait, j'ai dormi tout de suite, répondit Mélanie, rusée parce qu'amoureuse.

Comme en un rêve passaient les heures et les jours ; elle se sentait dégagée de la matière et de la pesanteur. La seule pensée de sa vie nouvelle suffisait à la combler de joie, à éteindre en elle toute impatience, toute inquiétude. Pour ne rien changer à l'ordre établi, elle continua à se rendre à l'église, sans remarquer que M. About l'y accompagnait plus souvent ; mais il lui était devenu impossible de prier, et les cérémonies lui semblaient vaines comme un rite désuet. Seul Michel occupait sa pensée, en dehors de lui, il n'existant plus rien.

La veille du jour où elle devait le revoir, alors qu'elle travaillait, après le dîner, dans le salon à côté de son père, un coup de sonnette la fit tressaillir ; elle comprit que c'était Michel.

Son instinct ne l'avait pas trompée ; quelques minutes plus tard, Ursule introduisait le chanoine et son neveu.

— Je vous amène Michel, dit le vieillard. Son départ est avancé, et croyez-vous qu'il voulait partir sans vous dire adieu !

Pendant que M. About remerciait le vieux prêtre, Mélanie regarda Guibert avec des yeux si extasiés qu'il la sentit sienne à jamais. Un sourire de joie profonde illumina son visage et il ne se souvint plus des douleurs passées.

La conversation eut quelque peine à s'établir. Quoique personne n'en voulût parler, le souvenir de Marguerite Du-four s'imposait à tous ; quant au Père Ormuz, dans l'attente de ce que dirait Rome, on n'y faisait que de vagues allusions.

À plusieurs reprises, M. About tenta d'interroger Michel sur ses projets d'avenir. Chaque fois celui-ci se dérobait, tant parce qu'il ne voulait rien dire que pour ne pas se laisser distraire de son prochain bonheur. Enfin, au bout de quelques minutes, se rendant compte que son attitude risquait d'éveiller des soupçons, il parvint à recouvrer son calme et, tout en laissant flotter une certaine indécision sur son prochain voyage, il confia à M. About qu'il était heureux de fuir Paris, qu'il éprouvait le besoin de se replier sur soi-même pendant quelque temps et, que sa décision de quitter le clergé séculier lui enlevait un poids de dessus les épaules.

En parlant ainsi, il évitait de regarder Mélanie, mais celle-ci, les yeux baissés, comprenait bien que c'était à elle seule qu'il s'adressait. Quant au chanoine et à M. About, — celui-ci rassuré par quelques mots cependant dénués de sens précis, — certains tous deux que Michel faisait allusion à une vie plus parfaite ou plutôt qu'ils jugeaient comme telles, ils échangèrent un regard attendri.

— Ces chers enfants sont enfin arrivés au terme de leurs hésitations, dit le vieux prêtre, sensible à l'atmosphère de quiétude et de sérénité qui régnait ce soir-là, puisque dans quelques jours Mélanie sera novice et que Michel aura tranché les derniers liens qui le rattachaient au monde. Si je

pouvais douter encore, il me suffirait, pour être rassuré, de voir l'apaisement qui règne sur vos visages.

— Les temps sont venus de former des milices de saints et de saintes, puisqu'elles seules doivent sauver et régénérer le monde, dit M. About avec componction.

Sentant que la conversation s'engageait sur un terrain où il ne voulait pas aller, Michel se disposa à partir.

— Vous nous quittez déjà, lui demanda le maître de la maison avec étonnement.

— Oui, il le faut, je suis surchargé de besogne. Demain, de très bonne heure, je dois encore faire des courses et des dé-marches ; il me faut donc aller prendre un peu de repos.

Ces simples mots achevèrent de tranquilliser M. About.

— Je ne vous retiens pas, dit-il, en serrant les mains de Guibert avec indulgence, vous seul savez ce que vous avez à faire.

Michel se tourna alors vers Mélanie et n'osant croire encore au bonheur tant attendu, la regardant avec des yeux où flottait un reste d'angoisse :

— Viendrez-vous demain comme il a été convenu ? lui demanda-t-il.

— Oui, j'irai, répondit-elle d'une voix ferme en le fixant de ses yeux clairs, vous pouvez compter sur moi.

M. About reconduisit son hôte, puis, revenant dans le salon :

— Que vous devez être heureux, mon cher chanoine, du bonheur de l'abbé Guibert !

— Plus que je ne peux le dire ; plus que si ce bonheur m'arrivait à moi-même. J'en oublie mes propres tracas et mes inquiétudes.

Mélanie, ayant hâte d'être seule, se retira à ce moment dans sa chambre. Lorsqu'elle quitta le chanoine, celui-ci lui prit les deux mains dans les siennes en disant :

— Ma chère enfant, ma chère Mélanie.

Puis, avant qu'elle ne s'en aille, il la bénit comme il avait accoutumé de le faire quand elle était toute petite fille.

Lorsque les deux hommes se retrouvèrent seuls, silencieusement dans l'excès de leur félicité, ils se donnèrent l'accolade puis, voulant témoigner au Très-Haut leur reconnaissance, ils s'agenouillèrent à même le plancher et prièrent avec recueillement.

## XXIV

Fortement ébranlé par ce qu'il avait appris sur Marguerite Dufour, M. About ne savait plus s'il devait suivre ou non, vis-à-vis de Michel Guibert, la ligne de conduite indiquée par le Père Ormuz. Quoiqu'il fût intimement convaincu de la complète innocence du religieux, il ne pouvait s'empêcher de mettre en doute sa clairvoyance. Aussi passait-il, envers Michel, d'une extrême confiance à des doutes angoissants.

Le lendemain du soir où il avait reçu les adieux de Michel, il était si persuadé que le jeune prêtre allait entrer dans les ordres, qu'à peine le déjeuner fini, il pressa fort Mélanie de se rendre à La Chapelle. Non moins impatiente que lui, la jeune fille partit en hâte, délicieusement troublée par le prochain revoir, par le printemps dont, pour la première fois elle goûtait le charme alangui, par les yeux implorents des hommes et par ceux, prometteurs, des femmes. Tout lui semblait neuf, le ciel, les arbres, les fleurs et les nuages. La foule, comme soulevée par une vague d'amour, avait l'air de se hâter vers le bonheur, et Mélanie se sentait entraînée par le grand rythme du, renouveau auquel rien ne résiste.

Le trajet lui parut long parce qu'elle était impatiente de revoir celui qu'elle aimait, et court parce qu'elle avait la sensation de découvrir le monde. Arrivée à la porte de Michel, très émue, elle sonna timidement. Il vint lui-même ouvrir, enveloppé dans une pèlerine. Ils se regardèrent en souriant, sans même se serrer la main. S'effaçant, il la fit entrer dans son cabinet, referma la porte sur eux, se débarrassa du manteau qui le couvrait et apparut dans son uniforme, tel qu'il était la première fois où ils s'étaient revus. Mélanie lui en sut gré.

Ils restèrent un long moment silencieux debout en face l'un de l'autre, n'osant approcher, ni faire un geste.

— Êtes-vous venue librement, Mélanie, dit-il enfin, ou est-ce votre père qui vous a envoyée vers moi ?

— Mon père m'a envoyée, mais, s'il ne l'avait fait, je serais venue de moi-même.

Ils se turent encore pendant quelques instants.

— Alors, reprit-il timidement, si vous êtes venue aujourd'hui, est-ce pour m'annoncer que vous me suivrez là-bas ?

— Oui, répondit-elle si bas qu'il devina sa réponse au mouvement de ses lèvres.

Il vint s'asseoir non loin d'elle, lui prit la main et la baissa. Elle crut défaillir.

— Je ne vous parle pas de ma joie, lui confia-t-il d'une voix qui était plus douce qu'une caresse. Elle est si profonde et si intense que j'en demeure anéanti, mais la vôtre est encore plus précieuse que la mienne, et elle éclate si bien dans vos yeux.

Mélanie leva vers Michel un regard ensoleillé.

— Vous êtes celle que j'attends depuis toujours et maintenant que je vous ai là, tout près, je sens que s'épanouit ce vers quoi tendait mon âme d'enfant et d'adolescent. Plus tard, quand nous aurons toute la vie devant nous, je vous dirai mes souffrances, mes luttes, mes désespoirs, causés par cette atroce mutilation qu'on voulut m'imposer, la plus dure de toutes, celle du cœur.

Quand vous étiez petite fille, vous m'étiez déjà bien chère. Pendant que je parlais ou vous surveillais, j'aimais sentir votre clair regard posé sur moi. Je vous considérais comme une petite sœur tendrement chérie. En ce temps-là, j'étais calme. Je goûtais une quiétude que je m'imaginais être le bonheur. Pour vous je ne souhaitais pas autre chose, et il m'était doux de penser que nos deux vies se perdraient dans l'amour divin. Quand, après plusieurs années d'absence, je

vous ai revue, ma vie avait été bouleversée, j'avais acquis une lourde expérience et, dans vos yeux un peu semblables à ceux de votre grand'mère, j'ai lu qu'en vous dormaient bien des choses qui, plus tard, s'éveillant soudain, vous feraient souffrir comme moi-même je souffrais. Et j'éprouvai à votre endroit une immense compassion.

— Moi aussi je pensais souvent à vous quand vous étiez parti, et je tremblais sans cesse, dit-elle à son tour. La nuit, en sursaut, je m'éveillais et priais éperdument, croyant ainsi écarter de vous le danger. Votre pensée m'était douce et triste infiniment, car je croyais bien que je ne comptais pas pour vous.

— Si, vous comptiez, vous comptiez même beaucoup. Vous n'êtes pas la cause de mon départ, et cependant je ne peux penser à celui-ci sans vous associer à mes projets. J'étais presque sûr qu'à mon premier appel vous viendriez ; j'avais deviné juste.

— Comment aurais-je pu ne pas répondre ? dit-elle avec une ardeur contenue. Vous m'ouvrez un monde que j'ignorais, mais que, secrètement, j'ai toujours brûlé de connaître ; vous me dégagiez d'une promesse par laquelle fut oppressée ma vie entière, et puis, comment pourrais-je consentir à vous laisser faire seul ce voyage, puisque vous désirez que je le fasse avec vous ?

Ils se prirent les mains.

— Je l'aurais fait quand même, mais ce m'eût été bien pénible, tandis qu'ensemble nos vies atteindront la plénitude de la beauté. Et quelle délivrance ! Ô l'enivrement d'être libre, sans entraves, sans liens d'aucune sorte, de passer inaperçu, d'être un homme parmi les hommes, un homme fait de chair vibrante et de beau sang pourpre. Nous connaîtrons des pays nouveaux, des pays lointains, si dissemblables au nôtre, qu'ils nous sembleront surgis d'un rêve. Jadis j'aurais voulu découvrir le mystérieux Orient figé dans sa civilisation millénaire ; cette fois-ci, nous irons plus loin

encore, nous irons vers le Sud, dans le voluptueux pays aux fleurs démesurées et aux fruits monstrueux, dont les jours sont aveuglants et les nuits rendues lumineuses par de larges étoiles qui, le soir, s'ouvrent comme des tubéreuses dans un ciel d'ombre claire. Donnez-moi vos mains, Mélanie, donnez-moi votre tendresse. C'est elle que je veux, c'est elle dont j'ai soif. Si grisé que je sois, je suis si soucieux de votre liberté que, sur le bateau, je me tiendrai toujours loin de vous et j'attendrai que, de vous-même, vous veniez vers moi.

— C'est vrai, ce départ, murmura Mélanie troublée, que de choses il va falloir faire, et comment quitter mon père et Ursule ?

— Ne vous mettez pas en souci pour cela. Ne serai-je pas à vos côtés pour vous venir en aide ? Le chemin sera rude, mais si belle la récompense ! D'un seul coup vous découvrirez le bonheur et la beauté. Ces jours derniers, j'étais dans une terrible angoisse. La semaine passée, vous étiez partie si vite, comme un oiseau qui s'effarouche, alors je n'osais pas croire que vous reviendriez. Aussi ai-je fait en sorte qu'hier au soir mon oncle m'emménât avec lui chez votre père. L'incertitude m'était devenue odieuse, il me fallait savoir, à quelque prix que ce fût. Dès la première minute où je vous vis, je sus ; aussi ce matin ai-je osé faire les courses et les démarches que, par une étrange superstition, je craignais jusqu'ici d'entreprendre. Maintenant tout est prêt et demain, dans la nuit, nous partirons.

— Demain, si vite, s'écria Mélanie avec un mouvement de recul.

— Oui, Mélanie, demain, répondit Michel avec calme. Nous sommes acculés, non seulement moi, mais vous. Je sais, par le chanoine, que votre père, fort de la promesse faite par vous, veut brusquer les choses. Sauf la dot exigée par le couvent, votre fortune entière est déjà distribuée. Si nous tardons, M. About agira de telle sorte que vous serez

en butte à une lutte continue. Voulez-vous rester dans ces conditions ? Vous êtes encore libre. Une dernière fois, sans vous soucier de moi ni de ma peine, disposez de votre vie.

— Emmenez-moi, emmenez-moi, répondit la jeune fille en se réfugiant presque dans les bras de Michel. Je ne veux plus rester avec eux, ils m'ont fait trop de mal. Toute ma vie j'ai eu peur, toute ma vie j'ai eu du chagrin. Je veux m'en aller, coûte que coûte. Je ferai ce qu'il faudra, je vous obéirai en tout, mais ne me laissez pas ici où personne ne m'aime, où personne ne s'occupe de moi. Songez, depuis que ma grand'mère est morte, personne ne m'a embrassée.

— Oui, sauvez-vous, ne vous laissez pas emprisonner répondit Michel ému et riant de ce mélange de souffrances vaincues et de puérilités. Confiez-vous à moi. Nous partirons dans un pays neuf où personne ne s'inquiétera de notre passé, où je vous aurai le matin, le soir, à chaque heure, où vous serez mon réconfort et mon apaisement. Ah ! maintenant je n'envie plus les autres, dit-il avec enivrement, je ne rôde plus autour d'eux comme un mendiant d'amour. Au contraire, ma félicité s'accroît de la leur. Et vous, ma chère, chère petite, vous connaîtrez les joies profondes de l'amour et des heureuses maternités.

— J'ai peur...

— De quoi avez-vous peur ?

— J'ai peur de ne pas assez vous aimer.

— Soyez sans crainte, ayez confiance et regardez-moi. Elle lui obéit en souriant.

— Je suis accablé de bonheur, murmura-t-il après un moment de silence. Vous me donnez maintenant, ô mon amie, les délices précaires que l'on m'avait promises pour après la mort. Comment vous exprimerais-je ma gratitude ? Je n'ose même pas vous serrer contre moi, car ce lieu, où je fus un autre homme, me pèse sur les épaules.

— Non, tenez-vous loin de moi, dit-elle en se reculant un peu, et puis le temps a passé, il faut que je m'en aille.

— Quittons-nous donc pour nous retrouver. À demain, demain ce sera la vie nouvelle. Dès que, le soir, votre père se sera retiré dans sa chambre, sortez et venez me rejoindre. Je vous attendrai avec une voiture et nous nous rendrons directement à la gare. Ce sera le plus sûr, et nous serons loin déjà quand ils s'apercevront de notre fuite.

— Mais je ne peux pas partir ainsi, je n'ai rien, objecta Mélanie.

— Je ne veux rien de vous que vous-même, Mélanie. Venez telle que vous êtes, dans votre ample robe, presque monastique, mais que vos yeux soient pleins de lumière. La seule chose qui m'inquiète est de savoir comment vous vous échapperez pour venir me rejoindre.

— Comment je ferai, dit Mélanie avec un calme parfait, mais je sortirai dans la nuit comme je sors à midi. Mon père, confiant dans les serrures qu'il ferme chaque soir avec soin, dort d'un lourd sommeil, et Ursule, qui d'ailleurs couche au fond de l'appartement est dure d'oreille. J'ouvrirai donc la porte, je descendrai l'escalier, et bientôt je serai dans la rue.

— Mais si vous faites du bruit, si vous vous heurtez à une chaise, si un craquement du parquet vous trahit ?

— Maintenant tout m'est égal, rien ne compte plus. Si je les rencontre... tant pis, conclut-elle avec un petit air désinvolte. Je leur dirai, sans plus, que je vais vous rejoindre. Qu'est-ce que cela peut bien leur faire puisqu'ils ne m'ont jamais vraiment aimée. Et puis rien de tout cela n'arrivera. Je pourrai me sauver aussi facilement demain que je l'ai fait jadis.

— Vous ! Vous avez fait cela !

— Oui, je l'ai fait parce que j'avais peur et que j'avais du chagrin. Partout je voyais le diable, partout des bêtes rampantes qui me voulaient du mal. Aussi un soir, alors que la nuit tombait, je pris le parti de m'enfuir ; malheureusement un mauvais sort me fit rencontrer la concierge, et celle-ci

me ramena à la maison. Demain je ferai de même, mais avec combien plus de confiance puisqu'aucun mauvais sort ne peut intervenir.

— À l'heure où nous touchons le but, je tremble presque en pensant que nous sommes à la merci d'un hasard, que la moindre imprudence peut nous être fatale.

— Moi, je n'ai peur de rien, affirma-t-elle avec un beau sourire. Depuis que j'ai la certitude de trouver en vous un refuge, le reste est oublié.

— Que le destin nous soit donc favorable ! dit-il en faisant un geste d'attente, la journée de demain me paraîtra longue.

— Tout nous réussira, affirma-t-elle avec une certitude farouche. Je goûte en ce moment une sérénité telle que je ne pouvais la soupçonner ; et elle m'est l'assurance de la joie prochaine.

— Quoi qu'il arrive, je resterai près de vous, je ne vous abandonnerai pas. Si demain vous ne pouvez vous échapper, nous prendrons un autre moyen, nous chercherons autre chose, mais je ne partirai qu'avec vous.

— Ne doutez pas de moi, je m'échapperai sûrement.

Ils se regardèrent longuement, puis enivrés, mais chastes encore, se séparèrent.

## XXV

Mélanie rentra chez elle si transfigurée que, malgré leur aveuglement habituel, Ursule et M. About s'en aperçurent. Ce dernier eut l'intuition soudaine que cette brusque transfiguration pourrait bien avoir une autre cause que des extases mystiques. Mais l'un par prudence, l'autre par respect, ne posèrent à la jeune fille aucune question.

Mélanie dormit à peine et s'éveilla au moment où l'aube commençait à blanchir. Quoiqu'elle eût mille choses à faire, immobile elle laissait s'envoler les heures, tandis «que ses beaux yeux et sa bouche riaient malgré elle.

Comme chaque matin, elle ouvrit les persiennes, comme chaque matin elle regarda les quais, les maisons, le pont Saint-Louis, et aussi les toits et les pinacles de la cathédrale, dorés par le soleil levant. La pensée qu'elle allait quitter à jamais le cadre où s'était écoulée sa jeunesse, fit qu'elle lui trouva un charme inégalé. Elle en remarquait chaque détail, chaque forme, chaque coloration, et la vue des feuilles naissantes lui causa une grande allégresse.

Quand l'heure fut venue de se rendre à la messe, elle sortit, mais au lieu de se rendre à l'église, traversa le pont Louis-Philippe afin d'acheter, chez de petites mercières du quartier, quelques menus objets de toilette dont, jusqu'ici, elle s'était privée : de l'eau de Cologne, des gants de peau, des mouchoirs brodés, ce qui était pour elle le comble du luxe et de la coquetterie.

Elle rentra plus tard que de coutume. M. About, qui la surveillait, en manifesta quelque étonnement. Pour la première fois elle mentit avec joie, disant qu'elle était allée voir un enfant malade ; mais elle le fit si maladroitement que son père devint encore plus soupçonneux.

Pendant le déjeuner silencieux, elle était si absorbée par son bonheur, que son père et Ursule l'observèrent, l'épièrent, tâchant de découvrir le motif de ce brusque épanouissement.

— J'ai annoncé à la Mère Supérieure ta prochaine visite, dit enfin M. About, lorsque le maigre dessert fut servi. Nous pourrions peut-être y aller cet après-midi, proposa-t-il, moins pour se ranger à son avis que pour l'éprouver.

— Cet après-midi je ne peux pas, plutôt demain, dit Mélanie qui tenait, avant tout, à garder l'entièr<sup>e</sup> liberté de son temps.

— Demain nous avons un pèlerinage à faire à l'église Sainte-Anne, remarqua M. About avec impatience.

— Alors après-demain, répondit-elle précipitamment, car aujourd'hui j'ai des layettes à finir, il faut absolument que je les reporte demain matin à la directrice de l'ouvroir.

— Pour aujourd'hui encore je te laisse libre, répondit son père vivement contrarié de sa résistance, mais demain je reporterai moi-même ton travail, et j'annoncerai que tu renonces définitivement à toutes ces occupations extérieures qui te prennent un temps précieux.

La journée fut pleine d'émotion. À certains moments, Mélanie était découragée par la lenteur du temps, à d'autres elle s'émouvait en pensant que, dans quelques heures, elle partirait pour toujours. Cent fois le désir de s'enfuir tout de suite, d'aller rejoindre Michel chez lui la tenailla, et cent fois elle sut se dominer afin d'obéir scrupuleusement à celui qu'elle aimait. Puis tout à coup, elle appréhendait de ne plus revoir Michel, et elle songeait qu'un accident, un hasard malheureux pouvait anéantir leur bonheur. Si isolée qu'elle fût, elle n'ignorait pas que chaque jour des gens étaient broyés par ces véhicules monstrueux lâchés à travers la ville ; et elle sentait que si pareille chose arrivait à Michel, elle n'aurait pas le courage de lui survivre. Rien ne pourrait cicatriser un tel déchirement, car rien de ce qui avait été sa

vie antérieure ne subsistait. Il lui fallait faire effort pour se souvenir des gestes et des pensées de jadis. Il y avait eu des offices, des prières, des bonnes œuvres. Tout cela avait existé, oui, c'était possible, mais sûrement dans un autre monde. Elle en arrivait à se demander si c'était bien elle qui avait été destinée au cloître et à l'immolation. Désormais ses forces, ses pensées, ses désirs étaient tendus vers l'avenir. Elle s'évaderait, elle partirait, et Michel partirait avec elle. Le voyage ne serait qu'une parfaite félicité. Ils arriveraient dans un pays lumineux et marcheraient enlacés sur des sables blancs, au bord d'une mer éblouissante. Les jours s'écouleraient, paisibles et recueillis, dans la plénitude de joie que donne un bonheur inespéré. Toujours ils seraient l'un près de l'autre, et toujours ils se donneraient la main.

Y aura-t-il des fraises, au moins, dans ce pays-là, se demanda brusquement Mélanie, en songeant au fruit préféré de Michel. Puis, s'apercevant qu'elle pensait à des choses puériles, elle se mit à rire tout haut.

Ce détail évoqua en elle les humbles tâches de la vie conjugale et, tressaillant d'allégresse, elle se vit, allaitant les petits qui naîtraient d'elle et auraient les yeux caressants, les lèvres souriantes de leur père.

Enfin le soir tomba, Le dîner fut semblable à tous les autres dîners. M. About parla sans cesse ; elle ne comprit pas un mot de tout ce qu'il disait.

Jusqu'à neuf heures du soir, Mélanie resta dans le salon, apparemment occupée à recoudre son manteau, en réalité pour surveiller son père. À l'heure habituelle, ils firent en commun la prière du soir. La jeune fille répondait machinalement, touchée seulement par les mots de tendresse et d'amour qu'elle trouvait au cours des oraisons.

Ayant souhaité le bonsoir à son père, elle rentra chez elle. Peu après, M. About fit de même, et bientôt la maison s'endormit. Seule, toutes lampes éteintes, Mélanie veillait.

C'est étrange, pensait-elle, je n'éprouve aucune tristesse, aucun remords, pas même la mélancolie de l'adieu à ma vie passée. J'ai beau me convaincre que je fais quelque chose de très mal, mon bonheur n'en est nullement obscurci.

Comme le lui a conseillé Michel, elle écrit quelques lignes pour avertir M. About de son départ, et le prier de ne faire aucune démarche la concernant, car rien ni personne ne serait capable de la faire revenir sur sa décision ; et le souvenir de sa grand'mère, qu'elle se plaît à croire consentante, lui traverse l'esprit.

Les heures s'écoulent sur un rythme de plus en plus lent. Le petit sac à main où elle a serré les deux ou trois bibelots auxquels elle tient, est prêt depuis longtemps. Elle cherche dans les meubles, dans les placards, mais elle ne trouve rien d'autre à emporter. On a besoin de si peu de choses quand on va au-devant de l'amour !

La nuit s'avance, les bruits s'assourdissext, la rumeur de la ville lointaine s'apaise, Michel n'est toujours pas là. Bien après l'heure fixée, alors qu'elle commence à croire qu'il ne viendra jamais, elle perçoit le bruit d'un moteur. Une minute plus tard, malgré l'obscurité, elle voit une voiture qui s'arrête sur le pont Saint-Louis. Michel en descend et vient sous ses fenêtres. Pour lui témoigner sa gratitude et sa tendresse, de ses deux mains jointes, elle lui envoie un baiser. En hâte elle prend son chapeau, son manteau, met sa lettre bien en évidence sur la cheminée et, sans l'ombre d'une arrière-pensée, quitte sa chambre avec précaution.

La porte grince, le parquet crie. Anxieuse elle s'arrête ; rien ne bouge.

Elle continue à avancer doucement. À force de ruse et de patience, la voici près de la porte. Au moment où elle pose la main sur le bouton qui fait mouvoir le pêne, elle se sent saisir par derrière et emporter dans sa chambre. Au bruit de la respiration de celui qui l'emmène, elle reconnaît son père.

Celui-ci la jette violemment sur le lit comme un fardeau méprisable. Il ferme la porte à double tour, met la clef dans sa poche et marche autour de la pièce comme un animal en démence.

Mélanie reste inerte, à peine consciente.

Un peu plus tard, la blancheur de sa lettre attire l'attention de M. About. Il la lit rapidement et, déçu de n'y trouver aucun indice, la déchire. Alors, sa colère éclatant, il brise l'encrier, la pochette, le porte-plume, tous les menus objets rangés avec soin sur la table.

Mélanie sursaute à ce bruit, ébranlée par les trop forts battements de son cœur, anxieuse seulement de savoir si le hasard seul a provoqué la catastrophe.

Brusquement la lumière se fait dans le cerveau de M. About. D'un bond il est à la fenêtre, d'un coup de poing il enfonce une vitre qui s'abat avec fracas sur le trottoir, et il regarde avidement. Une forme masculine se dissimule derrière le tronc d'un platane.

Triomphant d'avoir deviné juste, il revient vers le lit :

— Avec qui partais-tu ? hurle-t-il, écumant de rage impuissante.

Mélanie ferma les yeux. Alors le flot déborda :

— Impudique, infâme, fille indigne de ton indigne mère. Et les injures se mêlaient aux reproches.

— Avec qui ? avec qui ? répétait sans cesse M. About ; j'exige son nom.

Mélanie restait immobile, les yeux clos, plus pâle à mesure que le danger devenait plus grand.

— Si tu ne me le dis tout de suite, je sors et l'étrangle de mes mains.

La jeune fille bondit :

— Je jure que je partais seule, affirma-t-elle avec une telle force que son père fut à demi convaincu.

— Alors, qui est cet homme ? demanda-t-il, avec moins de violence.

— Un passant, je suppose.

M. About revint vers la fenêtre, l'homme se tenait toujours à la même place, comme aux aguets.

Prise d'une défaillance, Mélanie retombe sur son lit. Endormie ? Évanouie ? son père ne s'en soucie pas. Il reste debout devant la vitre brisée, épiant celui qui se cachait.

Trois heures après, le jour étant complètement venu, ni l'un ni l'autre n'avait bougé.

S'apercevant que Mélanie pleurait, son père se tourna vers elle.

— J'ai compris, dit-il d'un ton sarcastique, qui t'attendait.

— Non, non, ce n'est pas lui, cria la jeune fille sans comprendre qu'elle livrait son secret.

Une grimace d'ironie déforma les lèvres de M. About.

— Mes soupçons étaient justes, et le Père Ormuz, une fois encore, avait eu la prescience de l'avenir. Pour que ton projet réussit, il n'aurait pas fallu que tes yeux triomphants te vendissent d'avance.

Il se remit à marcher dans la chambre et, après quelques minutes :

— D'ici une heure, quand Ursule sera revenue de la messe, je l'enverrai chercher un fiacre qui nous emmènera au Carmel. De gré ou de force tu y entreras pour n'en jamais sortir. Prépare donc tes affaires en conséquence.

Ayant aperçu le petit sac que Mélanie comptait emporter, il l'ouvrit, espérant y trouver un indice quelconque. Voyant qu'il ne contenait que des objets de toilette désormais inutiles, il referma le tout et le jeta par la fenêtre de toutes ses forces, afin qu'il disparût dans les flots plombés de la Seine.

Mélanie n'ayant pas bougé, il alla vers elle et la secoua rudement.

— Allons, hâte-toi

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas, dit-elle avec désespoir.

— Si tu refuses, répondit son père avec calme, mais d'une voix coupante, c'est Michel Guibert qui en subira la faute. Je l'atteindrai par des moyens connus de moi seul et que moi seul peux employer.

Mélanie pleura, supplia, fut à la fois humble et menaçante. À tout ce qu'elle disait, M. About répondait froidement :

— Si tu n'entres pas immédiatement au cloître, je fais retomber le poids de ta faute sur Michel Guibert.

Ignorante de la vie comme elle l'était, elle crut que pareille chose était possible. Alors, après deux heures de lutte, vaincue, pantelante, elle s'offrit en immolation à son amour.

Tout, pensait-elle, pourvu qu'il soit sauvé.

Elle promit d'obéir aveuglément à son père, de se rendre immédiatement au Carmel, de demander elle-même, comme grâce insigne, à la Supérieure de vouloir bien la garder comme pensionnaire jusqu'au jour où elle commencerait son noviciat. Et, afin de parer à toutes éventualités, M. About, pour finir, décrocha le crucifix, plaça dessus la main de Mélanie et lui fit jurer de ne jamais révéler, à âme qui vive, ce qui venait de se passer entre eux. Elle accepta tout.

Quand vint l'heure de partir, elle était si faible que son père dut la porter jusqu'à la voiture retenue par Ursule. Celle-ci pleurait. La concierge, les voisins, regardèrent avec étonnement le vieux fiacre partir vers la ville, suivi de loin par un homme enveloppé d'un manteau, le visage à demi caché par les bords rabattus d'un feutre mou, et qui semblait défaillir à chaque pas.

\* \* \*

Michel avait deviné sans peine ce qui s'était, passé entre Mélanie et son père. Quand il la vit emmener, il comprit qu'il la perdait à jamais.

Bien que très affaibli par cette nuit d'angoisse, il arriva à la porte du couvent au moment où M. About aida Mélanie à descendre de voiture. Il se dressa devant eux :

Vous n'avez pas le droit d'agir ainsi, dit-il tout bas mais avec violence à M. About.

Celui-ci l'écarta d'un geste sec.

— Ma fille est mineure, vous ne pouvez rien sur elle.

— Pour quelques jours encore, et vous jouez là-dessus. Ce que vous faites là est indigne.

— Ce que vous vouliez faire était-il donc plus honorable ?

Et, repris par la colère, il leva la main, prêt à frapper.

Mélanie s'interposa et, regardant Michel de ses beaux yeux clairs

— Partez, partez, gémit-elle en pleurant, je viens ici librement, je viens pour vous...

Et son père l'ayant entraînée, la porte retomba lourdement sur eux.

Cette scène avait été si brève et si discrète, que les passants ne se doutèrent même pas qu'un crime s'accomplissait.

\* \* \*

Debout et impassible sous la pluie d'avril qui tombait sans arrêt, Michel attendit jusqu'au soir. À la nuit tombante, il vit ressortir M. About, l'air triomphant, qui s'en fut d'un pas allègre.

Sans savoir pourquoi, Michel le suivit, refaisant en sens inverse le chemin déjà parcouru. Mille projets traversaient sa tête, mille tentatives lui parurent dignes d'attention. Arrivé à la Seine, revoyant l'endroit où il avait attendu si long-temps, il comprit que rien ne serait possible, car Mélanie était en un lieu d'où l'on ne revient pas.

Longtemps il regarda le fleuve s'écouler. Il prit dans sa poche les coupons de voyage et différents papiers utiles à leur évasion. Les ayant regardés une dernière fois, il les dé-

chira en infimes parcelles qu'il laissa tomber une à une dans l'eau.

Quand elles furent englouties par les vagues, Michel regarda autour de soi, chercha à s'orienter, puis, à pied, comme un chemineau et comme un pèlerin, il s'en fut vers l'Est, attiré peut-être par la tendresse constante de l'amoureuse Lisbeth.

Hossegoi, 29 juillet 1926.

FIN

E. GREVIN IMPRIMERIE DE LAGNY -- 1-1927

## DERNIÈRES PUBLICATIONS, DANS LA MÊME COLLECTION

ALANIC (MATHILDE)		GYP
Le devoir d'un fils, roman . . . . .	10	Le journal d'un philosophe, roman (19 <sup>e</sup> mille) . . . . .
BARBUSSE (HENRI)		12 "
Le Feu, roman (360 <sup>e</sup> mille) . . . . .	12	HIRSCH (CHARLES-HENRY)
Les bourreaux (13 <sup>e</sup> mille) . . . . .	10	Confession d'un voleur . . . . .
Force (Trois films) (12 <sup>e</sup> mille) . . . . .	10	LENORMAND (H.-R.)
Jésus (35 <sup>e</sup> mille) . . . . .	12	A l'écart . . . . .
BEAUNIÉR (ANDRÉ)		12 "
Le cruel amour, roman . . . . .	10	MARGUERITTE (PAUL)
BINET-VALMER		Le printemps tourmenté . . . . .
Coligny (Un grand Français) . . . . .	12	8 50
BIRABEAU (ANDRÉ)		MARGUERITTE (VICTOR)
Toutes les mères, Monsieur . . . . .	12	La garçonne, roman (625 <sup>e</sup> mille) .
BLASCO-IBÁÑEZ (V.)		12
La reine Catilia, roman. Traduit de l'espagnol par G.-A. Pelecié. .	12	Le compagnon, roman (225 <sup>e</sup> m.) .
BORDEAUX (HENRY), de l'Acad. française		12
Jeanne Micheletin. Nouv. édit. illust. .	12	Le couple, roman (160 <sup>e</sup> mille) .
BOUTET (FREDERIC)		12
Le harem éarpillé, roman . . . . .	12	Jean-Jacques et l'amour (30 <sup>e</sup> m.)
BROCCHI (VIRGILIO)		10
Selon mon cœur, roman, traduit de l'italien par P. Ronzy . . . . .	12	MAURRAS (CHARLES)
CHAMPLY (HENRY)		Anthinéa, d'Athènes à Florence (20 <sup>e</sup> mille) . . . . .
La chaste, roman . . . . .	12	12 "
CHERAU (GASTON), de l'Acad. Goncourt		MAXIME-DAVID (JEANNE)
Monseigneur voyage, roman (16 <sup>e</sup> mille) . . . . .	12	Un homme comme quelques autres, roman . . . . .
COLETTE		12
La fin de chéri, roman (45 <sup>e</sup> m.) .	7 50	MIRBEAU (OCTAVE)
DAUDET (LEON), de l'Acad. Goncourt		Les écrivains (2 <sup>e</sup> série) . . . . .
Le sang de la nuit, roman (15 <sup>e</sup> m.) .	12	12
DEKOBRA (MAURICE)		MIRZA RIZA KHAN-ARFA (Princesse)
Le rire dans le brouillard (22 <sup>e</sup> m.) .	12	Un violon chanta, roman . . . . .
DÉMIANS D'ARCHIMBAUD (M.)		10
Le roman d'une jeune fille pauvre . . . . .	12	MORENO (MARGUERITE)
DUVERNOIS (HENRI)		La statue de sel et le bonhomme de neige. Souvenirs de ma vie et de quelques autres . . . . .
Morte la bête... . . . . .	12	12
FARRÈRE (CLAUDE)		NAUDEAU (LUDOVIC)
Le dernier Dieu, roman (60 <sup>e</sup> mille) .	12	L'Italie fasciste ou l'autre danger .
Mes voyages. Tome II. En Méditerranée (20 <sup>e</sup> mille) . . . . .	10	12
L'extraordinaire aventure d'Ahmet Pacha Djemaled-dine. Nouv. édit. illustré (33 <sup>e</sup> m.) .	12	QUINEL (CHARLES)
FISCHER (MAX ET ALEX)		Pour amuser le percepteur . . . . .
Dans une baignoire, notes et impressions de théâtre. . . . .	12	10
FOLEY (CHARLES)		RACHILDE
Guilleri Guilloré, roman . . . . .	12	Monsieur Vénus, roman (42 <sup>e</sup> mille) .
FORT (PAUL)		9
Les fleurs de lys (Ballades fran- çaises V). Édition définitive. . . . .	10	REBOUX (PAUL)
FRAPPIÉ (LÉON)		Trio, roman (20 <sup>e</sup> mille) . . . . .
La divinisée, roman d'une femme. .	12	12
FRAPPA (JEAN-JOSÉ)		ROSNY AINÉ (J.-H.), de l'Acad. Goncourt
A Paris, sous l'œil des météques!, roman (40 <sup>e</sup> mille) . . . . .	12	Une jeune fille à la page, roman (10 <sup>e</sup> mille) . . . . .
GENIAUX (CHARLES)		12
Les feux s'éteignent, roman . . . . .	12	ROSTAND (MAURICE)
GONCOURT (ÉDMOND ET JULES DE)		L'Ange du suicide, roman . . . . .
Préfaces et manifestes littéra- ires (Edition définitive) . . . . .	10	10
		SCIZE (PIERRE)
		Le plus bel ivrogne du quartier, roman . . . . .
		12
		SÉGUR (NICOLAS)
		Platon cherche l'amour, roman .
		12
		SOBREIRO (MARIO)
		La famille déchirée, roman traduit de l'italien par Alfred Mortier . .
		10
		TITAYNA
		Voyage autour de mon amant, roman . . . . .
		10
		TRILBY (T.)
		La jolie bêtise, roman . . . . .
		12
		VALDAGNE (PIERRE)
		Entre l'amour et les affaires, roman . . . . .
		12
		ZAMACOÏS (MIGUEL)
		Un singulier roman d'amour . .
		12